

Brian Aldiss

# SuperToys

Intelligence  
Artificielle



ET AUTRES HISTOIRES DU FUTUR

Brian ALDISS

# SUPERTOYS

Intelligence Artificielle  
et autres histoires du futur

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)  
par Catherine de Léobardy*



Métalifié

Titre original : *Supertoys Last All Summer Long – and Others Stories of Future Time*

Brian Aldiss, 2001

Traduction française, Éditions Métailié, Paris, 2001

ISBN : 2-86424-394-6

## *POUR TENTER DE PLAIRE* *(Une histoire pour Stanley Kubrick)*

« Les Supertoys durent tout l'été » est l'histoire d'un petit garçon qui, malgré ses efforts, ne parvient jamais à plaire à sa mère. Il est déconcerté et ne comprend pas qu'il est un androïde, une construction habile de l'intelligence artificielle, comme son unique compagnon, son ours en peluche.

Cette histoire avait beaucoup touché Stanley Kubrick qui s'était montré désireux d'en faire un film. Après quelques discussions, je lui ai vendu les droits cinématographiques. J'ai travaillé quelque temps avec lui sur un scénario possible.

De manière peu surprenante, je l'ai trouvé génial mais exigeant. Après tout, son indépendance était chèrement gagnée. Stanley exigeait de lui-même autant que des autres.

J'ai vu un exemple de cette indépendance quand l'état-major de Warner Brothers a souhaité rencontrer Kubrick. Sous prétexte qu'il détestait les voyages en avion, Kubrick a obligé les directeurs, du soutien financier desquels il dépendait, à venir à Londres. Une fois là, ils l'ont invité à venir les voir à leur hôtel. Kubrick a répondu qu'il était trop occupé. Les représentants de Warner Brothers ont donc fait un nouveau déplacement pour venir le trouver à Saint-Albans.

Son équipe était traitée de la même manière : avec un orgueil génial mais exigeant. Il n'avait pas seulement besoin de préserver son indépendance, mais aussi de nourrir son mythe, le mythe d'un ermite génial, créateur et excentrique.

Ma relation avec Stanley était amicale. J'avais mentionné ses trois films de science-fiction dans mon histoire de la science-fiction, *Bilion Year Spree*, en disant que *Docteur Folamour*, *2001 : Odyssée de l'espace* et *Orange mécanique* faisaient de lui « le grand auteur de SF de son temps ». Kubrick avait acheté le livre et était content du commentaire.

Il m'a téléphoné un jour au milieu des années 70. C'était une vraie surprise. Il a entrepris un long monologue, sans doute pour tester ma capacité d'écoute. Quoi qu'il en soit, j'ai dû passer l'épreuve, puisqu'il m'a invité à déjeuner avec lui. Nous nous sommes rencontrés en juillet 1976, dans un restaurant à Boreham Wood.

À l'époque, Stanley ressemblait à Che Guevara, jusqu'aux boots, au treillis, au béret posé sur ses cheveux bouclés et à la barbe. Nous avons parlé cinéma, SF et boisson. Ce fut une conversation agréable de bout en bout et qui se prolongea longtemps.

*Barry Lyndon* était sorti l'année précédente et malgré la beauté incomparable de la photographie, sa perfection froide n'avait pas rencontré les suffrages du grand public. Kubrick hésitait peut-être dans son choix d'un nouveau sujet. Notre relation était cordiale : nous déjeunions ensemble une ou deux fois par an et nous discutions toujours du genre de film qui pourrait faire un succès.

Je lui avais suggéré *Martian Time-Slip*, un roman des années 60 de Philip K. Dick. Stanley n'était pas intéressé. J'ai ensuite passé deux ans de ma vie à essayer de faire adapter ce roman à l'écran, en coécrivant le scénario avec mon agent de l'époque, Frank Hatherley.

Je suis allé plusieurs fois avec ma femme Margaret déjeuner à Château Kubrick avec Stanley et sa femme Christiane, qui était peintre et dont les toiles vives éclairaient les murs de la maison. Stanley aimait et admirait les acteurs. Il trouvait que Peter Sellers était un génie. Il avait une poignée de gens en qui il avait confiance, comme Sterling Hayden, Philip Stone, Norman Rossiter et Sellers. « Vous n'avez pas besoin de ce bout de dialogue, m'a-t-il dit une fois. Jetez-le. Un bon acteur peut suggérer tout cela juste avec un regard. »

Il disparut naturellement à l'époque où il tournait le roman de Stephen King, *Shining*. Il refit surface en août 1982, avec une lettre mentionnant notre précédent déjeuner où « nous avions presque tout le temps parlé de *Star Wars* et de la manière dont des histoires à peu près sans parole pouvaient réellement être une forme artistique ». Nous avions en effet eu une discussion

passionnante et essayé d'énumérer les éléments nécessaires au succès d'un film de SF dans l'esprit des contes de fées. Ces ingrédients comprenaient : un garçon d'origine modeste qui doit combattre un méchant monstrueux, un groupe de copains bien assortis, des épreuves victorieuses, la défaite du méchant contre toutes les chances, et le jeune garçon qui gagne la main de la princesse. Puis nous avions ri : nous avions décrit *Star Wars* presque point par point.

Stanley poursuivait sa lettre en me parlant de « Supertoys ». À sa demande, je lui avais envoyé certains de mes livres dont *The Malacia Tapestry* et *Moments of Eclipse*, un recueil de nouvelles publié chez Faber & Faber, qui comportait « Les Supertoys durent tout l'été ». Stanley écrivait : « Je suis habité par la conviction profonde que la nouvelle est un bon point de départ pour une histoire plus longue, même si, malheureusement, je n'ai pas la moindre idée de la manière dont la développer. En tout cas, je commence à penser que le vieux subconscient ne se met vraiment au travail que quand les choses lui appartiennent... »

Cette histoire – une saynète, vraiment – était d'abord parue dans *Harper's Bazaar* en décembre 1969 ; en 1982, confronté à de gros problèmes fiscaux, je l'ai vendue à contrecœur à Kubrick. Il a acheté tous les droits imaginables ; je me souviens que l'expression *à perpétuité* revenait fréquemment dans le contrat. Avec le recul, on voit que la propriété de l'histoire n'a pas changé grand-chose au processus de création de Stanley. Il ne pouvait toujours pas en faire un film.

Après toutes sortes de va-et-vient entre les agents, le contrat était signé en novembre 1982. Je me mis donc à travailler avec Kubrick au scénario.

Chaque matin, une voiture venait me prendre à ma porte, à Boars Hill, et me conduisait à Château Kubrick, à l'extérieur de Saint-Albans. Stanley avait souvent passé la moitié de la nuit debout, à errer dans sa grande maison solitaire, encombrée d'appareils. Il apparaissait tout ébouriffé et disait : « Allons prendre un peu d'air frais, Brian. »

Nous ouvrions une porte sur ses prés vallonnés. Stanley allumait une cigarette et nous faisions un tour, la moitié de la

portée d'une balle de cricket, avec Stanley qui tirait sur sa cigarette. « Assez d'air frais », disait-il. Nous rentrions pour la journée. C'était une manière de plaisanterie. Notre relation était également une manière de plaisanterie.

À un moment donné, après avoir introduit un nouveau personnage dans l'histoire, Stanley m'a demandé : « Brian, que font les gens quand ils ne font pas de films et n'écrivent pas de science-fiction ? » Il était si intelligent, si passionné par son métier. Il était malheureusement impatient aussi et n'acceptait aucune proposition ni aucun développement qui ne lui plût pas d'emblée.

Au début, je ne voyais pas comment cette courte histoire pouvait être développée en un film de longueur normale. Puis un matin, au petit déjeuner, j'ai brusquement vu. « J'ai trouvé ! » ai-je dit à Margaret. J'ai téléphoné à Stanley. « Venez me voir », a-t-il dit.

Je suis venu. Je lui ai dit. Il n'a pas aimé.

Et l'affaire était terminée. Il n'acceptait jamais une idée à moitié, il ne l'examinait pas, ne cherchait pas à en tirer quelque chose. C'était sans doute un signe de clairvoyance, mais aussi peut-être de faiblesse.

Comme un présage, la première fois que je suis venu travailler avec lui, Stanley m'a offert une édition joliment illustrée de *Pinocchio*. Je n'avais pas vu ou pas voulu voir le parallèle entre David, l'androïde de cinq ans de mon histoire, et la créature de bois qui devient humaine. Il apparut que Stanley voulait que David devienne humain et souhaitait aussi voir se matérialiser la Fée bleue. Ne jamais réécrire consciemment les vieux contes de fées, ai-je dit.

Il était évidemment instructif de travailler avec Stanley. Le problème était seulement que je jouissais d'une totale indépendance depuis une trentaine d'années ; je n'avais aucun goût pour travailler avec quelqu'un d'autre, encore moins sous ses ordres. Mais nos relations étaient agréables. Quand nous étions bloqués, nous allions faire un bout de promenade et dire bonjour à Christiane. Elle était généralement en train de peindre dans une grande pièce vide, avec de magnifiques fenêtres donnant sur le monde des Kubrick. Stanley aimait

également nous préparer à déjeuner, un déjeuner qui consistait ordinairement en un steak avec des haricots verts.

Je refusais que ma saynète devienne un long métrage. Stanley me tranquillisa. Il disait qu'il était plus facile d'allonger une nouvelle que de condenser un roman. Un film contient au plus soixante scènes, tandis qu'un roman peut en comporter des centaines, l'une se fondant dans l'autre sans coût supplémentaire.

D'ailleurs, disait-il, il avait adapté la nouvelle de Arthur C. Clarke, « La sentinelle », qui faisait deux cents mots, comme « Les Supertoys », et il en avait fait un long métrage. Nous pouvions réussir la même chose avec mon histoire. Ce n'est que plus tard que j'ai compris le défaut de son raisonnement : la nouvelle de Clarke regardait à l'extérieur du système solaire, la mienne à l'intérieur.

Nous nous sommes mis sérieusement au travail. Je notais chaque jour nos progrès dans un grand cahier rouge. Quand je rentrais à la maison le soir, nous prenions un verre, Margaret et moi, en bavardant. Puis venait le dîner, après lequel j'allais dans mon bureau transcrire mes notes sous forme de scénario sans dialogues, comme l'exigeait Stanley. Puis je faxais ces passages à Stanley. À l'époque, il était encore chic d'avoir un fax ; nous n'aurions jamais travaillé si facilement sans cela.

Cette tâche accomplie, je notais dans mon journal personnel les événements ou les non-événements de la journée. Il y eut, par exemple, la semaine où le monde parut sombrer dans la récession. Stanley suivait attentivement la Bourse. Il entra dans la pièce où je travaillais et me conseilla d'une voix lugubre : « Brian, je vais vendre toutes vos actions et acheter des lingots. » Pour ce qui est de l'or, mon lingot aurait eu la taille d'un paquet de chewing-gum.

Le lendemain, quand nous reprenions le travail, il pouvait aussi bien rejeter totalement le travail de la veille. Pas étonnant que nous ayons autant fumé et tant bu de café...

Mais pendant un temps tout alla bien. J'écrivis un épisode de liaison intitulé *Taken Out* en février 1983 et le lui faxai une nuit. Il me téléphona, délivrant d'enthousiasme. « C'est excellent. Je

suis très ému. La SF doit dire les choses comme si elles étaient ordinaires, sans besoin de les expliquer. »

Moi : « En d'autres termes, on traite le spectateur/lecteur comme s'il faisait aussi partie du monde futur que l'on décrit. »

Stanley : « Certainement. Pas besoin d'entrer dans les détails scientifiques insupportables. »

Moi : « Plus on explique, moins on est convaincant. »

Stanley : « Il n'y a que deux manières d'écrire : excellent et pas bon. »

Nous eûmes des périodes improductives. Je ne lui ai jamais autant plu qu'avec *Taken out*. Nous nous tordions souvent de rire en travaillant, mais nous n'avancions pas. Les intrigues se perdaient dans les sables les unes après les autres.

Stanley ne partageait pas ma confiance dans le récit. Il expliquait que, si un film peut contenir au plus soixante scènes, il n'a besoin que d'environ six « unités non submersibles », comme il les appelait (nous arrivâmes à trois avant de nous séparer, en adaptant deux de mes histoires plus anciennes, « All the World's Tears » et « Blighted Profile » à l'intrigue de la nouvelle originale.)

Cette méthode des « unités non-submersibles » apparaît bien dans *2001*. Le mystère de ce film tient en grande partie aux contrastes entre des parties disparates. La méthode est particulièrement efficace dans *Shining*. Des panneaux indiquant simplement « Un mois plus tard » ou « Mardi, 16 h » avertissent aimablement le public que quelque chose d'horrible se prépare et que Jack Nicholson va être un peu plus offensif que précédemment.

Stanley était un homme secret. Il ne racontait jamais ce sur quoi il travaillait par ailleurs. Jusqu'à présent le livre le plus perspicace sur l'œuvre de Kubrick est celui de Thomas Allen Nelson, *Kubrick : Inside a film artist's maze* (Indiana University Press, 1982). Nelson trouve des principes tout à fait convaincants là où d'autres ne voient que des inconséquences, comme dans *Shining* (1980), et il les explique comme étant les ingrédients de toute histoire d'horreur. Le film aurait pourtant pu être amélioré si le personnage de Wendy Torrance (joué par

Shelley Duvall) avait eu plus de nuances. À mon avis, la dame baragouine trop.

Il était étonnant de découvrir que Stanley ne savait pas quoi faire. Il me demanda un jour quelle sorte de film il pouvait faire qui rapporterait autant que *Star Wars*, tout en lui permettant de conserver sa réputation de conscience sociale.

Un jour, à Château Kubrick, il ne me parla que de *E.T.*, le film de Spielberg. Il admirait peut-être la manière dont une grande partie de l'histoire est filmée à hauteur de hanches, pour suggérer la vision d'un enfant, tout comme certaines scènes de *Shining* sont tournées à la Steadicam du point de vue du jeune Danny Torrance. Il aimait les films de science-fiction. Nous avons regardé presque tout *Blade Runner*, de Ridley Scott, sur disque laser.

Stanley était persuadé qu'un jour l'intelligence artificielle allait l'emporter et que l'humanité serait détrônée. Les humains n'étaient pas assez fiables, pas assez intelligents. Lors de nos fréquentes pannes, nous examinions l'hypothèse de l'effondrement de l'Union soviétique et de l'envoi par les Occidentaux de tanks robotisés et dandroïdes pour sauver ce qui pourrait être sauvé. C'était une hypothèse suffisamment dramatique pour exciter notre imagination. Nous étions en 1982 et nous comprenions qu'il pourrait y avoir un écroulement économique de l'URSS – mais comment cela adviendrait-il ? Dans quelles circonstances ?

Nous avons abandonné cette idée au bout d'un jour ou deux. Mais supposons que nous ayons analysé les événements, que nous ayons été capables de décrire précisément ce qui s'est vraiment passé en 1989, avec sept ans seulement d'avance. Supposons que nous ayons donné comme président à l'Union soviétique un personnage comme Gorbatchev, que nous ayons montré la Hongrie ouvrant ses portes aux Allemands de l'Est pour leur permettre de rentrer à Berlin et en Occident, que nous ayons montré la chute du mur de Berlin, les gouvernements communistes votant leur départ du pouvoir, l'exécution des dictateurs, la fin de la guerre froide et le plus grand mouvement jamais vu en un jour des peuples européens. En fait, un moment unique dans l'histoire du monde.

Et si nous avions porté tout cela à l'écran en 1982 ? Personne n'y aurait cru. Même la SF est l'art du plausible. C'est là, pourraient dire ses critiques, que réside sa faiblesse. C'est la vie réelle qui assume l'art de l'invraisemblable, comme elle l'a fait à la fin des années 80 – et comme elle continue de le faire avec la création et le développement de l'Union européenne.

Les années passaient. Nous n'arrivions à rien. Stanley devenait plus impatient. La Fée bleue se levait toujours d'entre les morts. J'avais le sentiment d'être dévoré, tout en essayant de jouer mon rôle de mari et de père.

Stanley se heurtait à un problème crucial avec David, le petit androïde. David pouvait être représenté dans le film par un trucage. Mais le perfectionnisme de Stanley le poussait à envisager la construction d'un véritable androïde. Nous avons même imaginé cette possibilité assez sérieusement.

Le premier obstacle technologique auquel nous étions confrontés tenait à ce qu'il allait falloir faire un petit bonhomme qui bougerait – marcherait, tournerait, s'assiérait, etc. – comme un petit garçon réel. La technologie cinématographique s'est perfectionnée depuis, évidemment, et aujourd'hui on réglerait le problème avec la simulation par ordinateur.

En 1987, *Full Metal Jacket* sortit sur les écrans. Ce film tardif sur la guerre du Viêtnam eut un énorme succès au Japon, et un moindre dans les autres pays. À l'aide de trente-six palmiers importés d'Espagne, Kubrick avait recréé le Viêtnam à l'intérieur de ruines de l'East End, à Londres (avant la construction du Canary Warf). « Il est presque impossible de construire des ruines plausibles, prétendait Stanley, et les couchers de soleil d'hiver à Londres ressemblent aux couchers de soleil au Viêtnam. » Les acteurs tournaient nus en plein hiver, avec des chauffages soufflants juste derrière la caméra pour supprimer la chair de poule. Ah, la magie du cinéma !

En 1990, nous étions en délicatesse. Avocats et agents échangeaient des lettres. Stanley et moi, nous travaillions à l'idée d'inonder New York, juste pour permettre à la Fée bleue de sortir des profondeurs. J'essayais de persuader Stanley qu'il devrait créer un grand mythe moderne rivalisant avec *Dr Folamour* et *2001* et éviter le conte de fées.

C'était idiot de ma part. J'ai été évacué du film.

Il ne disait jamais au revoir et ne remerciait jamais automatiquement. Au lieu de cela, il allumait une nouvelle cigarette et tournait le dos. Et « Supertoys », rebaptisé « AI », était destiné à ne pas être tourné par lui.

Stanley avait deux sortes de talent. À côté de ses films et de leur irrésistible diversité, il avait le don d'éloigner le monde et de cultiver une légende d'ermite. Il avait toujours su que le temps est compté.

Les génies ne s'embarrassent pas de la courtoisie ordinaire. Ils ont d'autres choses en tête. Il ne faut pas se formaliser de leurs mauvaises habitudes. Et même Arthur C. Clarke, le collaborateur de Stanley pour *2001*, n'a pas su développer ma saynète en un long métrage. C'est là une leçon pour nous tous, si seulement j'avais pu comprendre ce qui se passait.

J'ai retrouvé mes douces habitudes avec soulagement. J'avais servi de tentacule à Kubrick pendant quelques années. Il avait beaucoup de tentacules. Une fois, alors que nous travaillions sur l'idée d'utiliser un véritable androïde, Stanley avait déclaré que les Américains ne voyaient les robots que comme des menaces. C'était les Japonais qui aimaient vraiment les robots ; c'était donc eux qui allaient produire le magicien électronique capable de construire le premier véritable androïde. Il appela Tony Frewin, son fidèle bras droit.

« Mettez-moi en communication avec Mitsubishi. » (Disons que c'était Mitsubishi, car j'ai oublié de quelle société il s'agissait en réalité.)

« À qui voulez-vous parler chez Mitsubishi, Stanley ? »

« À M. Mitsubishi. »

Un peu plus tard, le téléphone sonna. Stanley décrocha. Une voix à l'autre bout disait : « Oh, M. Stanley Kubrick ? M. Mitsubishi à l'appareil. Que puis-je pour vous ? »

Tout le monde sur la planète connaissait le nom de Stanley Kubrick. Il fallait s'attendre à ce qu'un tel homme soit différent des autres.

Alors, pourquoi n'a-t-il pas tourné « Les Supertoys » ? Les gens qui m'ont suivi et qui ont cherché, chacun à sa manière, à

régler le problème, ont été contraints de marcher sur les traces de Kubrick.

Mais je crois qu'il s'était fondamentalement trompé. Obsédé par les grands films de SF de l'époque, il voulait à tout prix projeter ma triste histoire de famille dans la galaxie. Après tout, il avait déjà fait la même opération avec l'histoire de Clarke – et avec un grand succès.

Mais « La sentinelle » regardait vers l'extérieur pour commencer. Elle parlait d'un mystère ailleurs, tandis que « Les Supertoys » parlait d'un mystère au-dedans. David souffre parce qu'il ignore qu'il est une machine. C'est là le drame : comme le dit Mary Shelley de son *Frankenstein*, « il s'adresse aux craintes mystérieuses de notre nature. »

On aurait pu faire un film des « Supertoys » en montrant David affrontant sa vraie nature. Il a un choc en comprenant qu'il est une machine. Il fonctionne mal. Peut-être son père l'emmène-t-il à l'usine où une centaine dandroïdes identiques sont alignés. Est-ce qu'il s'autodétruit ? Il faudrait que le public soit soumis au drame intense et inquiétant de la claustrophobie et confronté à la question finale : « Cela change-t-il quelque chose que David soit une machine ? Cela doit-il faire une différence ? Et jusqu'à quel point ne sommes-nous pas tous des machines ? »

Derrière ces interrogations métaphysiques, demeure l'histoire simple – qui avait attiré Stanley Kubrick – d'un petit garçon qui n'a jamais su plaire à sa mère. Une histoire d'amour rejeté.

Stanley Kubrick est mort en 1999. L'homme mystérieux avait les honneurs de la presse. J'en ai eu assez de donner des entretiens télévisés. J'étais en train d'essayer d'écrire un nouveau roman. J'ai eu l'occasion de relire « Les Supertoys ». Et je me suis aperçu que je me racontais la suite. Trente ans après la première partie, j'ai écrit une seconde histoire pour développer les aventures de David et de Teddy.

Un visiteur s'est annoncé. Un visiteur particulièrement agréable, Jan Harlan, le beau-frère de Stanley et son associé. Jan souhaitait que j'apparaîsse dans un documentaire qu'il préparait sur la vie de Kubrick. À la fin de l'après-midi, je lui ai

donné la nouvelle que je venais d'écrire : « Les Supertoys quand vient l'hiver ».

Jan a envoyé l'histoire à Steven Spielberg, qui avait hérité des œuvres inachevées de Kubrick.

Entre-temps, j'ai écrit à Spielberg. Je lui disais dans ma lettre que David pouvait rencontrer une centaine de doubles de lui-même. Spielberg a aimé l'idée et Jan a proposé d'acheter la phrase qui contenait cette idée. Il est bien sûr charmant et amusant de vendre une phrase, une seule phrase. Mais j'avais aussi montré comment le cycle pouvait se terminer et écrit une troisième nouvelle. Les trois histoires ensemble contiennent, schématiquement, tous les éléments nécessaires à l'idée d'un film. Pas d'inondation de New York, pas de Fée bleue. Juste un drame intense et puissant de l'amour et de l'intelligence.

Jan a envoyé à Spielberg la troisième nouvelle : « Les Supertoys les autres saisons ». C'est là que se trouve la phrase magique.

Par un arrangement amical avec Warner Brothers, Spielberg a aujourd'hui les droits des trois histoires.

Si je suis heureux d'être le seul homme au monde à avoir vendu des histoires à deux magnifiques réalisateurs, Kubrick et Spielberg, je comprends que ce soit Spielberg qui ait accepté de filmer « Les Supertoys » – qui s'appelle maintenant AI – à la place de Kubrick.

Le tournage a commencé à Long Island en juin 2000. Le film sort cet automne 2001.

## *LES SUPERTOYS DURENT TOUT L'ÉTÉ*

Dans le jardin de Mrs Swinton, c'était toujours l'été. Les jolis amandiers étaient perpétuellement en feuilles. Monica Swinton cueillit une rose safran et la montra à David.

« N'est-ce pas que c'est joli ? » dit-elle.

David leva les yeux vers elle et sourit sans répondre. Il saisit la fleur, traversa la pelouse en courant et disparut derrière l'abri où se tapissait la tondeuse, prête à couper, à balayer ou à rouler quand on le lui demanderait. Elle resta seule sur son chemin impeccable jonché de gravier en plastique.

Elle avait essayé de l'aimer.

Quand elle se décida à suivre l'enfant, elle le trouva dans la cour occupé à faire flotter la rose dans son bassin. Il était debout dans le bassin, totalement absorbé, les sandales encore aux pieds.

« David, chéri, pourquoi es-tu si odieux ? Rentre tout de suite à la maison changer tes chaussures et tes chaussettes. »

Il la suivit sans protester, sa tête brune s'agitait à la hauteur de sa taille. À cinq ans, il n'avait pas peur du séchoir à ultrasons de la cuisine. Mais avant que sa mère ait eu le temps d'attraper une paire de pantoufles, il s'était échappé et avait disparu dans le silence de la maison.

Il était probablement à la recherche de Teddy.

Monica Swinton, vingt-neuf ans, l'allure gracieuse et l'œil doux, vint s'asseoir dans la salle à manger et disposa ses jambes avec goûts. Elle commença par s'asseoir et penser ; bientôt elle se contenta d'être assise. Le temps attendait sur son épaule avec la lenteur insensée qu'il réserve aux enfants, aux fous et aux femmes dont les maris sont loin, occupés à améliorer le monde. Presque par réflexe, elle étendit la main et changea la longueur d'ondes de ses fenêtres. Le jardin disparut ; à sa place s'éleva à gauche le centre-ville, plein de gens et d'immeubles, mais elle

maintint le son baissé. Elle demeura seule. On n'est jamais si seul que dans un monde surpeuplé.

Les directeurs de Synthank participaient à un énorme déjeuner pour fêter le lancement de leur nouveau produit. Certains portaient des masques en plastique à la mode à l'époque. Ils étaient tous minces et élégants malgré la richesse de la nourriture et de la boisson qu'ils s'envoyaient. Leurs femmes aussi étaient élégantes et minces en dépit de la nourriture et de la boisson qu'elles s'envoyaient elles aussi. Une génération plus ancienne et moins raffinée les aurait trouvés beaux, à l'exception de leurs yeux. Leurs yeux étaient durs et calculateurs.

Henri Swinton, le directeur général de Synthank, s'apprêtait à faire un discours.

« Je regrette que votre femme ne soit pas parmi nous pour vous écouter », lui dit son voisin.

« Monica préfère rester à la maison à penser de belles pensées », dit Swinton en continuant à sourire.

« On imagine qu'une si belle femme ne peut avoir que de belles pensées », poursuivit son voisin.

Oublie ma femme, salopard, pensa Swinton toujours souriant.

Il se leva pour faire son discours au milieu des applaudissements.

Après quelques plaisanteries, il dit : « Ce jour marque une réelle percée de notre société. Il y a maintenant presque dix ans que nous avons mis nos premières formes de vies synthétiques sur le marché mondial. Vous savez tous quel succès ils ont eu, en particulier les dinosaures miniatures. Mais aucun n'avait l'intelligence.

« Il semble paradoxal qu'à notre époque nous sachions créer la vie mais pas l'intelligence. Notre première ligne de produits, le Crosswell Tape, se vend mieux que toutes les autres alors que c'est la plus stupide de toutes. »

Tout le monde rit.

« Les trois quarts du monde meurent de faim et nous, nous avons la chance d'avoir plus que suffisamment à manger, grâce

au contrôle des naissances. Notre problème, c'est l'obésité, pas la malnutrition. Je suppose que tout le monde autour de cette table a un Crosswell qui travaille pour lui dans l'intestin grêle, un vers parasite parfaitement inoffensif qui permet à son hôte de manger jusqu'à cinquante pour cent plus qu'il ne faudrait tout en gardant la ligne. Juste ? »

Acquiescement général.

« Nos dinosaures miniatures sont presque aussi stupides. Aujourd'hui nous lançons une forme de vie synthétique intelligente, un domestique grande taille nature.

« Il n'a pas seulement l'intelligence, il a l'intelligence en quantité contrôlée. Nous croyons que les gens auraient peur d'un être qui aurait un cerveau humain. Notre domestique a un petit ordinateur dans le crâne.

« Il existe déjà sur le marché des mécaniques avec des mini-ordinateurs à la place du cerveau, des choses en plastique, sans vie, des super-jouets, mais nous avons enfin trouvé le moyen de réunir les circuits d'un ordinateur à la chair synthétique. »

David, assis près de la grande fenêtre de sa chambre, luttait avec un papier et un crayon. Finalement, il cessa d'écrire et fit rouler son crayon sur le couvercle en pente de son bureau.

« Teddy ! » fit-il.

Teddy était sur le lit contre le mur, couché sous un livre avec des images animées et un soldat en plastique géant. Le modèle de la voix de son maître l'activa et il s'assit.

« Teddy, je ne sais pas quoi dire ! »

L'ours descendit du lit, s'avança avec raideur et se suspendit à la jambe du petit garçon. David le souleva et l'installa sur le bureau.

« Qu'est-ce que tu as dit jusque-là ? »

« J'ai dit – il prit sa lettre et la regarda intensément. J'ai dit : "Chère Maman, j'espère que tu vas bien maintenant. Je t'aime." »

Il y eut un long silence, puis l'ours reprit : « C'est parfait. Descends la lui donner. »

Un autre long silence.

« Ça ne va pas vraiment. Elle ne comprendra pas. »

À l'intérieur de l'ours, un petit ordinateur passa en revue les variantes possibles. « Pourquoi ne pas recommencer au crayon de couleur ? »

David regardait par la fenêtre. « Teddy, tu sais à quoi je pensais ? Comment tu peux dire les choses qui sont réelles et celles qui ne le sont pas ? »

L'ours s'embrouilla. « Les choses réelles sont bonnes. »

« Je me demande si le temps, c'est bien. Maman n'a pas l'air de l'aimer beaucoup. L'autre jour, il y a beaucoup de jours, elle a dit que le temps lui échappait. Est-ce que le temps est réel, Teddy ? »

« Les pendules marquent le temps. Les pendules sont réelles. Maman a des pendules, donc elle doit les aimer. Elle a une montre au poignet près de son tabulateur. »

David s'était mis à dessiner un avion au dos de sa lettre. « Toi et moi, nous sommes réels, Teddy, n'est-ce pas ? »

Les yeux de l'ours regardèrent le garçon sans ciller. « Toi et moi, nous sommes réels, David. » Il était spécialisé en réconfort.

Monica marchait lentement dans la maison. C'était presque l'heure du courrier de l'après-midi sur le câble. Elle composa le numéro OL sur le cadran qu'elle avait au poignet mais rien n'apparut. Encore quelques minutes.

Elle pouvait se remettre à peindre. Ou appeler des amies. Ou attendre le retour d'Henry. Ou monter jouer avec David...

Elle alla dans le hall jusqu'au bas de l'escalier.

« David ! »

Pas de réponse. Elle appela une seconde, puis une troisième fois.

« Teddy ! » fit-elle d'une voix plus cassante.

« Oui, maman ! » Après un moment de silence, la tête de Teddy avec sa fourrure dorée se montra en haut de l'escalier.

« Est-ce que David est dans sa chambre, Teddy ? »

« David est allé dans le jardin, maman. »

« Viens ici, Teddy ! »

Elle regarda impassible le petit personnage en peluche descendre les marches sur ses courtes jambes. Quand il arriva en bas, elle le ramassa et le porta au salon. Il était immobile

dans ses bras, à la regarder. Elle pouvait seulement sentir la très légère vibration de son moteur.

« Debout, Teddy, je veux te parler. » Elle le posa sur une table où il se redressa comme elle le lui avait demandé, les bras tendus devant lui et éternellement ouverts dans un geste d'étreinte.

« Teddy, est-ce que David t'a dit de me dire qu'il était allé dans le jardin ? »

Les circuits du cerveau de l'ours étaient trop simples pour lui permettre de ruser.

« Oui, maman. »

« Donc tu m'as menti. »

« Oui, maman. »

« Arrête de m'appeler maman ! Pourquoi David m'évite-t-il ? Il n'a pas peur de moi, tout de même ? »

« Non, il t'aime. »

« Pourquoi ne parvenons-nous pas communiquer ? »

« Parce que David est là-haut. »

La réponse la cloua sur place. Pourquoi perdre son temps à parler à cette machine ? Pourquoi ne pas monter simplement, prendre David dans ses bras et lui parler, comme une mère aimante à son fils aimant ? Elle entendit le poids du silence dans la maison, avec ses différentes qualités dans les différentes pièces. Sur le palier du haut, quelqu'un bougeait très doucement – David essayait de se cacher d'elle...

Il approchait de la fin de son discours à présent. Les invités étaient attentifs ; la presse aussi, qui occupait deux murs de la salle du banquet, et enregistrait les paroles d'Henry quand elle ne le prenait pas en photo.

« Notre domestique sera à maints égards produit par ordinateur. Sans la connaissance du génome, nous n'aurions jamais pu travailler sur la biochimie complexe de la chair synthétique. Le domestique sera également un prolongement de l'ordinateur car il aura lui aussi un ordinateur dans la tête, un ordinateur microminiaturisé capable de traiter à peu près toutes les situations qu'il pourra rencontrer dans la maison. À quelques exceptions près, bien sûr. »

Rires. La majeure partie de l'assistance était au courant des débats enflammés qui avaient déchiré la direction de Synthank avant qu'elle ne décide finalement de produire un domestique asexué sous son uniforme impeccable.

« Malgré les triomphes de notre civilisation, oui, et malgré les problèmes aigus de surpopulation également, il est triste de penser que des millions de personnes souffrent d'un isolement et d'une solitude croissants. Notre domestique sera un bienfait pour eux ; il répondra toujours et ne s'ennuiera jamais, même à la plus insipide des conversations.

« Nous prévoyons d'autres modèles à venir, mâles et femelles – certains sans les limites du premier, je vous le promets ! – d'un design plus recherché, de véritables êtres bio-électroniques.

« Ils ne posséderont pas seulement leur propre ordinateur, capable de programmation individuelle : ils seront reliés à l'Ambient, la banque de données mondiale. Ainsi chacun pourra avoir un Einstein chez soi. L'isolement aura alors disparu à jamais ! »

Il se rassit sous des applaudissements enthousiastes. Même le domestique synthétique, assis à la table dans un costume sobre, applaudit avec entrain.

David, tirant son cartable, se faufila le long de la maison. Il grimpa sur le siège qui se trouvait sous la fenêtre et se glissa avec précaution à l'intérieur.

Sa mère se trouvait au milieu de la pièce. Elle était pétrifiée. Son absence d'expression effraya David. Il la regarda fasciné. Il ne bougeait pas ; elle ne bougeait pas. Le temps aurait pu s'arrêter, comme il s'était arrêté dans le jardin. Teddy regarda autour de lui, le vit, sauta de la table et s'approcha de la fenêtre. En tâtonnant avec ses pattes, il finit par l'ouvrir.

Ils se regardèrent.

« Je ne suis pas gentil, Teddy. Je veux m'enfuir ! »

« Tu es un très gentil garçon. Ta maman t'aime. »

Il secoua lentement la tête. « Si elle m'aime, pourquoi je ne peux pas lui parler ? »

« Tu es bête, David. Maman est toute seule. C'est pour ça qu'elle t'a. »

« Elle a papa. Moi, je n'ai personne à part toi, et je suis tout seul. »

Teddy lui donna une tape amicale sur la tête. « Si tu te sens si mal, tu devrais retourner voir ton psychiatre. »

« Je déteste ce vieux psychiatre, il me donne l'impression que je ne suis pas réel. » Il se mit à courir sur le chemin. L'ours dégringola de la fenêtre et le suivit aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient.

Monica Swinton était en haut, dans la nursery. Elle appela son fils une fois puis demeura là, indécise. Tout était silencieux.

Il y avait des crayons sur la table. Obéissant à une impulsion soudaine, elle alla jusqu'au bureau et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait des douzaines de morceaux de papier. Beaucoup étaient écrits au crayon de la main maladroite de David, chaque lettre d'une couleur différente de la précédente. Aucun des messages n'était achevé.

*Ma chère maman, comment vas-tu réellement, est-ce que tu m'aimes autant*

*Chère maman, je vous aime papa et toi et le soleil brille*

*Chère chère maman, Teddy m'aide à vous écrire, je vous aime toi et Teddy*

*Maman chérie, je suis ton fils seul et unique et je t'aime tellement que parfois*

*Chère maman, tu es réellement ma maman et je déteste Teddy maman chérie, devine combien j'aime ma*

*Chère maman, je suis ton petit garçon pas Teddy et je t'aime mais Teddy*

*Chère maman, c'est une lettre pour toi juste pour te dire combien tellement*

Monica lâcha les feuilles de papier et éclata en sanglots. Les lettres aux couleurs gaies si inappropriées s'éparpillèrent et tombèrent par terre.

Henry Swinton prit l'express de très bonne humeur et adressa même quelques mots au domestique synthétique qu'il ramenait à la maison. Le domestique répondit poliment et ponctuellement, même si ses réponses n'avaient pas toujours le niveau humain.

Les Swinton habitaient dans un des quartiers les plus chics de la ville. Enchâssé dans d'autres appartements, le leur n'avait pas de fenêtres sur l'extérieur ; personne ne désirait voir le monde extérieur surpeuplé. Henry déverrouilla la porte avec son scanner-modèle rétinien et entra, suivi par le domestique.

Soudain, Henry se trouva plongé dans l'illusion plaisante d'un jardin dans un éternel été. Il était étonnant de voir comment l'hologramme pouvait créer de si grands mirages dans de si petits espaces. Derrière les roses et la glycine, on voyait la maison : l'illusion était complète, on aurait dit qu'il arrivait dans une maison géorgienne.

« Comment trouves-tu cela ? » demanda-t-il au domestique.

« Les roses souffrent parfois de taches noires. »

« Ces roses-ci sont garanties sans imperfections. »

« Il est toujours judicieux d'acheter sous garantie, même si cela coûte un peu plus cher. »

« Merci pour le conseil », répondit Henry sèchement. Les formes de vies synthétiques avaient moins de dix ans, les vieux androïdes moins de seize ; il fallait encore gommer les erreurs du système, année après année.

Il ouvrit la porte et appela Monica.

Elle sortit du salon immédiatement et se jeta à son cou, en l'embrassant passionnément sur les joues et les lèvres. Henry fut surpris.

Il l'écarta pour la regarder et vit qu'elle semblait émettre de la lumière et de la beauté. Il y avait des mois qu'il ne l'avait pas vue dans cet état d'excitation. Instinctivement, il la serra plus fort.

« Chérie, que se passe-t-il ? »

« Henry, Henry, oh, mon chéri, j'étais désespérée... Mais j'ai appelé la poste de l'après-midi et... tu ne le croiras jamais ! Oh, c'est merveilleux ! »

« Au nom du ciel, femme, qu'est-ce qui est merveilleux ? »

Il jeta un regard à l'en-tête de la feuille qu'elle tenait à la main, encore chaude, tout juste sortie du récepteur mural : ministère de la Population. Il se sentit devenir soudain tout pâle, sous le coup de l'émotion et de l'espoir.

« Monica... oh... ne me dis pas que notre numéro est sorti ! »

« Si, mon chéri, si, nous avons gagné cette semaine à la loterie des parents ! Nous pouvons y aller et concevoir un enfant tout de suite ! »

Il poussa un cri de joie. Ils firent le tour de la pièce en dansant. La pression de la population était telle qu'il fallait soigneusement contrôler la reproduction. Il fallait l'autorisation du gouvernement pour avoir un enfant. Ils attendaient depuis des années. Ils hurlaient de joie comme des fous.

Ils s'arrêtèrent enfin, à bout de souffle, et se tinrent au milieu de la pièce en riant mutuellement de leur bonheur. Monica avait désopacifié les fenêtres pour voir le jardin. Le soleil artificiel allongeait ses rayons dorés sur la pelouse, et David et Teddy les observaient de l'autre côté de la fenêtre.

En voyant leur visage, Henry et sa femme retrouvèrent leur sérieux.

« Qu'est-ce qu'on fait d'eux ? » demanda Henry.

« Teddy ne pose pas de problème, il travaille plutôt bien. »

« Est-ce que David fonctionne mal ? »

« Son centre de communication verbale lui pose toujours des problèmes. Je pense qu'il faudrait le renvoyer une nouvelle fois à l'usine. »

« OK. Nous verrons comment ça se présente avant la naissance du bébé. Ce qui me rappelle que j'ai une surprise pour toi : de l'aide, juste au bon moment ! Viens voir dans le hall ce que je t'ai apporté. »

Les deux adultes disparurent de la pièce tandis que l'enfant et l'ours s'asseyaient sous les roses grimpantes.

« Teddy, je suppose que maman et papa sont réels, n'est-ce pas ? »

Teddy répondit : « Tu poses vraiment des questions bêtes, David. Personne ne sait ce que *réel* veut réellement dire. Rentrions. »

« Je veux d'abord une autre rose ! » Il cueillit une fleur rose vif et la rapporta avec lui dans la maison. Elle était sur son oreiller quand il alla se coucher. Sa beauté et sa douceur lui rappelèrent sa mère.

## *LES SUPERTOYS QUAND ARRIVE L'HIVER*

Dans le jardin de Mrs Henry Swinton, ce n'était pas toujours l'été. Monica s'était risquée dehors avec David et Teddy et avait acheté un VRD pour Eurowinter. À présent les amandiers étaient sans feuilles. Leurs branches étaient chargées de neige. La neige ne fondrait pas tant que le disque continuerait à jouer.

Ainsi, sur les faux murs et les fausses fenêtres de la maison à simulations des Swinton, la neige resterait pour toujours sur le rebord des fenêtres. Les glaçons qui pendaient des gouttières ne fondraient pas tant que le disque continuerait à jouer.

Le ciel bleu glacé d'hiver resterait à tout jamais identique, aussi longtemps que le disque continuerait à jouer.

David et Teddy s'amusaient sur le bassin gelé. Leur jeu était simple. Chacun à un bout du bassin, ils se laissaient glisser l'un vers l'autre en se croisant très près. Cela les faisait rire à tous les coups.

« J'ai failli te rentrer dedans cette fois, Teddy ! » cria David.

Monica les regardait depuis la fenêtre du salon. Lassée par leur action répétitive, elle éteignit la fenêtre et se détourna. Le domestique synthétique sortit de sa niche en boitant et demanda gravement s'il y avait quelque chose qu'il puisse faire pour lui rendre service.

« Non merci, Jules. »

« Je suis désolé de voir que vous semblez toujours triste, madame. »

« Tout va bien, Jules. Ça passera. »

« Peut-être souhaiteriez-vous que je demande à votre amie Dora-Belle de venir ? »

« Ce n'est pas nécessaire. »

Henry Swinton avait récemment équipé le domestique d'une nouvelle amélioration qui avait affecté l'agilité de sa démarche,

à présent moins sûre. Cela lui donnait une apparence assez réaliste de vieil homme et n'avait donc pas été corrigé. Il parlait maintenant de manière plus humaine et Monica l'aimait davantage.

Elle appela Henry sur l'Ambient. Il apparut, souriant, sur le globe.

« Monica, salut ! Comment ça va ? On dirait que nous allons réussir à prendre le contrôle. Je dois parler avec Havergail Bronzwick dans neuf minutes, EST. Si on arrive à boucler l'affaire, Synthmania va devenir la première société de synthèse du monde, plus grande que tout ce qui existe au Japon ou aux States. »

Monica écoutait attentivement, bien qu'elle ait compris que son mari lui faisait le discours qu'il avait préparé pour Bronzwick.

« Quand je pense d'où nous venons, Monica... Si cette affaire se conclut, je vais – nous allons – d'un seul coup gagner trois millions de mondos. J'ai déjà de grands projets pour nous. Nous déménagerons dans un endroit plus agréable, nous bazarderons David et Teddy, nous prendrons des androïdes nouveaux modèles, nous achèterons une île... »

« Tu rentres bientôt ? »

La question coupa net Henry dans son excitation. Il répondit prudemment : « Tu sais bien que je dois être absent toute cette semaine. J'espère être de retour lundi... »

Elle éteignit.

Assise dans sa chaise orientable, les mains serrées, elle perçut un mouvement du coin de l'œil. David et Teddy continuaient leurs glissades sur le bassin, en poussant des petits cris de joie. Ils allaient peut-être continuer pour toujours. Elle se leva, pressa l'ouverture de la fenêtre et les appela.

« Rentrez maintenant, les enfants. Montez jouer là-haut. »

« D'accord, maman ! » répondit David. Il sortit du bassin et aida son ami balourd à escalader le rebord de plastique.

« Je deviens tellement gros, David », fit Teddy. Il rit.

« Tu as toujours été gros, Teddy. C'est pour ça que je t'aime, dit David. Ça te donne un air adorable. »

Ils rentrèrent en courant par la grande porte qui claqua derrière eux. Ils montèrent en feignant la gaieté. « Je vais t'attraper ! » annonça David à Teddy. C'était si puéril. Monica vit avec une certaine mélancolie leurs talons disparaître entre les balustres. L'horloge de l'Ambient sonna cinq heures et s'alluma. Elle alla à la machine et se trouva bientôt connectée. Tout autour de la planète, d'autres gens, principalement des femmes, entamaient des discussions religieuses. Les unes envoyoyaient leurs pensées électroniques sur des arrivées papier. D'autres montraient des photomontages qu'elles avaient réalisés.

« J'ai besoin de Dieu parce que je suis si souvent seule, déclara Monica à la multitude. Mon bébé est mort. Mais je ne sais pas où est Dieu. Peut-être qu'il ne va pas dans les villes. »

Les réponses affluèrent.

« Est-ce que tu es assez folle pour croire que Dieu vit à la campagne ? Si c'est le cas, arrête. Dieu est partout. »

« Dieu n'est qu'à une prière de nous, où que l'on soit. Je vais prier pour toi. »

« Bien sûr que tu es seule. Dieu n'est qu'un concept, inventé par un homme malheureux. Prends ta vie en main, chérie. Regarde un peu du côté des neurosciences. »

« C'est parce que tu penses que tu es seule que Dieu ne peut pas arriver jusqu'à toi. »

Elle travailla sur les réponses, en les enregistrant, pendant deux heures. Puis elle éteignit l'Ambient et s'assit en silence. Le silence régnait aussi là-haut.

Un jour, avait-elle décidé, elle ferait l'analyse de tous les messages qu'elle recevait. Il serait intéressant d'en faire une synthèse. Elle composerait une Amb-production des résultats. Son nom deviendrait célèbre. Elle marcherait – avec un garde du corps – dans les rues de la ville. Les gens diraient : « Regardez, c'est Monica Swinton ! »

Elle se secoua pour sortir de sa rêverie. Pourquoi David était-il si tranquille ?

David et Teddy étaient tous deux vautrés par terre dans leur chambre et regardaient un vidéolivre. Ils gloussaient devant les bouffonneries d'animaux qui faisaient des tours. Un petit

éléphant rebondi en pantalons écossais tombait sur un tambour et dévalait une rue en direction de la rivière.

« Il va tomber dans cette rivière, tôt ou tard ! » disait Teddy entre deux gloussements.

Ils levèrent tous les deux les yeux quand Monica parut. Elle se pencha, prit le livre et le ferma bruyamment.

« Vous n'êtes pas encore fatigués de ce jouet ? demanda-t-elle. Ça fait trois ans que vous l'avez. Vous devez savoir exactement ce qui va arriver à cet idiot d'éléphant. »

David baissa la tête, bien qu'il fût habitué à la désapprobation de sa mère.

« Nous aimons justement ce qui va arriver, maman. Je parie que si on regarde encore, Elly va tomber dans la rivière. C'est tellement drôle. »

« Mais on ne regardera pas si tu ne veux pas », ajouta Teddy.

Elle regretta son éclat ; après tout, elle connaissait leurs limites. Elle posa le vidéolivre sur le tapis et dit avec un soupir : « Vous ne grandirez jamais. »

« J'essaye de grandir, maman. Ce matin, j'ai regardé une émission d'histoire naturelle sur DTV. »

Monica dit que c'était bien. Elle demanda à David ce qu'il avait appris. Il lui dit qu'il avait appris des choses sur les dauphins. « Nous faisons partie du monde naturel, n'est-ce pas, maman ? »

Quand il leva les bras vers elle pour un câlin, elle recula, suffoquée à l'idée qu'il était emprisonné à jamais dans une enfance éternelle, qu'il ne se développerait jamais, qu'il n'échapperait jamais...

« Maman est toujours tellement occupée », dit David à Teddy, quand Monica fut partie.

Ils restèrent assis, tous les deux, à se regarder. Souriants.

Henry Swinton dînait avec Petrouchka Bronzwick. Une paire de blondes décoratives les accompagnaient. Ils étaient dans un restaurant avec un quatuor anachronique qui jouait à côté. L'OPA amicale de Synthmania par Havergail Bronzwick PLC avançait de manière satisfaisante ; les avocats étaient chargés de mettre la dernière main aux documents pour le surlendemain.

Scène : un restaurant réservé aux riches. Cadre : une vraie trouée au plafond qui laisse entrer la lumière d'été seulement légèrement ternie par la pollution.

Petrouchka, Henry et leurs dames mangeaient deux petits cochons de lait qui tournaient sur des broches à côté de leur table. Les cochons grésillaient et dégoulinayaient. Les dîneurs faisaient tout descendre avec du champagne millésimé.

« Oh, c'est tellement bon ! » s'exclama la blonde qui se faisait appeler Bubbles. Elle appartenait à Petrouchka Bronzwick. Elle s'épongea le menton avec une serviette de baptiste. « Je pourrais ne jamais m'arrêter, pas vous ? »

Penché en avant, le couteau et la fourchette en équilibre, Henry dit : « Nous devons rester en tête de la concurrence, mon chou. Chaque centimètre cube du cortex cérébral dans le cerveau humain contient cinquante millions de cellules nerveuses. C'est ce qui nous fait tenir, vous comprenez. Le temps des cerveaux synthétiques est révolu. Fini. Nous fabriquons de vrais cerveaux depuis hier. »

« Sûr », acquiesça Petrouchka. Elle se pencha pour se couper une nouvelle tranche de viande, tout en faisant signe au serveur de venir. « Les garçons servent toujours si chicement ! » Son rire argentin était célèbre et redouté dans certains milieux. Elle avait une vingtaine d'années, était déjà sous Preservanex, fantomatiquement maigre, avec des cheveux courts multicolores, des yeux bleus et un léger tic à sa joue gauche multicolore. « Et nous parlons de cent millions de cellules nerveuses. Mais depuis que nous avons isolé le silicium, nous sommes sur le chemin de la victoire. La question, Henry, reste celle du financement. »

Enfournant une succulente bouchée avant de répondre, Henry dit : « Le ruban Crosswell de Synthmania va régler ce petit problème. Vous avez vu les chiffres. Le PNB du Kurdistan est une broutille à côté. La production augmente encore cette année, quatorze pour cent. Crosswell a été notre première ligne de grande diffusion, quand nous étions encore Synthank. Elle a conquis l'Occident. La Pilule n'est rien à côté du Crosswell.

« Évidemment, j'ai un Crosswell en moi », dit Angel Pink. Elle désigna sa poitrine d'un doigt délicat. C'était celle qui

plaisait à Henry. Elle insista encore avec un regard oblique vers Henry : « C'est tout le temps en moi. »

En se penchant vers elle, Henry lui fit un clin d'œil et lui servit une de ses formules favorites : « Les trois quarts de ce monde surpeuplé meurent de faim. Nous avons la chance d'avoir plus qu'il ne faut de tout, grâce à la maîtrise de la production de population. L'obésité est notre grand problème, pas la malnutrition. »

« C'est tellement vrai ! » soupira Bubbles. Lèvres rouges, dents blanches, elle grignotait un morceau de peau dorée.

« Y a-t-il encore quelqu'un qui n'a pas son Crosswell qui travaille pour lui dans l'intestin grêle ? demanda Henry en secouant la tête en réponse à sa propre question. Jim Crosswell était un nanobiologiste de génie. C'est moi qui l'ai découvert, qui l'ai fait travailler. Ce parasite sans danger permet à chacun de manger deux fois plus tout en gardant la forme, pas vrai ? »

« Si, c'est une des grandes inventions d'hier, répondit Petrouchka avec dépit. Notre Senoram est tout juste aussi profitable. »

« Il coûte plus cher à l'unité », dit Bubbles, mais sa remarque fut couverte par Angel Pink qui battait de ses jolies petites mains. « Nous allons faire un malheur ! – Elle leva son verre. – À votre intelligence à tous les deux, mes amis ! »

En répondant au toast, Henry se demanda d'où elle sortait ce *nous*. Elle devrait payer cette erreur. Il aviserait.

Monica se préparait à aller skier. Le domestique synthétique l'accompagna jusqu'à la cabine installée dans le callerium. Il lui offrit courtoisement le bras. Elle l'accepta. Elle aimait cette touche de délicatesse. Ça lui rappelait sa lointaine enfance à demi oubliée quand elle avait... Elle avait oublié ce qu'elle avait. Peut-être un père aimant ?

Une fois dans la cabine, elle se déshabilla, s'enferma et composa l'image « Neige et Montagne ». Immédiatement, la neige se mit à tomber en rafales. La visibilité était mauvaise. Elle peinait pour grimper. C'était effrayant. Elle était absolument seule. Un arbre isolé était enveloppé de blanc.

Une fois arrivée au refuge, elle entra se reposer, hors d'haleine, avant de fixer ses skis. Elle se mesurait au froid et aux éléments impitoyables. Elle les avait affrontés et vaincus. La tempête de neige diminuait. Avant de se lancer sur la pente, elle ajusta son masque. Dans cette grande course vivifiante, son corps se durcissait contre l'air fou, rugissant, furieux, insupportable. Derrière le masque, elle ouvrait la bouche dans un cri de joie pure. C'était la liberté, l'étreinte de la pesanteur !

C'était fini. Elle était seule, nue, dans la cabine fermée.

Une fois rhabillée, elle sortit. C'était peut-être le moment d'une goutte de vodka. Elle préférait la Vodka des Laiteries réunies, toute préparée, avec le lait déjà mélangé.

Elle trouva David et Teddy, l'air gênés. « On ne faisait que jouer, maman. »

« On n'a pas fait de bruit, dit Teddy. C'est Jules qui a fait du bruit. Il est tombé. »

Monica se retourna et vit Jules étendu sur le sol. Sa jambe gauche battait l'air doucement. Il avait cherché à se rattraper dans sa chute et avait fait tomber la reproduction de Kussinski dont elle était si fière et dont elle parlait chaque fois que son amie Dora-Belle l'appelait. Elle gisait en morceaux à côté de la tête du domestique. Ce dernier avait le crâne ouvert, révélant le centre de l'ouïe et de la parole.

Monica tomba à genoux à côté du corps, tandis que David lui disait : « Ce n'est pas grave, maman. On ne faisait que jouer quand il a trébuché. C'est seulement un androïde. »

« Oui, c'est seulement un androïde, maman, reprit Teddy. Tu pourras en acheter un autre. »

« Mon Dieu, c'est Jules. Pauvre Jules ! C'était un ami pour moi. » Elle prit son visage dans ses mains. Elle ne pleurait pas.

« Tu vas pouvoir en acheter un autre, maman », dit David. Il lui toucha timidement l'épaule.

Elle se tourna vers lui. « Et toi, qu'est-ce que tu crois que tu es ? Tu n'es toi aussi qu'un petit androïde ! »

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle les regretta. Mais David émettait une sorte de cri mêlé de quelques mots. « Non... pas un androïde... Je suis réel... Réel comme Teddy... comme toi, maman... Seulement tu ne m'aimes pas... mon programme...

tu ne m'as jamais aimé... » Il courait en ronds serrés et, quand les mots lui manquèrent, il se rua dans l'escalier en continuant à pousser son espèce de cri.

Teddy le suivit. Ils disparurent, Monica se releva et demeura, tremblante, au-dessus du corps du domestique. Elle se couvrit les yeux avec les mains. Elle ne parvenait pas facilement à retenir son désespoir.

Elle entendit un grand fracas à l'étage supérieur. Elle monta prudemment voir ce qui se passait.

Teddy gisait étalé sur le tapis, bras étendus. David était à genoux, penché sur lui. Il lui avait ouvert le ventre et examinait les mécanismes complexes qui s'y trouvaient.

Teddy aperçut Monica qui les regardait avec horreur. « Tout va bien, maman. Je suis d'accord. Nous essayons de découvrir si nous sommes réels ou seulement... urrrp »

David venait de tirer un fil en haut de la poitrine de Teddy, près du stabilisateur, là où, chez un humain, se trouve le ventricule gauche.

« Pauvre Teddy, il est mort ! C'était vraiment une machine. Ça veut donc dire... »

En parlant, il faisait des moulinets avec ses bras de manière incontrôlée. Il tomba, en se cognant le visage. Celui-ci se cassa et révéla dessous un appareillage en plastique.

« David ! David ! Ne sois pas triste ! On peut le réparer... »

« Tais-toi ! » Il hurla et, sautant sur ses pieds, passa devant elle, se précipita hors de la chambre et dégringola les escaliers. Debout près de l'ours inerte, elle entendit David faire du bruit en bas. Bien sûr, se dit-elle, avec un seul œil, il n'y voit plus normalement. Sa pauvre petite tête est toute cassée.

Elle s'approcha de l'escalier craintivement. Elle devrait appeler Henry à l'aide. Il faut qu'Henry rentre.

Elle entendit un grand crémitement. Le crachotement intense de l'électricité libérée. Une lumière aveuglante. L'obscurité.

« David ! » Mais elle tombait.

David avait heurté le centre de contrôle de la maison, l'arrachant du mur dans une crise de douleur et de désespoir. Tout s'arrêta de fonctionner.

La maison disparut et le jardin aussi. David se retrouva au milieu de la structure squelettique d'un échafaudage de fils. La maçonnerie était par terre. Une fumée acre flottait au niveau du sol.

Après une longue immobilité, il se dégagea, il posa les pieds là où avait été la maison, là où avait été le jardin enneigé, là où il avait si souvent joué avec son ami Teddy.

Il marchait dans une allée, dans un monde inconnu. Le vieux trottoir était glissant. Les mauvaises herbes poussaient entre les dalles. Devant lui gisaient les détritus d'une époque révolue. Il donna un coup de pied dans une canette défoncée étiquetée « oka-col ».

Une lumière glauque recouvrait tout ; le jour d'été arrivait à sa fin. Il ne voyait plus distinctement mais, avec son œil droit, il aperçut une rose étiolée qui poussait sur un mur de brique écroulé.

S'approchant, il cueillit un bouton. Sa beauté et sa douceur lui rappelèrent une fois encore maman.

Debout devant son corps, il dit : « Je suis humain, maman. Je t'aime et je suis triste comme les gens réels, je dois donc être humain... Non ? »

## *SUPERTOYS LES AUTRES SAISONS*

Throwaway Town s'étendait non loin du cœur de la ville. David y trouva son chemin grâce à un grand Fixer-Mixer. Le Fixer-Mixer avait de nombreuses mains et des bras de tailles différentes. Il les gardait posés sur sa carapace rouillée. Perché sur des longues pattes d'araignée extensibles, il dominait David.

Tout en marchant, David demanda : « Pourquoi es-tu si grand ? »

« Le monde est grand, David. Alors moi aussi. »

Après un silence, l'enfant dit : « Le monde est devenu grand depuis que ma maman est morte. »

« Les machines n'ont pas de maman. »

« Je voudrais que tu saches que je ne suis pas une machine. »

On entrait dans Throwaway par une pente escarpée et partiellement cachée du monde humain par un grand mur. Le chemin qui menait à cette ville rebute était large et facile. Tout à l'intérieur y était irrégulier. C'était le règne des formes étranges. Des formes nombreuses y bougeaient, pouvaient y bouger ou auraient pu y bouger. Elles avaient toutes sortes de couleurs, certaines arboraient des lettres ou des chiffres immenses. Le brun rouille était dominant. Ce n'était qu'éraflures, bosses énormes, verres brisés, panneaux cassés. Le tout posé dans des flaques et suintant la rouille.

C'était le domaine de l'obsolète. Arrivaient ou étaient apportés à Throwaway tous les vieux modèles d'automates, de robots, d'androïdes et autres machines qui avaient cessé d'être utiles à l'humanité affairée. On trouvait là tout ce qui avait servi un jour, des toasters et couteaux électriques aux derricks et aux ordinateurs qui ne peuvent compter que jusqu'à l'infini-moins-un. Le pauvre Fixer-Mixer avait perdu une de ses pinces et ne pourrait plus jamais lever une tonne de ciment.

C'était une ville à sa manière. Les objets abîmés s'entraidaient. Les vieux modèles de calculateurs de poche pouvaient toujours calculer quelque chose d'utile, au moins la largeur que devait avoir le chemin entre deux monceaux de véhicules au rebut pour laisser le passage aux tracteurs et aux tondeuses.

Un vieil employé de supermarché fatigué prit David sous sa protection. Ils partagèrent la carcasse brûlée d'une unité de réfrigération.

« Tu seras bien avec moi », lui dit l'employé.

« C'est très gentil. Je voudrais seulement avoir Teddy avec moi », dit David.

« Qu'est-ce qu'il avait de si spécial Teddy ? »

« On jouait ensemble, Teddy et moi. »

« Il était humain ? »

« Il était comme moi. »

« Juste une machine, alors ? Oublie-le, ça vaut mieux. »

David pensa : oublier Teddy ? J'aimais vraiment Teddy. Mais il faisait bon dans l'unité de réfrigération.

Un jour, l'employé demanda : « Qui te gardait ? »

« J'avais un papa qui s'appelait Henry Swinton. Mais il était généralement en voyage d'affaires. »

Henry Swinton était en voyage d'affaires. Il était avec trois de ses associés, dans un hôtel sur une île des mers du Sud. La suite qu'ils occupaient donnait sur les sables dorés de l'océan. Des tamaris poussaient sous la fenêtre, leurs branches ondulaient légèrement dans la brise et adoucissaient la brûlure de la chaleur tropicale.

Le murmure des vagues qui se brisaient sur la plage ne pénétrait pas le triple vitrage.

Henry et ses associés étaient assis avec des bouteilles d'eau minérale et des blocs posés devant eux. Henry tournait le dos à la vue.

Il était devenu directeur général de Worldsynth-Claws. C'était le supérieur des autres. Parmi ces autres, il y en avait

une, Asda Dolorosaria, qui s'était désignée pour parler au nom de l'opposition.

« Vous avez vu les chiffres, Henry. L'investissement sur Mars que vous proposez ne sera toujours pas rentable dans un siècle. Je vous en prie, soyez raisonnable. Oubliez cette folie. »

Henry répondit : « La raison est une chose, le flair en est une autre, Asda. Vous savez combien nous faisons d'affaires en Asie centrale. C'est l'endroit de la planète qui ressemble le plus à Mars. Les communications sont saturées là-bas. Pas un appareil qui ne sorte de nos usines. J'ai acheté en Asie centrale quand personne ne voulait y toucher. Vous devez me croire pour Mars. »

« Samsavvy est contre ce raisonnement », dit Mauree Shilverstein d'une voix sèche. Samsavvy était le supersoftputer Mk.V qui dirigeait en fait Worldsynth-Claws. « Désolée. Vous êtes brillant, mais vous savez ce que dit Samsavvy. – Elle présenta une imitation de sourire – Il dit pas question. »

Henry ouvrit les mains et joignit les doigts pour former une arche de la sagesse.

« D'accord, mais Samsavvy n'a pas mon intuition. Je suis convaincu que si nous mettons notre synthelp sur Mars dès maintenant, on peut réguler le faiseur d'atmosphère. Sous peu, disons dans un demi-siècle, Worldsynth deviendra propriétaire de l'atmosphère. C'est aussi important que de posséder Mars même. Toutes les activités humaines supposent la respiration, non ? Est-ce que vous ne pouvez pas comprendre ça ? – Il martela la table en bois garanti réellement reconstitué. – Il faut avoir du flair. J'ai bâti tout cet empire sur le flair. »

Le vieux Ainsworth Clawsinski n'avait rien dit, il se contentait de regarder Henry sans ciller. C'était lui le Claws de la société. La fiche dans son oreille droite indiquait qu'il était en contact constant avec Samsavvy. Il parlait maintenant du bout de la table.

« Va te faire foutre avec ton flair, Henry. »

Ses collègues l'encouragèrent en chœur.

« Les actionnaires se fichent des demi-siècles, Henry », dit Mauree Shilverstein. Elle s'était d'abord laissée séduire par les arguments d'Henry.

« Mars n'a aucune valeur d'investissement, c'est prouvé, poursuivit Asda Dolorosaria. Ils en sont encore au travail tibétain. C'est bon marché et extensible. Laisse tomber les autres planètes, Henry, et concentre-toi sur les deux pour cent de profit de l'année dernière sur cette planète-ci. »

Henry rougit.

« Laissez-là le passé. Vous retardez tous les trois. L'avenir, c'est Mars ! Ainsworth, avec tout le respect que je vous dois, vous êtes bien trop vieux pour pouvoir même songer à l'avenir ! Nous suspendons la réunion et nous nous retrouvons à 15 h 30. Je vous avertis : je sais ce que je fais. Je veux Mars sur un plateau. »

Il ramassa son bloc et sortit de la pièce.

David s'aperçut que Throwaway avait un atelier de réparation. Il finit par y parvenir par un labyrinthe de chemins rouillés. L'atelier était situé dans un réservoir à eau renversé dont l'entrée avait été découpée au chalumeau dans l'un des côtés. À l'intérieur de cet abri sonore travaillaient d'industrieuses petites machines qui assemblaient, cousaient et rapiéçaient. Elles récupéraient les circuits encore valides, régénéraient les moteurs, avec du vieux faisaient du moins vieux, et avec de l'antique du vieux.

Là, on répara le visage cassé de David.

C'est là aussi qu'il fit la rencontre des Dancing Devlins. L'homme Devlin avait eu une articulation déplacée à la jambe. La société de consommation l'avait rejeté. En plus, ils s'étaient démodés, lui et sa partenaire, avec leur danse rapide. Ils avaient gagné moins d'argent. Ils ne valaient plus rien.

On avait remplacé l'articulation, rechargeé les piles.

À présent, M. Devlin pouvait à nouveau danser avec Mme Devlin. Ils prirent David avec eux dans leur petit taudis. Ils y donnaient leur spectacle encore et encore. David les regardait sans se lasser. Il ne se fatiguait jamais de la routine.

« N'est-ce pas que nous sommes merveilleux, mon cher ? » demandait Mme Devlin.

« J'aimerais encore plus si Teddy était avec moi pour regarder. »

« Nous dansons de la même manière, avec ou sans Teddy. »

« Mais vous ne comprenez pas... »

« Je comprends que notre danse est belle avec ou sans spectateur. Avant, des centaines de gens nous regardaient danser. Mais c'était différent alors. »

« C'est différent maintenant », dit David.

Le sable était mou sous ses pieds. Henry Swinton retira son survêtement et l'abandonna sur la plage. Il marcha au bord de l'océan. Il était désespéré. Il était tombé d'un grand piédestal.

Après le triste résultat de la réunion du matin, il était allé au bar des résidents prendre une vodka-lait, la boisson de l'année. « Lait-vodka doux comme la soie ». Ses associés l'évitaient. Il avait alors pris l'ascenseur jusqu'à son appartement privé sous les toits.

Peaches avait disparu. Ses bagages avaient disparu.

Son parfum flottait, l'air conditionné ne l'avait pas encore balayé. Elle avait marqué au rouge à lèvres sur le miroir : « Lis ton Ambient !!! Désolée et au revoir !!! »

« Elle est drôle », pensa Henry tout haut. Il savait que ce n'était pas vrai. Peaches n'était jamais drôle.

L'Ambient était déjà sur la chaîne privée de Worldsynth. Henry alla jusqu'au globe et alluma.

*Message à Henry Swinton. Votre spéculation sur Mars est inacceptable pour les actionnaires. Vos projets ne cadrent pas avec nos plans.*

*Acceptez, s'il vous plaît, nos remerciements et votre mise à pied immédiate. Ouverts à la négociation sur conditions de départ si pas de contre-indication. Voir contrat de travail 21066A clauses 16-21. Adieu.*

L'océan qui semblait si brillant et si clair depuis l'hôtel charriaient des bouteilles en plastique sur le rivage ainsi que des poissons morts. Henry finit par se laisser tomber sur le sable, épuisé. Il avait pris du poids récemment malgré son Crosswell et avait perdu l'habitude de marcher.

Il n'y avait jamais eu de mouettes sur cette île. Les hirondelles abondaient. Les oiseaux faisaient des cercles autour de lui, et piquaient parfois sur un insecte en vol. Une fois l'insecte pris, l'oiseau rentrait vers les gouttières de l'hôtel nourrir ses petits qui piaillaient dans leur nid. Puis il revenait et tournoyait au-dessus de la pourriture, là où l'océan rencontrait la rive. Il ne semblait pas y avoir de repos pour les oiseaux.

De l'endroit où se trouvait Henry, en contrebas, l'hôtel avait l'air élancé. Il était bâti sur le sable. Lentement, un côté s'enfonçait. Il avait l'air d'un grand bateau de béton en difficulté dans une mer sépia.

Il fut pris d'une bouffée de haine pour tous les gens qu'il connaissait, tous ceux qui avaient croisé son chemin depuis le début. Le faible bruit des bouteilles se cognant les unes aux autres faisaient un accompagnement à sa colère.

Il envisagea de tuer Ainsworth Clawsinski, qui était depuis quelque temps son adversaire au conseil. Il s'en prit un moment à lui-même.

« Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Quel homme ai-je été ? Qu'est-ce que j'avais dans la tête ? Un grand succès ! Un succès vide... Oui, vide. Je n'ai fait que vendre des choses. Je ne suis qu'un commerçant, rien de plus. Ou plutôt, j'étais un commerçant. J'achetais et je vendais. Mon Dieu, et moi qui voulais acheter Mars. Une planète entière... J'étais fou d'avidité. Je suis fou, mortellement malade. Qu'ai-je jamais aimé ?

« Je n'ai jamais rien créé. Je croyais que j'étais créatif. Je croyais que j'étais un scientifique. J'étais juste un trou du cul. Qu'est-ce que je comprends vraiment à tous ces trucs que je vends... Oh mon Dieu, je suis nul, désespérément nul. Et là, j'ai été trop loin. Pourquoi n'ai-je rien vu ? Pourquoi ai-je négligé Monica ? Monica, ma chérie... Monica, je t'aime. Et je t'ai refilé une poupée comme enfant. Deux même. David et Teddy.

« Au moins David t'aimait. David. Pauvre petit jouet, ta seule consolation.

« Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé à David ? Peut-être... »  
Les hirondelles criaient au-dessus de sa tête.

Un camion municipal pénétra doucement dans Throwaway Town par la grande route. Une fois les portes franchies, il tourna son nez massif à gauche et entra dans ce qu'on appelait Dump Place, la Déchetterie.

Des automates commencèrent à basculer la plate-forme arrière. Il en glissa une quantité de robots obsolètes qui avaient longtemps servi à faire les travaux dans le métro. Ils s'écrasèrent par terre. Le camion balança à la ferraille le dernier robot qui cogna contre l'arrière du camion.

Un ou deux de ces robots s'étaient brisés dans la chute. L'un, qui était tombé sur le ventre, agita désespérément les bras jusqu'à ce qu'une autre machine l'aide à se relever. Ils se sauvèrent tous les deux dans les profondeurs des bas-côtés rouillés.

David se précipita pour voir l'agitation. Les Dancing Devlins cessèrent de danser pour le suivre.

Les robots nouvellement arrivés partirent et il n'en resta qu'un seul. Il était assis dans la boue et bougeait les bras d'arrière en avant selon un programme pré-déterminé.

« Je fonctionne toujours, non ? N'est-ce pas que je fonctionne toujours ?

« Je peux fonctionner dans le noir, mais ma lampe est cassée. Ma lampe ne marchera plus. J'ai cogné ma lampe sur une poutre au-dessus de moi. Il y avait une poutre au-dessus de ma tête. J'ai cogné ma lampe dessus. L'ordinateur-chef m'a envoyé ici. Je fonctionne toujours. »

« Qu'est-ce que tu faisais ? Tu étais dans le métro ? »

« Je travaillais. Je travaillais bien depuis que j'avais été construit. Je fonctionne encore. »

« Je n'ai jamais travaillé. Je jouais avec Teddy. Teddy était mon ami. »

« As-tu des instructions ? Je travaille encore, n'est-ce pas ? »

Tandis que cette conversation se déroulait, une limousine noire brillante entrait dans Throwaway. Un homme était assis à l'avant. Il baissa la vitre, sortit la tête et demanda quelque chose.

Il disait : « David, c'est toi David Swinton ? »

David s'approcha de la voiture. « Papa, oh papa, est-ce que tu es vraiment venu me chercher ? Je ne suis pas vraiment chez moi ici à Throwaway. »

« Monte, David. On va te faire beau pour Monica. »

David regarda autour de lui. Les Dancing Devlins étaient tout près. Ils ne dansaient pas. David leur dit au revoir. Ils n'avaient jamais été programmés pour dire au revoir. Ce n'était pas tout à fait la même chose que de saluer.

Quand David monta dans la voiture de son père, ils se mirent à danser. Ils dansaient leur danse préférée. C'était la danse qu'ils avaient déjà dansée une centaine de milliers de fois.

Henry Swinton n'était plus riche. Il n'avait plus de carrière. Il n'était plus entouré de femmes. Il n'avait plus d'ambition.

Mais il avait du temps.

Il s'installa dans un appartement bon marché sur Riverside et parla à David. L'appartement était vieux et usé. Un des murs souffrait de bégaiement. Il donnait parfois une vision fausse de la rivière, où l'eau était bleue et où de vieux bateaux à vapeur à roues, ornés de drapeaux, faisaient la navette. Parfois il montrait une publicité pour Preservanex, où un couple d'une petite centaine d'années effectuait en chancelant des mouvements de copulation.

« Comment est-il possible que je ne sois pas humain, papa ? Je ne suis pas comme les Dancing Devlins ou les autres gens que j'ai rencontrés à Throwaway. Je suis gai ou triste. J'aime les gens. Par conséquent, je suis humain. Tu ne crois pas ? »

« Tu ne peux pas comprendre mais je suis un homme brisé, David. J'ai raté ma vie. Comme les autres. »

« Ma vie était bien quand on vivait dans cette maison avec maman. »

« J'ai dit que tu ne pourrais pas comprendre. »

« Mais si je comprends, papa. Est-ce qu'on ne peut pas y retourner ? »

Henry regarda tristement le petit garçon de cinq ans qui lui faisait face, avec un demi-sourire sur son visage balafré. « On ne peut jamais revenir en arrière. »

« On peut revenir dans la voiture. »

Henry prit le garçon dans ses bras et le serra contre lui. « David, tu es un des premiers produits de ma première entreprise, Synthank. Tu es dépassé depuis longtemps. Tu sais seulement penser que tu es gai ou triste. Tu sais seulement penser que tu aimais Teddy ou Monica. »

« Est-ce que tu aimais Monica, papa ? »

Il soupira profondément. « Je pensais que oui. »

Henry mit David dans l'auto, en lui disant que son obsession d'être humain passerait pour une névrose chez les humains. Il y avait des humains dont la maladie consistait à penser qu'ils étaient des machines.

« Je te montrerai. »

Il ne restait presque rien de la carrière en ruines d'Henry Swinton. Une chose cependant demeurait, quelque part dans un faubourg délaissé entre la ville et la campagne, l'unité de production de Synthank, la première société d'Henry qui n'avait pas été engloutie dans ses rêves toujours plus grandioses.

Il avait conservé le contrôle financier de Synthank. Et sa production continuait. Elle se poursuivait à un très bas niveau, sous la surveillance d'un vieil ami humain d'Henry, Ivan Shiggle. Shiggle exportait les produits de Synthank dans les pays sous-développés où, malgré leur simplicité, on les accueillait avec joie comme une aide supplémentaire.

« Nous pourrions y mettre de meilleurs cerveaux. Ils seraient alors plus à la page. Mais pourquoi de nouvelles dépenses ? » dit Henry en tournant avec David dans la cour.

« Ils pourraient être contents d'avoir de meilleurs cerveaux », suggéra David. Henry se contenta de rire.

Shiggle sortit à leur rencontre. Tout en saluant Henry, il regardait David. « Un modèle ancien, remarqua-t-il. Qu'en pense Monica ? »

Henry mit un moment à répondre. En pénétrant dans le bâtiment, il dit : « Tu sais, Monica était plutôt froide. »

Shiggle lui lança un regard compréhensif et dit : « Mais tu l'as épousée ? Tu l'aimais ? » Les lumières s'allumaient à mesure qu'ils avançaient dans le couloir et passaient par une porte battante en verre. David suivait gentiment.

« Oh oui, j'aimais Monica. Pas assez bien. Peut-être qu'elle ne m'aimait pas assez bien non plus. Je ne sais pas. Mon ambition m'absorbait, elle a dû trouver que j'étais difficile à vivre. Maintenant elle est morte, par ma négligence. Ma vie est un vrai gâchis, Ivan. »

« Tu n'es pas le seul. Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Je me pose souvent la question. »

Henry tapa sur l'épaule de son ami. « Tu as été un ami précieux pour moi. Tu ne m'as jamais trompé ni trahi. »

« On a encore le temps », dit Shiggle et les deux hommes rirent.

Ils avaient atteint l'étage de la production, là où les objets attendent d'être empaquetés et exportés. David s'approcha, les yeux écarquillés.

Il avait devant lui des centaines de David. Tous pareils. Tous habillés pareil. Tous alertes et identiques. Tous silencieux, le regard levé. Un millier de répliques de lui-même. Non vivants.

Pour la première fois David comprit vraiment.

Il voyait ce qu'il était. Un produit. Rien qu'un produit. Il resta bouche bée. Il était glacé. Il ne pouvait plus bouger. À l'intérieur de lui, le gyroscope s'arrêta. Il s'effondra sur le dos.

Le lendemain après-midi, Shiggle et Henry étaient en bras de chemise. Ils se sourirent et se serrèrent la main.

« Je sais encore travailler, Ivan ! C'est génial ! Il y a peut-être encore un espoir pour moi. »

« Tu peux travailler ici. On s'entendra bien tous les deux. À condition que le cerveau neural marche pour ton fils. »

David était étendu sur un banc entre eux deux, encore sous connexion, en attendant de renaître. On lui avait donné des vêtements neufs du stock, son visage avait été habilement remodelé. Et on lui avait posé le dernier modèle de cerveau, chargé de son ancienne mémoire.

Il avait été mort. On allait voir à présent s'il pouvait se remettre à vivre et disposer d'un cerveau aux pouvoirs beaucoup plus variés que le précédent.

Les deux hommes cessèrent leur conversation. Ils regardèrent le corps immobile.

Henry se tourna vers la forme qui était à leurs côtés, les bras grands ouverts dans le geste éternel d'amour et de bienvenue.

« Tu es prêt, Teddy ? »

« Oui, je suis très heureux de jouer à nouveau avec David », répondit l'ours. C'était un ours qu'on avait pris dans le stock de l'unité de production et à qui on avait ajouté une mémoire. « Il m'a beaucoup manqué. David et moi, on s'amusait bien avant. »

« C'est bien. Bon, allons réveiller David à la vie. Prêts ? »

Les deux hommes hésitaient pourtant encore. Ils avaient exécuté manuellement ce qui se faisait d'habitude automatiquement.

Teddy s'épanouit. « Hourra ! Là où on habitait avant, c'était toujours l'été. Jusqu'à la fin. Là, c'est devenu l'hiver. »

« Oui, mais c'est le printemps maintenant », dit Shiggle. Henry alluma le bouton du chargeur. David reçut une secousse. Il débrancha automatiquement de la main droite le câble de raccordement. Il ouvrit les yeux.

Il s'assit. Il leva les mains vers son visage. Il avait une expression de stupéfaction. « Papa, j'ai fait un rêve étrange. Je n'ai jamais fait de rêves avant... »

« Bienvenue à nouveau parmi nous, mon cheri », dit Henry.

Il prit David dans ses bras et le souleva du banc. David et Teddy se regardèrent émerveillés. Puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était presque humain.

## *TROIS GENRES DE SOLITUDE*

### **Le bonheur à l'envers**

Le juge Beauregard Peach écrivait à sa femme, Gertrude, dont il était séparé. Gertrude, qui était avocate, avait elle aussi fait une belle carrière. Pourtant, au terme d'une longue série de querelles sérieuses avec son mari, elle était partie avec leur fille adulte, Catherine, dans le sud de la France.

Là, elle fréquentait une personne d'Oxford qu'elle avait connue par le passé, un journaliste bien placé. Ils faisaient du bateau, allaient au restaurant et buvaient copieusement, tandis qu'elle recevait des lettres importunes de Beauregard.

Ma très chère Gertrude, (écrivait-il)

Je regrette que tu ne sois pas là avec moi à Oxford, car je viens d'entendre parler d'un cas qui t'intéresserait. Il pourrait bien se révéler important.

Nous siégeons à Oxford Crown Court. Le cas est si inhabituel que la salle est toujours comble. Les huissiers ont bien du mal à contenir la foule qui se rassemble dehors tôt le matin. Il y a aussi des journalistes, non seulement de l'*Oxford Mail*, comme on pourrait s'y attendre, mais aussi de plusieurs journaux de Londres, et même un pisseur de copie du *New York Herald Tribune*.

La circulation est régulièrement bloquée de Magdalen Bridge à la gare, bien qu'« il n'y ait rien de curieux à cela », selon les commentaires d'un prétendu bel esprit. Malheureusement la femme du juge est partie en vacances, tandis que son mari siège sur cette affaire. Que faire d'un homme qui, criminel et non des moindres, rejeton d'une longue lignée d'excentriques

oxfordiens, sans mauvaises intentions, qui a inventé une nouvelle race en bois, dont le taux de reproduction menace l'humanité (Soit dit en passant, quelle énigme de voir un homme vieillissant rendu soudainement impuissant par l'infidélité de sa femme ! Je suis sûr que tu riras en y pensant.)

Le cas est sans précédent. Je considère que j'ai de la chance de siéger sur cette affaire. Nous devons y voir un des avantages de la vie à Oxford, un peu comme si nous avions été présents au siècle dernier au débat sur l'évolution présidé par l'évêque Wilberforce.

Le monde est suffisamment peuplé comme ça ; il y a déjà eu suffisamment de dégâts écologiques sur notre environnement naturel. J'ai ici devant moi quelqu'un qui est responsable de plus, beaucoup plus, dans ce sens.

L'accusé, Donald Maudsley, est un garçon assez ordinaire en apparence. Une petite barbe, un nez plutôt pointu, des cheveux blonds attachés en une courte queue de cheval. Taille moyenne, sinon petite. Un homme mélancolique mais pas inintelligent. Un vieux d'Oriel en fait.

Il a une manière de raconter son histoire à la troisième personne que j'ai d'abord trouvée plutôt irritante. Il m'est vite apparu qu'il souffrait de troubles de la personnalité.

Voici la transcription de sa déposition :

Après avoir passé ses examens, ce petit homme, du nom de Donald Maudsley, a entrepris d'étudier les sciences de la terre. Il a assisté à la Conférence du Brésil, après quoi il a disparu dans les régions sauvages d'Amérique du Sud. Ça, c'est le résumé de l'histoire.

Le petit homme est allé vivre au bord d'une forêt vierge inexplorée qui s'étendait jusqu'à l'océan Pacifique Sud. Le soleil brillait, les vents soufflaient, les pluies allaient et venaient. Les jours et les années passaient. Personne ne savait où était cet homme. Il n'avait aucun contact avec le monde extérieur. Aucun bateau n'accostait jamais sur cette côte. Aucun avion ne la survolait. C'était l'endroit rêvé pour vivre une crise d'identité.

Le petit homme collectionnait les crépuscules au rebut. Il les ramassait chaque soir quand ils étaient passés et les conservait dans une grande cage dorée au plus profond de la forêt.

Même s'il chantait souvent pour lui-même, généralement une chanson populaire sur un ours polaire ermite, il restait seul. Il rencontrait rarement d'autres êtres vivants, à l'exception des crabes sur la plage. Parfois un oiseau blanc, un albatros volait au-dessus de sa tête. Sa vue ne faisait qu'accroître son sentiment de solitude. La solitude le pénétrait et devenait une composante de son être.

Tôt un matin, il coupa un arbre de la forêt. Dans un tronçon de l'arbre, il fabriqua une poupée ventriloque. Il appela la poupée Ben. Il prêta à Ben une illusion de vie pour avoir de la compagnie.

L'homme et la poupée avaient ensemble de longues conversations, assis sur le tronc de l'arbre abattu. Ils discutaient essentiellement de morale et se demandaient si c'était une chose nécessaire. Le petit homme avait une morale sévère qui avait façonné sa vie. Quand il était encore à Oriel, il avait rencontré une jeune femme belle et intelligente, fille d'une royauté étrangère. Il était tombé amoureux d'elle. Mais quand elle avait cherché à le persuader de lui faire l'amour, il avait refusé et avait évité sa compagnie.

Elle avait répondu à son refus par la colère et les injures.

Il avait alors étudié chez les Frères noirs pour entrer dans les ordres, mais s'était une nouvelle fois trouvé incapable de mener à terme ses désirs. Dans son désespoir, il sentit que c'était sa moralité qui l'avait écarté de toute compagnie humaine.

La poupée se montra quelque temps passionnée par le sujet, elle pensait que la moralité n'était qu'un simple échec dans les relations. Pour un objet de bois, la poupée était d'une surprenante éloquence. Elle courait sur la plage, tellement la force de ses convictions était puissante. Mais ces discussions ne menaient nulle part, pas plus que la plage.

Gertrude, je dîne au Tribunal ce soir et je dois me changer. Le garçon de service est là. Je t'écrirai bientôt à nouveau, pour te raconter les conversations qui ont eu lieu, selon Maudsley, entre sa poupée et lui.

Avec amour.

Gertrude se sentit obligée d'écrire à Beauregard un mot en retour.

Le cas sur lequel tu sièges contient de curieux échos de notre propre passé. Maudsley doit souffrir pour trouver l'amour dans un univers sans amour et sans dieu. Et, selon son récit, il ne peut le trouver qu'avec une chose de bois. Tu te souviendras de la manière dont Hippolyte repousse les avances maladroites de sa belle-mère, Phèdre, avec une froideur suffisante. Ils meurent tous les deux.

Cette histoire doit réveiller tes souvenirs et t'amener à reconstruire les germes de nos difficultés présentes. Je ne souhaite pas entendre parler davantage du procès.

Gertrude.

Néanmoins le juge écrivit à nouveau à sa femme absente.

Le procès continue. Nous en sommes maintenant au quatrième jour.

Maudsley prétend que sa relation avec Ben, la poupée, qu'il traite comme une entité indépendante, a été la cause de l'illusion croissante de ressemblance avec la vie. Il a construit à Ben une petite cabane à côté de la sienne, sur une falaise au-dessus de la plage. Quand il préparait du crabe ou du poisson, il en servait toujours une portion à la poupée qui l'emportait pour la « manger » en privé.

Ils en sont progressivement arrivés à parler de sujets plus personnels. La poupée n'avait pas de souvenirs à raconter, même si elle a très vite pris l'habitude de ne pas manger de viande, de grandir et d'offrir des feuilles et des fruits quand on arrivait. C'était comme une religion pour lui.

Quand l'homme essayait de discuter de ce point, la poupée soutenait que le fait de porter des fruits constituait la manière de vivre la plus morale puisque asexuée. Un ananas était un symbole de moralité, de véritable moralité.

Un jour eut lieu la conversation suivante. Maudsley disait : « Tu ne peux pas prétendre que la reproduction asexuée est supérieure à la reproduction sexuée. Nous sommes différents

les uns des autres et nous devons utiliser tous les moyens que Dieu a mis à notre disposition pour accroître notre espèce. Prétendre le contraire est puéril. »

« J'ai un cœur d'enfant », dit la poupée en se frappant la poitrine.

« Mais tu n'as pas de cœur. »

La poupée le regarda bizarrement. « Qu'est-ce que tu sais de ma vie ? Contrairement à toi, je sors de la terre même. Je réprime mes sentiments parce que je suis née d'un arbre. Les arbres, d'après ma modeste expérience, sont très peu passionnés. J'ai été si discrète. Je me conduis si conformément à ma nature. Je souhaite avoir un cœur. Mais alors, dit-elle après un temps de silence, ne penses-tu pas que les cœurs rendent triste ? »

Maudsley considéra la mer méditativement, l'océan qui possède quelque chose du néant de l'éternité. « Mumm. Quelque chose me rend triste, c'est certain. J'ai toujours considéré que c'était juste l'écoulement du temps, pas mon cœur. »

La poupée émit un ricanement méprisant. « Le temps ne passe pas. C'est un mythe humain, rien de plus. Le temps nous entoure, comme une sorte de gelée. C'est juste la vie humaine qui passe. »

« Mais ce que j'essaye de dire, c'est que je ne sais pas exactement ce qui me rend triste. »

« Tu ne te connais pas bien toi-même alors ! dit la poupée. Rien ne me rend triste, sinon peut-être une écharde dans le derrière. »

Elle fit quelques pas le long de la mer, les mains nouées derrière le dos. Sans regarder l'homme, elle dit : « Non, je ne suis jamais triste. Je ne l'ai jamais été, même quand j'étais un jeune arbre. Je peux imaginer la tristesse, comme une sorte de sciure. Je suis ennuyée quand tu dis que tu es triste. Tu es un dieu pour moi, tu le sais ? Je ne peux pas supporter que tu sois triste. »

L'homme d'Oriel eut un petit rire triste. « C'est pourquoi j'évite de te raconter toutes les peines et tous les désirs que je porte dans mon cœur. »

La poupée vint s'asseoir près de l'homme, le menton appuyé sur la main. « Je ne veux pas te fâcher. Cela ne me regarde vraiment pas. »

« Peut-être que cela te regarde. »

Un silence s'installa entre eux. Sur le vaste océan, un nouveau coucher de soleil rassemblait ses forces pour advenir, et cherchait dans sa palette un or plus brillant.

La poupée rompit le silence. « Bon, qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire de tristesse ? Je veux dire, ça t'arrive à quelle cadence ? »

« La tristesse ? Oh la tristesse, c'est juste la joie à l'envers. Nous autres humains, nous devons nous y résigner. C'est un fardeau horrible d'être humain. »

« Tu continues pourtant ? Est-ce que c'est pour ça que tu te sens obligé de collectionner ainsi les vieux couchers de soleil usagés ? »

Mais Maudsley commençait à en avoir assez d'être ainsi questionné par une simple poupée. « Va-t'en, s'il te plaît ! Laisse-moi en paix. Tu es pathétique et tes questions n'ont pas de sens ! »

« Comment peuvent-elles ne pas avoir de sens ? Mes questions sont tes questions, après tout. »

« Comment arrives-tu à une telle conclusion ? »

La poupée répondit : « Je ne suis que ton écho, quand tout est fini. »

L'homme n'avait jamais considéré la question sous cet angle. Il lui vint à l'esprit que, toute sa vie, il n'avait peut-être fait qu'écouter des échos de lui-même, et que sa moralité, dont il était autrefois si fier, n'était qu'un prétexte pour refuser de laisser les autres pénétrer dans sa vie.

Il laissa la poupée sur la plage et vint voir comment se passait le coucher de soleil. En traînant les couleurs au rebut dans la cage au milieu de la forêt vierge, il s'aperçut que les autres couchers de soleil qu'il avait recueillis s'assombrissaient lentement avec le temps, comme de vieux journaux ou des drapeaux fanés.

Quand Gertrude reçut ce compte rendu de son mari, elle se mit en colère. Elle était convaincue qu'il inventait l'affaire

Maudsley de toutes pièces. Elle téléphona et laissa un message sur le répondeur du collège de Beauregard, lui enjoignant de ne plus jamais l'entretenir de ce sujet.

Néanmoins, le juge envoya une nouvelle lettre à sa femme, et se justifia en disant qu'il imaginait qu'elle pourrait avoir envie de connaître la conclusion de l'affaire.

Le lendemain matin, comme Maudsley marchait seul sur le sable, un bateau à moteur s'approcha en rugissant de la côte et une femme sauta sur la plage. Elle portait un costume blanc et un ceinturon de cuir avec un holster à la taille. Elle se déplaçait de manière athlétique et pourtant, lorsqu'elle fut plus près, il s'aperçut qu'elle était assez vieille. Son cou était flétris. Ses bras et ses mains étaient couverts de taches de son. Mais le sourire sur ses joues ridées était bon et ses cheveux étaient teints en blond.

« Je vous ai enfin trouvé, dit-elle. Je fais partie de la Commission forestière du Chili. Je suis venue vous sauver. »

Il était troublé. Il lui demanda timidement si elle était la femme qu'il avait autrefois aimée et repoussée, à l'époque d'Oriel.

Elle rit. « La vie n'est pas aussi bien faite. D'ailleurs, j'étais à Wadham. Sautez dans le bateau. »

Là, sa déposition s'arrêtait.

Mesdames et messieurs du jury (ai-je dit), par la négligence de cet homme, les poupées sont à présent plusieurs milliers. La poupée originelle s'est reproduite asexuellement, comme ses descendants continuent à le faire. Elles ont à présent détruit la forêt vierge – ils l'ont coupée pour se faire des corps – et cette partie du monde est totalement assombrie par des couchers de soleil qui se liquéfient.

La sentence la plus appropriée serait l'emprisonnement à vie pour crimes contre l'écologie.

C'est la fin de ma lettre du jour, chère Gertie. Bien sûr, je me sens seul sans toi, je ne perdrais autrement pas mon temps à inventer des histoires. J'espère que Catherine et toi êtes contentes de votre séjour, et que vous vous déciderez bientôt à revenir à Oxford. L'Encénie a lieu dans dix jours ; il me serait si

agréable que tu m'accompagnes, cela se tiendra dans l'église de Tous-les-Saints cette année.

Tu es l'espoir et l'inspiration de ma vie ; je chéris ta beauté et la grâce de ton âme. Reviens vite !

Avec amour,  
Ton Beau

## L'idée fixe.

Arthur Scunnersman acheta une propriété sur les hauteurs d'Antibes. Il loua une maison à Santa Barbara. Il acheta un yacht à Nice qui ne quittait jamais le port. Il donnait des fêtes somptueuses à Londres, Paris et New York. Il donna deux millions de dollars à l'Université d'Oxford pour bâtir un nouvel institut d'art sur le site de la Radcliffe Infirmary. Il portait des vêtements neufs tous les jours.

Arthur Scunnersman était partout. On voyait son visage partout. Il avait beaucoup d'amies. Il les traitait toutes bien, mais sans s'y arrêter ; il ne s'intéressait jamais à leur vie intérieure. On racontait qu'à l'occasion, il dormait entre une femme et son fils.

Le souffle du scandale le rendait encore plus intéressant.

Arthur Scunnersman était l'artiste de son temps. Il était déjà célèbre quand il était à Oxford. Ses tableaux et ses dessins se vendaient à des sommes énormes. Ses décors pour le cinéma et la danse étaient considérablement bien payés. Et ses sujets étaient si divers. Il semblait qu'il n'y eût rien qu'il ne put faire. Le nom de Scunnersman était sur toutes les lèvres.

Ses amis remarquaient qu'il disparaissait parfois des semaines entières. Il réapparaissait avec de nouvelles œuvres, abstraites, figuratives, des portraits... À son retour dans la société, il organisait une fête. Tout le monde regardait pour l'occasion qui avait le privilège d'être invité. Parfois il chantait des chansons qu'il improvisait sur place. Tout le monde était charmé, touché, amusé. On sortait des disques de ses

compositions, chantées par Arthur. Tout le monde les achetait. Quel magicien c'était !

Vraiment, il était doué. C'était cette surprenante diversité de talents qui charmait surtout le monde, ce monde brillant, élégant, fortuné, qui était totalement ensorcelé par Arthur Scunnersman et tout ce qu'il semblait incarner, par-dessus tout, le succès facile.

Jusqu'à ce qu'un jour, un critique d'art influent ne voie dans cette diversité qu'un signe de stérilité. Arthur était absent à ce moment-là. Les journalistes du monde entier jurèrent de le retrouver. Ils n'y parvinrent jamais.

Ils ne pensèrent pas à chercher dans une petite ville norvégienne à trente kilomètres au sud d'Oslo. L'endroit s'appelait Dykstad. La maison qu'acheta Scunnersman était ordinaire, elle était située dans une rue ordinaire, en face de la poste.

Dans la maison de Dykstad, Scunnersman vivait seul avec une gouvernante du nom de Bea Bjorklund. Bea était une femme de la campagne. Aussi curieux que cela puisse paraître, Bea n'avait jamais entendu le nom de Scunnersman. Mais elle était très savante sur la pêche au maquereau.

Bea était simple et tranquille, et portée à l'embonpoint, avec des cheveux blonds tressés et roulés autour de la tête, on aurait dit une miche de pain décorative. Elle avait les yeux bleus et de bonnes dents. Elle lavait, cuisinait et faisait le ménage pour Scunnersman et, deux mois plus tard, elle succomba à ses avances, dénoua ses longs cheveux et entra dans son lit.

Elle insista pour qu'ils fassent l'amour dans la position du missionnaire. Elle parvint à l'orgasme rapidement et calmement. Ils vécurent une vie de médiocrité strictement ordonnée. On ne parlait jamais d'Oxford. Scunnersman ne faisait rien. Parfois Scunnersman allait se promener dans le voisinage, sans jamais dépasser le vieux pont de pierre, et revenait. Il ne se droguait plus, ne buvait plus comme auparavant, même si Bea l'encourageait de temps en temps à prendre un verre d'akvavit avec elle avant d'aller au lit.

Ils allaient parfois dans leur vieille Ford rouillée jusqu'à la côte pour pêcher le maquereau dans la mer du Nord profonde et

agitée. Bea apprit à Scunnersman comment tenir une canne à pêche. Il fut bientôt capable d'attraper des maquereaux, mais jamais autant qu'elle.

Il ne peignait pas. Il n'avait pas de peinture à Dykstad.

Quand arriva Noël, il alla dans le grand magasin local et acheta à Bea des dessous français en dentelle. Bea alla dans le grand magasin local et acheta à Scunnersman une boîte en bois de couleurs à l'huile et des pinceaux.

Il l'ouvrit avec étonnement.

« Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ? »

Elle montra deux jolies fossettes et répondit : « J'ai pensé que peut-être tu pourrais faire de la peinture pour passer le temps. J'ai vu une fois un artiste à la télévision et il te ressemblait beaucoup. Ils disaient qu'il avait beaucoup de succès. »

« C'était maintenant ? »

« Peut-être que tu aurais autant de succès que lui si tu essayais. Tu es devenu bon à la pêche au maquereau, c'est vrai ! » Elle rit, en montrant ses jolies gencives et ses jolies dents.

Il l'embrassa et lui suggéra d'essayer les sous-vêtements. Il voulait voir.

Le jour des Rois, il décida qu'il allait peindre. Il était particulièrement attiré par un coin de la salle de séjour. Il y avait là une étagère avec des livres appuyés contre un lourd vase de pierre, un vieux fauteuil pourpre avec un coussin rouge et une fenêtre étroite qui donnait sur le petit carré de terre où poussaient des légumes, essentiellement des choux.

Il se mit lentement à peindre. Il ne reconnaissait pas le pinceau sous sa touche. Bea le regardait faire sans commentaire.

Il lui demanda par-dessus l'épaule ce qu'il lui avait déjà demandé, « Qu'est-ce qui t'a donné l'idée ? »

Cette fois, elle répondit avec un sourire : « Les gens du village trouvent ça mal que nous vivions ensemble sans être mariés. Alors j'ai expliqué que tu étais un artiste. Maintenant ils ne s'inquiètent plus. Ils n'attendent rien d'autre des artistes. »

Il se leva et embrassa ses lèvres vermeilles.

Elle était sceptique sur ce qu'il avait fait, quand ce fut fini.  
« C'est joli. Mais ce n'est pas vraiment comme la réalité. »

« Mais quel serait l'intérêt si c'était exactement comme la réalité ? »

Le lendemain, il peignit le même coin de la pièce que précédemment. Bea eut la même réaction.

Il était amusé. Il peignit le coin de la pièce encore et encore. Elle n'était jamais entièrement satisfaite.

Quand il arriva à la centième toile, elle l'embrassa tendrement, lui suggérant d'abandonner. « Tu n'auras jamais de succès... »

Mais Arthur Scunnersman commençait tout juste à y prendre plaisir.

## Les cubes parlants

La guerre avait succédé à la guerre. La guerre civile était arrivée avec sa férocité destructrice. Mon pays adoptif était en ruines. Des centaines de milliers de personnes étaient mortes. Des quantités de beaux bâtiments étaient détruits. Des quantités de taudis avaient disparu. Des villes entières n'étaient plus que des tas de pierres. Les gens n'avaient plus de toit. Beaucoup vivaient sous des draps de plastique et faisaient bouillir leur eau sur des feux de brindilles. Beaucoup mouraient pendant leur sommeil, de faim, de chagrin ou de leurs blessures.

J'étais revenu ici avec une force de maintien de la paix, comme représentant de l'Oxfam. Je n'étais plus jeune et j'ai trouvé que ce pays que j'avais aimé, où j'avais vécu une brûlante histoire d'amour, avait vieilli. Comment pouvait-il retrouver la jeunesse ? Comment rajeunir l'esprit de la population ? Comment le nord et le sud feraient-ils pour vivre à nouveau en harmonie ?

Il y avait toujours des champs de mines ennemis cachés dans la campagne, prêts à arracher les jambes des paysans et des

passants. Il y avait toujours des appareils ennemis qui rôdaient dans les rues désolées des villes. Ces crabes technologiques programmés pour la destruction ne perdaient rien de leur efficacité et tiraient leurs rayons laser sur tout ce qui bougeait, du nord comme du sud. Je me portais volontaire pour les débusquer et les désarmer.

Un beau week-end d'octobre, je devais assister à une conférence de paix multi-ethnique dans la capitale. On y avait construit un agréable hôtel international dans une partie de la ville qui était restée relativement intacte. On y avait fait quelque chose qui ressemblait à ce que nous appelons « la normalité » – notre acceptation occidentale de la normalité. Cela signifiait des baignoires et des douches et des repas que l'on prenait assis à des tables. Des repas que l'on payait avec une carte de crédit en plastique.

Le premier soir à l'hôtel, j'ai rencontré une femme qui avait étudié avec moi à l'université. Nous nous étions encore rencontrés dans la capitale étrangère, avant que les divisions du pays ne se transforment en guerre civile. Elle s'appelait Sushla Klein. Elle était accompagnée d'un homme lourdement bâti au crâne rasé.

Mon cœur fit un bond. Je demeurais pétrifié. Elle était assise à une table, les yeux levés vers l'homme qui était debout, ses larges épaules face à moi. Sur le mur derrière eux, il y avait une photo panoramique de cigognes, qui volaient ou se lissaient les plumes, sur un fond noir. Il m'apparut brutalement que tout avait changé : non seulement la situation d'un pays autrefois prospère, non seulement ma situation, mais certainement aussi la situation de Sushla. Si dure qu'ait été ma vie depuis notre séparation, la sienne avait dû être au moins aussi difficile – cette femme merveilleuse jadis destinée à une vie universitaire paisible. Quelque chose dans l'allure épaisse de son partenaire me disait qu'elle avait peu de choix, peu de choix désirables en tous cas, dans sa vie ordinaire.

J'étais donc là, sans savoir si j'allais ou non battre en retraite. J'étais envahi par la joie et le chagrin d'un amour ancien.

Le gros homme prit une chaise, toujours en me tournant le dos. Je pus ainsi voir Sushla moins de profil et plus de face quand elle se tourna pour le regarder.

Je constatais que Sushla avait beaucoup vieilli, tout comme moi. Elle était du sud, tandis que j'étais du nord. Nous avions cependant eu le bonheur de vivre une grande histoire d'amour. Je dis que nous avions eu ce bonheur, mais l'obligation de garder notre amour secret nous déchirait ; nous avions vécu un extraordinaire mélange de peur, de victoire, d'admiration et de pure volupté. Nous étions tous deux fiers de prendre un amant dans le camp ennemi ; mais c'était la paix alors, dans un sens, et il y avait place pour l'espoir, dans un sens.

Quand nos yeux se rencontrèrent, je me sentis submergé par les souvenirs du temps passé. Sushla s'excusa auprès de l'homme avec qui elle était et se dirigea joyeusement vers moi. Il nous regarda.

« Sushla, après tant d'années... »

« Oh, mais c'était hier ? »

Nous nous assîmes dans un coin du salon et bûmes lentement des bières ensemble. Nous étions compassés et plutôt à court de mots.

« Bien que notre rencontre soit purement fortuite, dit-elle, j'y suis, semble-t-il, mieux préparée que toi. »

Je la regardais avec étonnement. Elle avait des mèches grises dans les cheveux.

Elle sortit d'un sac un petit cube transparent, d'environ dix centimètres de côté. Elle écarta le cendrier et plaça le cube sur la table entre nous. Tantôt me regardant droit dans les yeux, tantôt regardant le cube, elle dit : « J'étais libre cet après-midi. Je me suis promenée dans les vieilles rues du quartier ancien. Pendant tout ce temps, je pensais à toi, et je me souvenais que nous avions marché là ensemble. J'aimais cette ville à l'époque. Elle était si vivante. Les boutiques ont presque toutes disparu à présent. Ensuite, bien sûr, c'est devenu la capitale d'un pouvoir ennemi, le nord. Et tu étais parti. Oui, les choses étaient différentes quand nous étions à l'université, pas vrai ? Meilleures, c'est certain. »

« Bien meilleures, Sushla. » Sa main reposait sur la table. Je la recouvris de la mienne.

« J'ai trouvé ce cube – on appelait ça des holocubes à l'époque – dans une friperie sur la rue, dans la première allée à gauche. Je l'ai acheté parce qu'il se trouve que j'ai acheté le même dans une ville du sud il y a quelque temps. Une telle coïncidence... Maintenant j'ai la paire. C'est un miracle qu'ils aient tous deux survécu à toutes ces destructions. Les deux marchent encore. Je vais les rapporter à Oxford la semaine prochaine. »

« Tu retournes à Oxford ? »

« Ma fille travaille au musée Ashmolean, au département des estampes. Mais tu ignorais que j'avais une fille. – Elle me lança un sourire par en dessous. – Pas de toi, je dois préciser. »

Je sentis un mouvement de jalouse me parcourir.

« L'autre cube, celui que j'ai acheté avant, est dans ma chambre. On peut les brancher ici. Je ne t'invite pas dans ma chambre avec une arrière-pensée. Nous sommes trop vieux pour toutes ces sottises. Vides d'amour. En tous cas, moi je le suis. Je ne peux pas non plus oublier que tu étais récemment mon ennemi ou du moins l'un d'entre eux. Ni les atrocités que ton peuple a faites au mien. »

« Pas mon peuple. Je n'ai plus de peuple. »

« Mais si, tu en as un. Tu le portes partout sur toi. C'est l'Angleterre, Oxford. »

« Oh, ça ! Non, c'est juste les mines. » Je lui expliquai mes occupations. « Ces mines ont été posées par les deux camps. Malgré la paix, elles continuent à tuer et à mutiler. »

« Comme les vieilles rancunes. » Sushla sourit tristement. Elle regarda l'homme qui l'accompagnait – peut-être son mari – écraser violemment sa cigarette et quitter l'hôtel par les portes vitrées.

Je l'accompagnai à sa chambre. J'étais harassé et heureux d'avoir quelqu'un à qui parler, surtout elle. Un costume d'été d'homme pendait sur la porte d'une armoire. Ses affaires de rasage traînaient sur une table de nuit. Le lit était en désordre.

Sushla commanda du café par téléphone. Décaféiné.

Je me tenais à l'écart. Je ne la désirais plus, ce que je désirais, c'était notre passé, notre passé commun, quand nos lits étaient constamment en désordre.

Je pensai vaguement à la mode des holocubes. Cela plaisait aux amoureux. Quand les cubes étaient branchés, une tête apparaissait, elle avait l'air vivante, parlait, souriait, parfois pleurait. L'illusion était facile à obtenir : il suffisait d'inscrire une image holographique du sujet sur un noyau déformé de germanium allié. Elle prenait vie quand on y passait du courant, et parlait à travers des haut-parleurs cachés dans sa base. Si quelqu'un d'autre avait le même holocube, les deux têtes pouvaient donner l'impression de converser ensemble.

Sushla alluma un des cubes. La tête d'une femme avec des cheveux d'un noir de jais coupés court, des lèvres rouges et un petit nez apparut. Elle ne bougeait pas, et restait figée dans le bloc de glace artificielle. L'image était plutôt grenue.

Quand elle alluma l'autre cube, une tête d'homme apparut, jeune, éveillée, avec des pommettes saillantes. Des boucles blondes sortaient d'un chapeau de toile cirée. Lui aussi était immobile.

Je reconnus les images de nous jeunes. Je fus saisi d'épouvante. Cela avait été moi. Cela avait été elle.

Sushla approcha les cubes l'un de l'autre et mit les deux têtes face à face.

Les images se mirent à parler.

La jeune femme commença d'une voix hésitante, mais partit très vite dans un débordement d'amour.

« ... Je suis incapable de te dire combien je t'aime. Chez nous, un ruisseau d'eau fraîche coule près de notre petite maison. Mon amour pour toi lui ressemble. Toujours clair, toujours renouvelé. Je n'ai jamais ressenti auparavant, ni pour aucun autre homme, ce que je ressens pour toi. Oh mon amour, je sais que toujours, toujours, je t'aimerai et désirerai ta compagnie. »

L'image de l'homme était plus précise. Il était plus facile d'entendre ce qu'il disait.

« Nous vivons une époque difficile. La situation empire. Nos hommes politiques sont aveugles ou fous. Notre maison a

essuyé les feux des fusils la nuit dernière. Je veux te dire que je t'aime encore mais il est impossible de te rendre visite à présent. Mais il faut que tu saches que je pense à toi. »

Il s'arrêta. La femme reprit. « Tu étais dans mes bras la nuit dernière. Toute la nuit, tu étais dans mes bras. C'était merveilleux ! Tu sais que je suis entièrement à toi, sans réserve, comme le sol boit la pluie d'été. Sois à moi pour toujours, mon amour, et... joyeux anniversaire ! »

L'homme sourit avec tendresse. Il parlait l'anglais avec l'accent ramassé d'Oxford.

« Les serments que nous nous sommes faits voilà deux ans demeurent valables. C'est juste que je ne peux plus obtenir d'autorisation de voyager au sud. J'en ai assez de toute cette histoire. En fait, il faut que je te dise, je quitte notre pays, ce pays soudain plein de querelles. Je m'en vais avant que les choses n'aillent encore plus mal... »

Tandis qu'il maîtrisait ses émotions, la femme se remit à parler. « Oh, merci, mon chéri, de me dire que tu peux venir demain. Nous nous mettrons dans la chambre de ma cousine. Elle est en voyage. Je serai ouverte pour toi. D'ailleurs, rien que de parler de ces choses joyeuses, je sens que je m'ouvre déjà. Oh mon tendre amour, viens dans mes bras, dans mon lit. Demain nous serons à nouveau réunis. »

L'homme dit : « C'est bête que les choses aient tourné comme ça. Plus que nous ne le pensions, hein ? Et puis il y a toujours eu des différences entre nous. Vous étiez plus, disons, plus arriérés que nous, dans le nord. Tu aurais dû venir quand je t'invitais. Je ne t'en veux pas. Nous aurions dû prévoir que cette guerre civile menaçait. Alors, adieu, chère Sushla ! »

L'image de Sushla dit : « Oui, je serai là à t'attendre. Pas un nuage ne viendra troubler notre amour. Je le jure !... Je suis incapable de te dire combien je t'aime. Chez nous, il y a un ruisseau d'eau fraîche qui coule près de la maison. Mon amour pour toi est comme lui, toujours clair, toujours renouvelé. Je n'ai jamais... »

Sushla éteignit les cubes. « Après ça, ils ne font que répéter. Ils disent leur petit texte encore et encore, ces déclarations d'amour. »

Avec des larmes qui me brûlaient les yeux, je lui dis, mal à l'aise : « Bien sûr, on a enregistré son holocube à lui quelques mois après le sien, à elle. Quand les choses avaient tellement empiré... »

Elle enfouit son visage dans les mains. « Oh, nous savons bien qu'ils ne se parlent pas vraiment ensemble, ces deux-là, ces deux fantômes de notre jeunesse. Leurs discours programmés sont déclenchés par les pauses dans le monologue de l'autre. Mais, oh, ça fait si mal... » Des sanglots secs étouffèrent son discours.

Plein de culpabilité et de chagrin, je dis : « Sushla, je me souviens d'avoir coupé ce cube. C'était aussi dur pour moi de partir que pour toi... »

Quand je passai mon bras sur son épaule, elle s'écarta doucement.

« Je sais ça – elle leva les yeux, furieuse, le visage mouillé de larmes. Ce qui nous est arrivé était simplement dans la nature des choses. »

Je lui serrais la main. « La nature des choses. »

Elle émit une sorte de rire. « Comme je hais la nature des choses ! »

Quand j'essayai de baisser sa bouche, elle détourna la tête. J'insistai et nos lèvres se rencontrèrent, comme elles l'avaient fait autrefois. Elles restèrent jointes, lèvres contre lèvres, souffle contre souffle, cette fois ce n'était pas un prélude, mais plutôt un final.

En redescendant l'escalier – les ascenseurs ne marchaient pas –, je pensai : la guerre est finie maintenant. Comme ma jeunesse.

Je n'avais pas attendu le café. Sushla restait dans sa chambre avec les vieux cubes, les vieux mots, les vieilles émotions.

## *LA VIEILLE MYTHOLOGIE*

Les infiltrateurs se déroulèrent sur les grands côtés de toutes les ruches urbaines. Des centaines, des milliers de gens suspendirent leur course pour regarder avec délice, envie ou catatonie le visage radieux qui brillait sur les murs aveugles. La ruche entière était illuminée par les yeux, le nez mutin, les gencives roses et les dents immaculées de DoraDeen Englaston.

Elle parla.

« Je vais bientôt devenir Day. Day, tout simplement ! Je suis si contente de tout cela et de la chance qui m'arrive. C'est aujourd'hui le tout premier jour du merveilleux vingt-deuxième siècle et j'ai gagné le premier prix du concours. J'ai tellement de chance !

« Le prix consiste à être projetée par le PDT, le supergénial Projecteur de Déplacement Temporel – ouaouh !!! »

Zoom zoom, fit l'objectif, jusqu'à se perdre presque entre les tendres lèvres roses et se nichet sur l'épique épiglotte.

« Le PDT va pouvoir m'envoyer là où je le souhaite dans le temps, et je me glisserai dans le personnage que je choisirai à l'époque que je choisirai. Est-ce que ça n'est pas extra ? La machine va se mettre en marche devant vous. »

DoraDeen avait été comédienne dans une série télé. Elle n'avait quasiment plus un os d'origine dans le corps. Elle n'avait plus une once de sincérité dans le corps. Ce corps qui commençait à se tordre au fur et à mesure que le PDT prenait de la puissance.

« Mon Dieu, c'est tellement bizarre. Je suis vraiment partie maintenant... » Le panorama des époques révolues se déroulait devant elle. « Oh oui... je vois l'Empire britannique. Et, oh la la, les Romains ! la Grèce ! Et là, qui c'est ? Les Scythes ? Jamais entendu parler des Scythes... »

Sa voix était plus faible à présent, son image sur les parois de la ruche, plus petite.

« Oh, je suis heureuse d'échapper aux horreurs de mon siècle – le commercialisme, les tueries, la teinture des cheveux, la drogue – et par-dessus tout la misère de la vie familiale. Ouahou !!! C'est pour ça que je reviens à l'Eolithique, quand le monde était neuf, avant la décadence.

« Je veux appartenir à une famille normale de l'âge de pierre, avec un gentil père et une quantité de frères et sœurs affectionnés. Un nouvel horizon s'ouvre devant moi... bordé d'amour et de valeurs familiales simples et démodées... »

La voix de DoraDeen s'évanouit. En dessous, le mouvement reprit.

Une grande forêt s'étendait partout. Personne ne pouvait dire où étaient ses limites. Les grands arbres avancèrent jusqu'à ce que, rang après rang, ils atteignent les océans.

Ici ou là, de petites communautés s'étaient installées. Dans l'une de ces communautés, les cochons fouillaient et groagnaient, attachés par les pattes à des pieux. Leur vie était aussi frugale que celle des humains qui les avaient capturés. Ils avaient peu de goût pour la domesticité.

Là où se trouvait autrefois cette clairière, ce ne sont aujourd'hui qu'autoroutes qui s'élancent au loin, stations service et entassements urbains. Les papillons sont partis ainsi que les fleurs des champs. Beaucoup de choses ont changé – mais pas la vie de famille dont rêve DoraDeen.

Harmon se faisait beau pour la fête. Ses fils avaient annoncé qu'ils préparaient cette fête pour célébrer sa puissance. Il se tailla les moustaches avec le bord d'un coquillage. Il s'enduisit les épaules avec une huile provenant d'une plante rare. Il attacha une plume éclatante dans ses cheveux. Il revêtit une robe neuve, en l'attachant de manière à ce qu'elle lui cache l'estomac et ce qu'il y avait en dessous. Il était beau comme un roi.

Puis il avança d'un pas raide.

Les nuages menaçaient. Le jour semblait ne pas s'être levé. Le Soleil Dieu avait étendu des couches de brume très près du sol. Le brouillard se déroulait à mesure qu'Harmon avançait vers le lieu du rassemblement. Le chant régulier des oiseaux était parfois interrompu par le son éloigné d'un cor.

Dans la clairière, on avait élevé un trône de bois. Les trois filles d'Harmon prenaient position autour du trône, harmonieusement, de part et d'autre. Les filles étaient jeunes et légèrement vêtues. Elles portaient des fleurs d'orangers piquées dans leurs coiffures élaborées et dans la toison de leur mont de Vénus, l'une portait des petites fleurs bleues et la seconde des petites fleurs rouges. Quant à la troisième, Day, elle portait un brin de laurier aux endroits vitaux.

La brune se dénommait Via, la blonde Roa. Elles firent un signe de main poli à leur père. C'est aussi ce que fit la châtain, Day, un peu plus vaguement, car elle était autrefois DoraDeen, il y a si longtemps que cela lui semblait un conte de fées.

Harmon s'arrêta. Sentant un danger, il s'accrocha plus fermement au bâton qu'il portait. Il regarda autour de lui, remuant sa vieille tête hirsute d'un côté et de l'autre. Il ne semblait pas y avoir de raison de s'inquiéter.

Lentement, il s'approcha du trône. Il embrassa d'abord Roa, puis Via et enfin Day, sur les joues. Les filles n'exprimèrent aucune émotion. Day se dit seulement : « C'est drôle ! Ouahh, je suis à l'âge de pierre avec mes nouvelles sœurs ! Je suis déjà entrée dans mon personnage. » Elles inclinèrent la tête pour recevoir ses vieux baisers piquants. Harmon ramassa les plis de sa robe autour de lui et s'assit sur le trône – qui, il y a peu de temps encore, était une bûche.

Le son du cor retentit à nouveau.

Il s'adressa avec un soupçon d'impatience à ses filles. « Où est la fête à laquelle mes fils m'ont invité ? »

« Attends un instant, père, dit Roa, tâche d'être patient. »

« Tu vas bientôt avoir ce que tu mérites, père », dit Via.

« Quelque chose va se passer », pensa Day. Elle se tortilla un peu.

De différents endroits de la grande forêt, trois jeunes gens apparaissent. Ils portaient sur leurs bras étendus devant eux,

dans le geste de ceux qui portent des cadeaux, une épée, une dague et une hache.

Celui qui portait l'épée se dénommait Woundrel.

Celui qui portait la dague se dénommait Cedred.

Celui qui portait la hache se dénommait Aledref.

Aledref, Cedred et Woundrel étaient seulement couverts de pagnes, et coiffés de casques de cuir noir ornés de cornes. Aledref portait un cor accroché à l'épaule. C'étaient les fils d'Harmon, jeunes, féroces et alertes.

Ils s'approchèrent de leur père. Leurs armes étaient alors posées à leurs pieds. Ils s'inclinèrent devant Harmon qui les reçut avec courtoisie.

« Ainsi, mes fils, je vous salue chaleureusement, grogna Harmon, d'un air moins aimable que ses paroles ne le laissaient entendre, bien que vous soyez en retard. Que signifie cette cérémonie ? Je m'attendais à être fêté ici par un festin, avec de la nourriture et des flacons de vin. Pourquoi m'apporter des armes alors que je souhaite une jeune vierge ? Pourquoi m'imposer des visages comme les vôtres qui ne portent pas trace de joie ? »

« Nous venons pour te tuer, père », dit Aledref.

« Nos armes sont faites pour la mort, pas pour les festivités », dit Cedred.

« Mais d'abord, nous voulons entendre ce que tu as à dire », dit Woundrel.

« À dire ? Mais je n'ai rien à dire ! rugit Harmon. Comment osez-vous parler de me tuer ! J'ai toujours été un bon père pour vous. Et pour les filles. Je vous ai nourris. J'ai essuyé vos petits derrières sales quand vous étiez bébés. Je vous ai portés sur mon dos quand vous étiez petits. Je vous ai laissés me grimper dessus. Je vous ai appris à courir, à vous battre. Je vous ai raconté les histoires de ma jeunesse, comment j'ai tué le dragon. »

Cedred dit : « Mais tu n'as jamais tué de dragon. Tu l'as inventé. »

« Fils, tu ignores ce qu'est le vrai courage. Par Jarl, quelle vie vous m'avez faite, ce que vous étiez empoisonnants ! Vous avez gâché mon sommeil, ruiné mes siestes et dévasté ma vie

amoureuse. Même quand je parvenais à mettre votre mère sur le dos et que... »

« Nous ne voulons pas le savoir », hurla Aledref.

Harmon pointa sur lui un doigt tremblant. « Oh, tu peux faire le délicat, Aledref, mais tu étais le pire. Un enfant stupide et arrogant ! Pourtant j'ai sacrifié des années à ton bonheur. »

Aledref répondit d'une voix glacée : « Le problème n'est pas ce que tu as fait et ce que tu n'as pas fait, père, mais ce que tu es. »

« Oh ? Et qu'est-ce que tu estimes que je suis exactement dans ton esprit obtus ? »

Cedred répondit, aussi froidement que son frère aîné : « Tu es une nullité, père. C'est ce que nous pensons profondément. C'est pour cela que nous allons te tuer. »

« Moi, une nullité ? Mais, espèces d'idiots, je suis la source de vos vies. Je suis connu partout pour mon habileté aux armes. Est-ce que je ne ris pas, je ne pleure pas, je ne saigne pas, je ne pissois pas avec force et grandeur, ainsi que beaucoup d'autres choses encore ? Un nul – quoi ? Je n'ai jamais rien entendu d'aussi absurde. Je ne pense pas que vous feriez mieux, vous ! Et la machine volante, je ne l'ai pas inventée ? »

« Elle s'est écrasée, père », dit Aledref.

« Oui, mais seulement parce que tu n'as pas battu des ailes assez vite. »

« Assez parlé, père, dit Cedred en quêtant l'approbation d'Aledref. Tu fais le fanfaron, comme d'habitude. Il est l'heure de te tuer maintenant. »

Woundrel intervint et dit : « Que père fasse un dernier sacrifice au Soleil Dieu avant de mourir. »

« Je l'emmerde, le Soleil Dieu, rugit Harmon. Je vous casse la tête avec mon bâton si vous osez m'approcher. » Se tournant vers ses filles, Via, Roa et Day, il dit : « Que pensez-vous que dirait votre pauvre mère si elle pouvait entendre ces impertinences, les filles ? »

Via rit. « Oh, elle dirait "Tel père, tels fils", j'imagine. »

« Tu as toujours tout pris à la légère, petite pute », dit Harmon. Il se tourna vers Roa. « Est-ce que tu as une bonne

parole pour moi, Roa, ma chérie ? Tu sais que je t'ai toujours aimée plus que les autres. »

« Vraiment, papa ? Et pourtant tu oubliais mes anniversaires. Tu étais toujours absent quand j'avais besoin de toi, tu n'étais pas là quand j'étais malade... »

« Tu as toujours été une petite personne fragile. »

« Fragile ? J'étais sous-nourrie, oui. Tu as toujours donné la présence à ces trois porcs gloutons, tu m'as obligée à les servir et à nettoyer derrière eux, alors qu'il aurait dû être évident, même pour toi, que j'étais beaucoup plus intelligente que les garçons. Qui a eu la première l'idée de cuisiner la viande et de la parfumer aux herbes ? Hein, moi, bien sûr. »

« C'est mère qui a eu l'idée des herbes », dit Day doucement et elle se félicita d'avoir glissé la remarque.

« Mère ! s'exclama Roa avec dégoût. Mère ! Qu'est-ce qu'elle a jamais fait ? Un peu de bien sans intérêt. Personnellement, père, je pense que tu t'es marié avec elle parce qu'elle était particulièrement *stupide*... Tu avais vraiment vraiment besoin de quelqu'un de plus bête que toi. Pas étonnant que tes fils soient devenus de pareils crétins. »

« Écoute-la donc parler ! s'exclama Aledref. Qui est-ce qui s'est assise sur un python sans faire attention ? Qui a inventé la robe ? Qui est tombée dans le fleuve et a dû être repêchée quand elle était petite ? »

Roa rétorqua furieuse : « Je suis tombée parce que tu as fait exprès de lâcher ma main quand j'étais penchée au bord de la rivière. Et qu'est-ce que je faisais ? J'essayais de t'apprendre à attraper les truites ! Mais non, toi et tes stupides crétins de frères, vous n'avez jamais pu apprendre cet art, de même que vous n'avez jamais appris à pêcher à la ligne. Quant à... »

« Suffit ! rugit Harmon. Taisez-vous tous immédiatement ! Vous n'arrêtez pas de vous quereller. Vous êtes une épine dans ma chair. À vous tous, vous m'avez gâché la vie. Je ne me suis jamais remarié parce que vous étiez toujours dans mes pattes. »

Et la discussion continua. Le Soleil Dieu se leva, pâle et anémié, tandis que la famille exhuma ses vieilles rancunes et les ressassait. Le silence finit par se faire, quand les enfants de

Harmon, couchés dans l'herbe humide, essayèrent de se rappeler d'autres griefs anciens.

Harmon se leva en s'aidant de son bâton, respira profondément et épousseta la poussière de sa robe.

« Eh bien, vu mon grand âge, je m'en vais. Je vous laisse à vos histoires. Je vais vivre agréablement durant mes dernières années. »

Aledref saisit la hache qui était restée à ses pieds toute la matinée. « Tu ne nous échapperas pas si facilement, père. Tu n'as jamais cessé de rôder partout et d'essayer de nous gâcher la vie. C'est fini ! Vous êtes prêts, les gars ? »

Woundrel leva une main. « Non, ne soyons pas si hâtifs, Aledref. Je veux dire, quand on y pense, quand père dit que nous n'arrêtions pas de nous quereller, je me demande si... »

« Mais nous ne sommes pas tout le temps en train de nous quereller, s'exclama Cedred. C'est toi qui te querelles. Est-ce que je me querelle, moi ? Je la ferme toujours, sinon Aledref me frappe. »

« Je ne t'ai pas frappé depuis des années ! »

« Mais tu es un tueur, reconnais-le. »

« Ce n'est pas vrai. Je suis ton protecteur. Qui est-ce qui a maîtrisé le babouin la semaine dernière ? »

« J'essayais de l'apprioyer ! »

« Eh, vous deux ! s'exclama Woundrel en les interrompant. Roa a raison. On se comporte comme des crétins. Roa est plus intelligente – et en tout cas plus jolie que nous. »

Roa envoya un baiser à Woundrel. « Viens me retrouver au lit ce soir, mon chéri. »

« Bon, ça suffit ! dit Harmon. Je déclare la séance levée. C'est bientôt l'heure du déjeuner. Allons. Via, prépare nous quelque chose de simple. Ne te complique pas trop la vie. Juste un iguane, farci aux alouettes. Et puis nous passerons tous agréablement l'après-midi. Vous pourriez aller vous promener le long de la rivière, sans vous quereller, tous ensemble gentiment. »

À ces mots, Aledref se saisit immédiatement de sa hache et Cedred de sa dague. « Tu ne t'en tireras pas comme ça. Nous allons te tuer, espèce de nullité ! Sur-le-champ ! »

Via se précipita en faisant de grands signes de détresse. Elle se mit devant son père, face à ses frères. « Attendez ! C'est vrai, père mérite peut-être la mort pour toutes les choses horribles qu'il a faites et pour toutes les choses bonnes qu'il a omis de faire – comme par exemple, en ce qui me concerne, m'éduquer. Mais vous devez avoir la bonté de le tuer honnêtement. Oubliez toutes ces histoires de nullité. Nous sommes tous des nullités. Mais si, nous en sommes, Aledref – sinon pourquoi continuerions-nous à vivre dans cette forêt misérable ? Pourquoi est-ce que je n'ai pas de fleurs convenables à mettre dans les cheveux ? »

« Nous sommes un peu primitifs », dit Day, avec un rire nerveux. Les autres l'ignorèrent.

« Voyez-moi ça ! s'exclama Aledref en ricanant. Tire-toi de là, chérie, ou tu pourrais y passer aussi. »

« Si tu veux revenir dans mon lit ce soir, tu ferais mieux d'écouter ce que j'ai à dire », lui répliqua Via.

En roulant des hanches, elle s'approcha de son père et passa un bras protecteur autour de son épaule. « Père, ces garçons sont encore incapables de te dire pourquoi ils veulent te tuer : leurs facultés d'analyse sont limitées. Alors c'est moi qui vais le dire. La vérité, c'est que, quoi qu'ils fassent, ils sont étouffés par ta présence. Ils ne peuvent pas devenir adultes tant que tu es là. Nullité ou pas, ta vie, ton existence sur Terre, les empêche de respirer. »

Harmon s'était recroqueillé sur son trône improvisé devant la menace de son fils. À présent, il s'était remis. Il répondit calmement à sa fille, d'une voix assurée : « Non, ce n'est pas ça la vérité. Je n'étouffe pas leur vie. Cette manière de "se sentir étouffé" n'est qu'une expression de leur insuffisance. Je n'y suis pas pour grand chose. En fait, je suis leur espoir, votre espoir – celui d'Aledref, de Cedred, de Woundrel, de Roa, de Day et de toi-même, ma chère bonne Via. Parce que, quand je serai transpercé par les flèches du Soleil Dieu, quand j'aurai quitté ce monde dans les bras du Soleil Dieu, vous constaterez alors que son regard est fixé sur vous. Vous serez la génération suivante à partir. Tant que je suis là, à déambuler, à picoler, à suer, à courir les filles, à jurer, à chier – tout ce que vous haïssez le plus

en moi – vous pouvez être tranquilles. Une fois que je serai parti, eh bien, les flèches d'or seront pointées sur vos misérables cœurs égoïstes. »

Un silence suivit ces paroles. Même Aledref avait baissé son féroce regard vers le sol pour essayer de penser. C'était comme s'il sentait déjà que l'arc d'or était tendu et que la flèche qui donnait la mort était dirigée sur ses organes vitaux.

Day rassembla son courage et dit : « On ne peut pas tuer papa juste comme ça. Il faut faire un vrai procès. Et puis, qu'est-ce que mère penserait de nous ? Vous savez, il est possible qu'elle nous regarde depuis... depuis une autre sphère simplement. Peut-être qu'elle a les yeux sur nous en ce moment même... Moi je crois qu'elle s'est transformée en cerf et qu'elle s'est enfoncée dans la forêt. »

Roa ricana : « Elle s'est plutôt transformée en hippopotame, c'est plus plausible ! »

Mais Day ne se laissa pas détourner. Elle leur expliqua qu'il y avait un côté spirituel à ce qu'elle appelait « l'histoire idiote de vouloir tuer ». Elle leur dit qu'ils devaient se rendre compte que leur père, s'il était assassiné comme ça, pourrait devenir une menace encore plus grande pour leur bien-être et que son fantôme pourrait revenir les hanter. Peut-être que le fantôme empoisonnerait le trou d'eau ou infesterait la hutte de cancrelats.

Woundrel lui fit remarquer avec hauteur que les cancrelats devaient encore évoluer. Les choses qui rampaient étaient des trilobites. Il en écrasa un qui passait.

Il parut à Day qu'il y avait des choses qu'elle pouvait améliorer dans leurs conditions de vie. Tant qu'ils en étaient à parler de la maison, dit-elle, il était très malsain de mettre le foyer au milieu de la cabane. Cela faisait de la fumée et la fumée était mauvaise pour eux. Elle se tourna vers ses frères et leur demanda pourquoi ils n'avaient pas construit un foyer et une cheminée, plutôt que de traîner toute la journée.

« Nous sommes fatigués, dit Cedred. C'est la malnutrition. »

« Je ne vois pas bien ce que c'est, une cheminée », dit Woundrel.

« Je songe à me marier », dit Aledref.

Harmon regardait ses pieds pensivement. « Je ne me suis jamais remarié. Vous étiez toujours là à rôder avec vos misérables remarques désobligeantes. Des querelles, toujours des querelles. À présent, je vais vous laisser à vos affaires. Je vais vivre mes vieux jours dans une véritable indépendance. »

« Oh mon Dieu, s'exclama Day. Est-ce que vous êtes toujours aussi cruels les uns envers les autres ? Par comparaison, le vingt-deuxième siècle est vraiment agréable. Comment puis-je y retourner ? »

Via la gifla pour la punir de dire des bêtises. Day éclata en larmes, ce qui fit rire les autres.

« Bien, j'ai parlé. Maintenant j'ai fini », dit Harmon, avec un soupir, en se levant de son siège.

Aledref lui barra la route. Il dit que tant que son père serait vivant, il serait toujours à rôder quelque part dans le voisinage, à leur faire sentir leur infériorité. Il se tourna vers ses frères et passa un doigt suggestif en travers de sa gorge.

Woundrel lui demanda d'attendre, il y avait quelque chose de vrai dans ce que disait leur père, qu'ils se querellaient tout le temps.

Cedred nia qu'ils se querellaient tout le temps. « Quoi qu'il en soit, c'est toujours toi qui te disputes. »

« Moi, quand est-ce que je me suis disputé ? demanda Woundrel furieux. Si je ne la ferme pas, Aledref me frappe. »

Aledref nia. Il n'avait pas frappé Woundrel depuis des années. Cedred lui dit qu'il était quand même une brute.

Aledref nia aussi ce point. N'avait-il pas toujours protégé Cedred ? Il n'y avait pas une semaine, ne l'avait-il pas débarrassé du babouin qui l'attaquait ?

« Tu lui as fait peur, oui, dit Cedred. Mais j'essayais de l'apprioyer. Tu intervenais toujours dans ma vie. »

Woundrel était couché sur le dos et s'appliquait à faire une guirlande de pâquerettes avec ses doigts de pieds. Il jeta un regard méprisant à ses frères. « Vous n'arrêtez pas de bavarder tous les deux. Roa a raison de dire que nous sommes des crétins. Nous nous comportons vraiment comme des crétins. Roa est beaucoup plus intelligente que nous ne le serons jamais. En plus, elle sent meilleur et elle est bien plus jolie. »

Roa envoya un baiser à Woundrel et l'invita à la rejoindre dans son lit à la tombée de la nuit.

« Est-ce que nous n'avons pas déjà vécu tout cela ? » demanda Day, mal à l'aise. Leur mémoire paraissait tragiquement courte.

Harmon frappa dans ses mains et déclara la séance levée. Il se tourna vers Day et lui ordonna d'aller préparer les bons petits plats dont il avait envie, comme du lézard rôti farci aux grives. Day se rétracta à cette seule idée. Elle se moucha dans une feuille.

Quand Harmon se leva, en se balançant maladroitement d'un pied sur l'autre, Aledref ramassa sa hache et Cedred sa dague. Ils s'avancèrent vers leur père, en le traitant de nullité et en disant qu'ils allaient le frapper. Via se mit devant lui pour le protéger.

« Attendez ! fit-elle. Je sais que père mérite ce qui lui arrive. Aussi bien pour les mauvaises choses qu'il a faites que pour les bonnes qu'il a omis de faire, comme de m'apprendre l'astronomie ou me donner une éducation. Je n'ai aucune idée de ce que peut faire deux fois deux ! Mais après tout, nous sommes des nullités nous aussi, la lie de l'évolution. »

« Oh, mais ce n'est pas vrai, intervint Day. Du moins, je ne pense pas que ce soit vrai. Je dirais que vous êtes des *homo erectus*. C'était peut-être une impasse... »

« Arrête de dire des bêtises, dit Aledref en la bousculant. Je ne sais pas pour vous les filles, mais moi je descends du singe, un singe supérieur. Dégagez, les enfants, ou vous allez mourir vous aussi. »

Via lui envoya un coup de pied dans le tibia. « Tu ferais mieux de m'écouter si tu veux venir dans mon lit ce soir. Alors, la ferme ! » Elle se tourna vers son père, avec des mouvements lents, les mains ouvertes de part et d'autre de la tête pour fixer son attention.

« Père, ces garçons stupides sont incapables de te dire les vraies raisons pour lesquelles ils veulent te tuer, alors je vais te les expliquer. La vérité, c'est que ta présence les étouffe. Ils ne peuvent pas devenir adultes tant que tu n'es pas mort et parti. »

À ces mots, Harmon explosa. Il avait rarement entendu de telles absurdités, dit-il. Il n'avait jamais cherché à étouffer quiconque – tandis que son père avait toujours essayé de l'étouffer, lui. Ils étaient simplement des incapables et cherchaient des excuses. En fait, il était leur espoir, leur seul et unique espoir.

« Quoi ? s'exclama Day. Et la religion dans cette histoire ? Vous avez une religion, forcément. »

Harmon ordonna qu'on laisse le Soleil Dieu en dehors de tout ça.

« Maintenant, j'ai fini », dit-il, en se préparant à partir.

« Non, s'il te plaît, attends, père, dit Woundrel en s'approchant et en posant une main sur le bras de son père. Je ne vois pas les choses tout à fait comme Via. Il y a du vrai dans ce qu'elle dit, mais ce n'est qu'une fille et les choses sont plus faciles pour les filles. »

« Tu crois vraiment, hurla Roa. Cochon ! »

Mais Woundrel ne se laissa pas dévier et continua à parler d'une voix calme. « Tu vois, tant que tu te pavanes ici, eh bien, Aledref, Cedred et moi, nous ne... enfin, nous ne sommes que des fils. Je veux dire que nous ne sommes rien de plus que des fils. »

« Vous êtes *mes fils* ! » dit le vieil homme fièrement.

« C'est bien le problème. Nous voulons être des hommes, pas des fils. »

« Vous êtes des hommes. Des hommes assez faibles... Qu'est-ce que vous racontez ? – Harmon considéra son fils : Pourquoi personne n'a-t-il inventé la psychiatrie ? »

« Ce que je veux dire, c'est que nous ne pourrons nous sentir vraiment des hommes que quand tu auras quitté la Terre. Ton meurtre est indispensable pour nous permettre de vivre comme des hommes, libres, adultes, qui prennent leur destin en main... »

« En d'autres termes, ton meurtre est une sorte de rite d'initiation, expliqua Aledref. Comme ça ! » Il souleva sa hache au-dessus de la tête et abaissa la lame sur l'épaule de son père, près de l'oreille gauche.

Harmon poussa un cri. Il essaya de se défendre avec son bâton mais Cedred se précipita et enfonça sa dague dans le ventre de son père. Quand Harmon tomba en arrière, son bâton s'envola dans l'air pour retomber quelques mètres plus loin. Roa s'en saisit, accourut et en donna un coup sur le crâne de son père.

« Prends ça pour toute ta méchanceté », s'exclama-t-elle.

Aledref, Cedred et Roa frappèrent tous les trois leur père qui roulait par terre en se tenant le ventre. Il essaya de se relever en se hissant sur les genoux, mais ils le cognèrent encore avec la hache, la dague et l'épée. Ils s'acharnèrent, jurant et haletant, bien après que l'âme de Harmon se soit envolée dans les bras du Soleil Dieu.

« Ça suffit, cria Aledref éreinté. Nous sommes des hommes à présent, tous les trois ! » Après avoir serré la main de Roa et de Cedred, il s'assit sur le corps recroqueillé de son père et essuya la sueur de son front.

« Ne t'assieds pas là comme ça ! s'exclama Roa. Tu vas être tout ensanglanté et qui te lavera ton pagne ? »

Woundrel s'approcha et s'adressa à Aledref. « Bien, tu as fait ce que tu avais à faire. Ayons au moins la décence de le manger maintenant. »

« Pas question. Qu'est-ce qu'il a jamais fait pour nous ? » Se tournant vers son autre frère et vers Roa, Aledref claqua des doigts. Il se leva, écartant Woundrel.

Day poussait des cris aigus. « Horreur ! Horreur ! criait-elle. Et ma famille qui était baptiste ! »

Ils prélevèrent la tête de leur père et ses parties génitales, avant de l'enterrer dans la clairière. Ils lui retirèrent les intestins qu'ils répandirent dans la forêt.

Woundrel, tout pâle, observait ces opérations en silence.

Via éclata en sanglots et s'enfuit en courant de la clairière. Ce soir-là, en préparant le dîner, les yeux encore gonflés par les larmes, elle cueillit accidentellement une herbe empoisonnée dont elle parfuma le ragoût. Ils tombèrent tous malades.

Quand le Soleil Dieu étendit son manteau d'aurore sur le monde, les enfants d'Harmon étaient tous morts. Mais là où était enterrée la tête d'Harmon poussa l'Arbre de la

Connaissance et là où étaient enterrées ses parties génitales furent créées deux personnes, un homme et une femme. Et les intestins, répandus dans la forêt, se transformèrent en serpent.

Et l'homme et la femme, innocents dans leur nudité, regardèrent le monde et le trouvèrent bon. En tout cas, tant que le serpent ne se montra pas.

Ainsi un nouveau mythe était né.

## *SANS TÊTE*

Une vaste foule s'était réunie pour voir Flammerion se couper la tête. Les gens de la télévision et Flammerion avaient répété presque chaque mouvement, si bien que l'opération devait se passer sans anicroche. On estimait que 1,8 milliard de personnes allaient regarder : la plus grande audience depuis l'attaque de la Corée du Nord.

Certains préféraient assister à l'événement en vrai. Les places du stade avaient été réservées à des prix élevés, des mois à l'avance.

Parmi ces privilégiés, il y avait Alan Ibrox Kumar et sa femme, Dorothea Kumar, la Yakaphrenia Lady. Ils conversaient dans l'avion qui les menait à Düsseldorf.

« Pourquoi donne-t-il toutes les recettes aux enfants du Turkménistan, pour l'amour de Dieu ? » s'exclama Alan.

« Le terrible tremblement de terre... Tu te souviens sûrement ? »

« Je me souviens, oui, oui. Mais Flammerion est européen, non ? »

En guise de réponse, elle lui dit : « Donne-moi un autre gin, tu veux bien ? » Elle devait encore lui expliquer qu'elle allait divorcer juste après la décapitation.

La famille royale suédoise avait réservé deux places à un rang éloigné. Ils sentaient que la Suède se devait d'être représentée à ce qui était de plus en plus considéré – au moins par les médias – comme un événement important. Le gouvernement suédois était toujours furieux que l'agent de Flammerion ait refusé l'offre d'un cadre prestigieux à Stockholm.

Heureusement, depuis, six Suédois, dont deux femmes, s'étaient proposés pour se décapiter, soit à Stockholm soit

plutôt à Uppsala. Ils avaient désigné l'œuvre de bienfaisance qu'ils préféraient.

Le Dr Eva Berger avait réservé une place dans le stade le jour de l'ouverture de la location. Elle avait conseillé Flammerion, et l'avait mis en garde contre l'action drastique qu'il entreprenait sur le terrain de la santé. Quand elle avait constaté son impuissance à le détourner de son projet, elle lui avait demandé de donner au moins une partie des recettes à l'Institut de psychanalyse. Flammerion avait répondu : « Je vous offre mon cas. Que voulez-vous de plus ? Ne soyez pas trop gourmande. »

Plus tard, le Dr Berger avait revendu sa place dix-neuf fois le prix qu'elle l'avait achetée. Elle trouva que son intégrité avait été récompensée.

Le neveu bon à rien du Dr Berger, Leigh, faisait partie du service d'entretien du stade de Düsseldorf. « Dieu merci, je ne travaille pas ce soir, dit-il. Il va y avoir un de ces bordels. Du sang partout. »

« C'est pour voir ça que le public paye, lui dit son chef. Le sang abrite un vaste symbolisme. Ce n'est pas seulement un liquide rouge, petit. Tu as entendu parler du mauvais sang, des princes du sang, du sang qui bout et des choses que l'on fait de sang-froid, non ? Nous avons toute une mythologie sur les bras ce soir, rien de moins. Et j'ai besoin que tu fasses un remplacement. »

Leigh prit un air de chien battu et demanda ce qu'on allait faire de la tête quand Flammerion en aurait fini.

Son chef lui dit qu'elle serait vendue aux enchères chez Sotheby's, à Londres.

Parmi les gens qui allaient tirer de l'argent de cet événement se trouvait Cynthia Saladin. Elle avait vendu son histoire aux médias du monde entier. Presque plus personne n'ignorait ce que Cynthia et Flammerion avaient fait au lit. Cynthia avait fait de son mieux pour amuser et était aujourd'hui mariée à un homme d'affaires japonais. Son livre, intitulé *La circoncision a-t-elle rendu Flammy amusant ?,* publié précipitamment, était disponible partout.

Flammerion était assez bien de sa personne. Les commentateurs faisaient remarquer le nombre d'hommes laids

qui avaient acheté des places. Parmi eux, Monty Wilding, le réalisateur britannique dont on comparait le visage à un sac en plastique ridé. Monty se vantait que son film, *Trouble en tête*, en était déjà à la phase de préparation.

Le parti des Verts protestait contre le film et l'exécution, affirmant que c'était pire qu'un sport sanglant et que ça amorcerait certainement une tendance. Les sportifs britanniques aussi s'insurgeaient. La décapitation tombait juste le soir de la finale de la Coupe. « FA contre décapitation » titrait le *Sun*.

D'autres gens en Grande-Bretagne étaient également irrités par ce qui se passait sur le continent. Entre autres ceux qui ignoraient tout du Turkménistan.

Comme cela arrive souvent en période troublée, les gens cherchèrent du réconfort auprès de leurs notaires, de l'archevêque de Canterbury et de Gore Vidal – pas nécessairement dans cet ordre-là.

L'archevêque fit un beau sermon sur le sujet, en rappelant aux fidèles que Jésus avait donné sa vie pour que nous puissions vivre et que ce *nous* incluait la population d'Angleterre aussi bien que le parti Tory. À présent, un autre jeune homme, Borgo Flammerion, se préparait à donner sa vie pour les enfants malheureux d'Asie centrale – car c'était là qu'était situé le Turkménistan.

Il était vrai, poursuivit l'archevêque, que le Christ n'avait pas accepté d'être crucifié devant les caméras de télévision, mais ce n'était qu'un mauvais concours de circonstances. Les quelques témoins de la crucifixion dont les récits sont parvenus jusqu'à nous étaient notoirement douteux. Il était bien sûr possible que toute l'histoire ne soit qu'une supercherie. Si le Christ avait remis l'événement d'un millénaire ou deux, la photographie aurait fourni un témoignage fiable de son sacrifice, et peut-être qu'ainsi toute l'Angleterre croirait en Lui au lieu des misérables neuf pour cent de la population.

Cependant, conclut l'archevêque, nous devons tous prier pour Flammerion, afin que l'acte qu'il a projeté s'accomplisse sans douleur.

Visiblement hors d'elle, le Premier ministre britannique fit une réplique acide à la Chambre des communes le lendemain. Elle dit, dans un éclat de rire général, qu'elle au moins ne perdait pas la tête. « Ma tête n'est pas près de tourner », déclara-t-elle parmi les rires.

Elle ajouta que l'archevêque de Canterbury devrait moins suivre ce qui se passait en Europe et plus ce qui se passait dans sa propre paroisse. Un meurtre avait eu lieu à Canterbury le mois précédent. Quoiqu'il se passe ou ne se passe pas à Düsseldorf, une chose était certaine : la Grande-Bretagne sortait de la récession.

Ce discours très applaudi fut prononcé seulement quelques heures avant la prestation publique de Flammerion.

Quand le stade commença à se remplir, des orchestres jouèrent de la musique solennelle et des succès des Beatles. Des Français de tous sexes arrivèrent par cars entiers. Les Français accordaient un intérêt tout particulier à *l'Événement Flammerion*, allant même jusqu'à prétendre que le héros était d'origine française, bien que né à Saint-Pétersbourg d'une mère russe. Cette affirmation n'avait pas manqué d'irriter certains éléments de la presse américaine, qui avaient fait remarquer qu'il existait également un Saint-Pétersbourg en Floride.

Il s'était constitué tardivement un mouvement pour faire extrader Flammerion vers la Floride où il serait exécuté pour tentative de suicide, ce qui est là-bas un crime capital.

Les Français, imperturbables, remplissaient la presse de longues analyses, intitulées par exemple *Flammy est-il une pédale ?* Les T-shirts représentant le héros sans tête et sans pénis se vendaient bien.

Le pays qui tirait le plus de profit de l'événement était l'Allemagne. Un feuilleton passait déjà à la télévision sous le titre de *Kopf Kaput*, racontant l'histoire d'une amusante famille bavaroise dont les membres passaient leur temps à acheter des scies articulées pour se décapiter mutuellement. Certains spectateurs y voyaient un message politique.

La Croix-Rouge et le Croissant Vert paraissaient tout les deux autour du stade. Ils avaient déjà tiré un bénéfice considérable de

la publicité. Les ambulances du Croissant Vert étaient suivies de camions où étaient couchés de jeunes Turkmènes victimes du tremblement de terre, enveloppés de bandages ensanglantés. Ils étaient applaudis à tout rompre. En somme, il régnait un air de fête.

En coulisses, les choses se passaient tout aussi bruyamment. Des meutes de partisans et de chasseurs d'autographes attendaient pour apercevoir leur héros. Il y avait également une troupe d'hommes et de femmes de l'art qui espéraient dissuader, même au dernier moment, Flammerion de commettre son acte fatal. Ils élevaient des objections de toutes sortes. Ces objections concernaient l'horreur de l'acte lui-même, son effet sur les enfants, le fait que Cynthia était encore amoureuse, la crainte d'une émeute si la lame de Flammerion manquait son but, et les problèmes techniques concernant la manière dont Flammerion comptait s'y prendre. Parmi les protestataires agités, on trouvait aussi les couteliers, prêts à offrir une lame plus affûtée.

Aucun d'entre eux, ni les prêtres, ni les gens avides de sensations, ni les chirurgiens proposant de remettre la tête en place aussitôt qu'elle serait coupée, n'était autorisé à pénétrer dans le quartier réservé à Flammerion.

Borgo Flammerion était assis dans un fauteuil de service, en train de lire un exemplaire de la revue russe *Le Mensuel du négociant en volaille*. Jeune homme, il avait vécu dans une exploitation agricole pour l'élevage de la volaille. Il avait eu une promotion et avait travaillé quelque temps à l'abattoir avant d'émigrer en Hollande, où il avait volé une pâtisserie. Plus tard, il était devenu chanteur vedette dans un groupe, Les Sluice Gates.

Il portait un blouson lamé or, un pantalon sable et des bottines lacées. Il avait la tête rasée, comme on le lui avait conseillé.

Sur la table devant lui, un couperet flambant neuf, aiguisé tout spécialement par un Genevois, représentant de l'entreprise suisse qui avait fabriqué l'instrument. Flammerion jetait de fréquents coups d'œil sur le couperet, tout en lisant un article

sur une nouvelle méthode étonnante pour le ramassage des œufs. Les chiffres sur sa montre se succédèrent jusqu'à huit heures.

Derrière lui se tenait une religieuse, sœur Madonna, son unique compagne ces derniers jours. Il l'avait choisie parce qu'elle avait un jour fait par erreur un pèlerinage à Ashkhabad, capitale du Turkménistan, en croyant aller à Allahabad, en Inde.

À un signal de la religieuse, Flammerion ferma sa revue. Il se leva et se saisit du couperet. Il monta les marches d'un pas assuré, pour sortir dans l'éblouissement du flot de lumière.

Un présentateur américain vêtu d'un costume rouge sang prévint gentiment : « S'il n'est pas dans votre intention d'assister ce soir à une décapitation, nous nous permettons de vous conseiller de détourner les yeux quelques minutes. »

Quand les applaudissements cessèrent, Flammerion prit position entre les marques à la craie.

Il salua sans sourire. Quand il fit tournoyer le couperet dans sa main droite, la lame scintilla dans les lumières. La foule gardait un silence de mort.

Flammerion leva la lame brusquement, si bien qu'elle trancha la tête de la gorge à la nuque. La tête se détacha proprement du corps.

Il resta debout un moment, le temps de laisser tomber le couperet.

Le public fut lent à applaudir. Mais tout s'était exceptionnellement bien passé, sachant que Flammerion n'avait pas eu véritablement de répétition générale.

## *RIEN DANS LA VIE N'EST JAMAIS SUFFISANT*

Ma vie porte avec elle d'étranges échos d'une ancienne pièce de théâtre.

J'ai mis pied pour la première fois dans cette île magique où j'ai aimé avant même de savoir ce qu'était l'amour un matin de bonne heure, vers la fin de l'hiver. Le soleil qui se levait tard m'éblouissait et projetait vers moi des ombres sinistres. Je marchais dans un labyrinthe de soleil et d'ombre le long d'un sentier entre des arbres qui menait du petit port en pierre à la seule maison qui n'était pas une ruine sur l'île, maison ou château juché sur une hauteur, mais protégé des vents du nord par un promontoire légèrement plus élevé qui inclinait son épaule au-dessus des toitures déchiquetées et des tours de la demeure.

Tandis que j'avançais, un bruit s'éleva au-dessus du déferlement des vagues qui se brisaient contre le rivage. Je fis encore quelques pas et je m'arrêtai pour écouter. Une jeune fille marchait près de la maison en chantant, elle chantait pour le plaisir. Et ce chant me faisait tellement plaisir à moi aussi ! Sa silhouette allait et venait de l'ombre au soleil. Ce fut la première fois que j'aperçus Miranda et que j'entendis le son de sa jolie voix.

En m'approchant d'elle, j'éprouvai une sensation bizarre de picotement sur la peau. Des pressentiments contradictoires m'envahirent. Allais-je tomber sous le coup d'un envoûtement étrange ou étais-je en réalité en train de rentrer à la maison ?

À la fin des années soixante, la vie était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. J'ai abandonné l'école et quitté mes parents. J'étais ce que l'on a appelé plus tard un hippie. Pourtant j'avais l'intention de vivre par mes propres moyens, dans toute la mesure du possible. Peut-être deviendrais-je poète ?

Mes vagabondages m'entraînèrent loin de chez moi. Je finis par aboutir dans le nord du pays, dans une région peu peuplée, où je tombai malade. Un homme et sa femme qui tenaient un petit restaurant s'occupèrent de moi jusqu'à ce que je sois rétabli. L'homme s'appelait Ferdinand Robson et sa femme Roberta.

Ces braves gens, en apparence, me racontèrent qu'eux aussi avaient fui une vie qui leur déplaisait, celle des villes industrielles. Pourtant, quand je voyais à quel point ils s'échinaient pour faire marcher leur restaurant et la petite pension attenante, je me dis qu'ils étaient tombés dans une autre forme d'asservissement.

Robson semblait du même avis. Son air mélancolique le laissait entendre. Il me conseilla d'aller sur la côte et vers une île qui se trouvait au large. Il me dit que j'y trouverai peut-être des petits boulot.

— Qui habite l'île ? demandai-je.

Il répondit avec brusquerie : Un écrivain, c'est tout. À part lui, personne.

Il se détourna, son visage s'était rembruni.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi cette information, ce regard, me troublerent tant.

Pendant que je rassemblais mes maigres effets avant de partir, Roberta vint dans ma chambre, avec sa face ronde et l'air en colère. Elle me dit que son mari était ennuyé ; il me devait une explication pour sa brusquerie. Je protestai, mais elle ignora mes protestations. Voici ce qu'elle me dit en me fixant de ses yeux sombres, hantés.

— Ne joue jamais pour de l'argent, mon garçon. Ne joue ni tes biens, ni ton pécule, ni les gens, ni ton âme. Tu comprends ?

Je répondis que je ne comprenais pas. Comment pouvait-on jouer des gens pour de l'argent ? demandai-je.

— Si tu es assez fou, tu peux jouer leur vie. Il n'y a rien de plus insensé, de plus odieux. Peux-tu comprendre ça, mon garçon ?

Je marmonnai que je comprenais, mais je ne comprenais ni le sens de ses paroles ni leur véhémence.

Après un moment de silence, elle sembla se reprendre. Quand elle parla de nouveau, ce fut sur un ton plus calme.

— Reste à voir maintenant comment tu te débrouilleras sur l'île. Tu es jeune. Tu ne comprends peut-être pas encore que lorsqu'on s'engage sur une voie dans la vie, on doit en abandonner d'autres. Ces autres voies ne nous seront plus jamais ouvertes. Il se peut qu'ensuite on regrette d'avoir choisi cette voie, mais il est impossible de revenir sur ses pas. Essayer de le faire, c'est courir à la catastrophe.

Cette déclaration me déconcerta. Peut-être étais-je en effet trop jeune pour comprendre, comme elle l'avait dit. Je lui demandai si elle voulait parler de l'amour.

— Pas seulement de l'amour, mais de bien d'autres aspects de la vie. Ferdinand a été jadis très riche. Il a fait un mauvais mariage. Sa femme lui a donné un fils qui est devenu un garçon méchant, perfide. Quand j'ai rencontré Ferdinand, il cherchait à changer de vie. Son divorce lui a coûté cher. Ses affaires sont allées à vau-l'eau. Il était le propriétaire de l'île où tu t'apprêtes à te rendre.

— Je vois, dis-je.

— Non, tu ne vois pas. Elle se détourna de moi et s'appuya au rebord de la fenêtre, les yeux fixés sur la campagne désolée. Il a fini par devoir vendre l'île pour acheter cette maison, à laquelle nous sommes désormais enchaînés. En fait il a dilapidé sa richesse, l'imbécile. Il espère que nous gagnerons assez d'argent pour racheter ce qu'il croit être toujours son île. Elle est belle, mais y serions-nous heureux, c'est une autre affaire... Il espère que nous pourrons y vivre avant d'être trop vieux.

— Et vous, madame Robson, vous espérez quoi ?

Elle me dévisagea. Je vis qu'elle pensait qu'un abîme nous séparait, trop profond pour qu'une confidence puisse le combler.

— Peu importe mes espoirs, dit-elle. Pars vers les tiens.

Quand de bon matin, j'arrivais sur l'île, le ciel était toujours barré à l'est de nuages rouges et or. Miranda venait de traire une chèvre. Elle portait un seau plein de lait. Quand je m'approchai elle se figea sur place, cramponnée à son seau. Elle ne dit presque rien, répondant à peine à mon salut, et elle me

conduisit aux cuisines par l'arrière. Je pénétrai donc ainsi dans la Maison de la Prospérité, comme elle s'appelait pompeusement. On n'y voyait guère de signes de prospérité ou de modernité. Entre autres locataires, des moines avaient occupé le château au XVII<sup>e</sup> siècle et y avaient ajouté une petite chapelle, aujourd'hui délaissée.

La fillette – j'avais du mal à lui donner un âge, mais je trouvais qu'elle était encore une enfant – me conduisit à son père par des corridors où la plupart des fenêtres étaient fermées par des volets ; une seule fenêtre laissait entrer le soleil, pour répandre le mystère plutôt que la clarté tout au long de l'interminable corridor. Tout au bout Miranda frappa timidement sur les panneaux usés d'une porte. Une voix assourdie nous dit d'entrer.

Miranda me poussa devant elle.

Je pénétrai dans le saint des saints de la Maison de la Prospérité, une vaste pièce terne, que les murs couverts de tapisseries aux motifs variés faisaient paraître encore plus grande et pourtant étouffante. Dans un coin de la pièce il y avait un grand bureau où était assis un homme corpulent et lourd, barbu, la cinquantaine bien sonnée. Un tas de papiers en désordre s'amoncelait devant lui. Il ne me salua pas, resta assis et me considéra avec une remarquable absence d'intérêt.

Sa fille ne perdit pas non plus de temps en civilités, elle se dirigea vers une lourde tenture qu'elle tira, dévoilant une fenêtre au nord. La lumière qui entra, loin de dissiper l'obscurité suffocante de la pièce, fit paraître la lampe sur le bureau encore plus blafarde.

Je m'avancai vers le bureau et déclinai mon nom, disant que j'étais venu chercher du travail sur l'île.

L'homme corpulent se leva, se pencha au-dessus du bureau et me tendit une grande main que je serrai avec une certaine hésitation. « Eric Magistone », dit-il d'une voix de basse.

Il me dévisagea sous ses sourcils avant de dire que sa fille m'indiquerait ce que j'aurai à faire. Puis il s'affala de nouveau sur sa chaise.

Miranda semblait ne pas très bien savoir ce qu'elle devait m'ordonner de faire.

— Pour commencer, tu pourrais fendre du bois, dit-elle.

J'obéis. Cela faisait un drôle d'effet de recevoir des ordres d'une enfant, même belle, d'autant que moi-même je n'étais pas sorti de l'enfance depuis longtemps.

La demeure avait jadis été un château, construit pour défendre la côte contre les nations maraudeuses, plus particulièrement les Danois. Son propriétaire précédent, Ferdinand Robson, l'avait agrandie, y ajoutant une aile et une orangerie. Un volet, arraché par une violente tempête il y avait plusieurs années, en avait cassé le toit en verre. L'orangerie avait donc été condamnée et laissée à l'abandon. On me logea dans une chambre de la tour.

Le travail n'était pas ardu. Une fois par semaine, un petit bateau venait de la terre ferme livrer des provisions. Il me revenait d'apporter au port l'argent pour les payer et de coltiner les caisses avec les provisions jusqu'à la maison. Je me chargeais aussi de traire la chèvre et de chercher les œufs que les poules pondraient près de la maison et parfois aussi à l'intérieur.

J'entrepris de parcourir l'île quand je n'avais rien de précis à faire. Dans la partie sud il y avait une petite mare où je pouvais me baigner. Je découvris bien d'autres délices. Les moines, quand la demeure avait servi de monastère, avaient planté des vergers, qui existaient toujours. Les derniers propriétaires avaient essayé d'aménager un jardin potager. Ici et là, dans des recoins inattendus, des arbustes à fruits poussaient, de même que des noyers et des arbres fruitiers dont les graines avaient sans doute été semées par les oiseaux dont l'île était pourvue en abondance ; ils semblaient lancer leurs appels de chaque arbre. En plus, il y avait aussi des faisans, des perdrix et plusieurs paons qui perçaient la nuit de leur cri. Les chats sauvages foisonnaient aussi, ainsi que les lapins.

L'île me ravissait. C'était le paradis que j'avais toujours espéré découvrir, sans vraiment y croire. Elle était particulièrement riche en petites plantes sauvages dont je trouvai les noms dans un livre de la bibliothèque. Je prenais

plaisir à nommer le mouron rouge, appelé baromètre du pauvre, qui fleurit en mai, le lamier blanc avec ses feuilles en forme de cœur, la belle et envahissante renouée japonaise sous les tiges hautes de laquelle s'abritait le muguet avec son doux parfum, la vesce et la chélidoine, la jolie bryone blanche qui porte des baies rouges, la saison venue. Et bien d'autres encore. Des fougères aussi, et de hautes pâquerettes avec des soleils en miniature en leur cœur.

Je tombai sur un endroit abrité où se dressait une hutte en ruine, presque entièrement cachée sous des ronces. Je l'appelai le Vallon du Paradis. Je m'y étendais pendant des heures quand je n'avais pas à travailler, lisant des livres que je dénichais dans la bibliothèque, des ouvrages démodés, des romans de Jules Verne et de Dumas, de Thomas Hardy et de Dostoïevski, et les pièces de Shakespeare. Une pièce me plut surtout, car elle se passe sur une île.

En même temps j'appris aussi plusieurs choses sur Eric Magistone de la bouche de sa fille. Il était né Derek Stone, de parents moyennement aisés qui, dès son plus jeune âge, avaient encouragé son désir d'apprendre. Bien qu'il travaillât dans l'entreprise familiale, son ambition était de devenir écrivain. Il publia son premier livre, *Les Micmacs du magicien*, à vingt et un ans. C'était un roman comique qui se vendit fort bien. Il en écrivit un autre de la même farine, intitulé *Les Magouilles du magicien*. Ensuite, le premier roman fut acheté par Hollywood.

Je me récriai quand Miranda me raconta cette histoire, par petits bouts. Se pouvait-il que cet homme morose et solitaire, qui quittait rarement son cabinet de travail, écrivît des romans comiques ?

C'était le cas – du moins dans sa jeunesse. Mais ce n'était pas tout. Eric Magistone (son nom de plume était devenu son nom légal) était allé par avion à Hollywood pour y écrire le scénario du film tiré de son roman. Qui plus est, le film fut un succès de comédie retentissant. Qui plus est, il donna naissance à une série d'aventures comico-magiques, pour les scénarios desquelles Magistone fut grassement payé. Il devint un homme

à la mode, que les femmes se disputaient. Sa fille Miranda était née d'une de ces liaisons.

L'événement changea le cours de sa vie. Il acheta l'île, me dit Miranda, à Ferdinand Robson, dont les affaires périclitaient, et il s'y installa avec sa maîtresse et leur fille. Après les paillettes et le clinquant d'Hollywood, la vie sur l'île ne convint pas à la maîtresse et un beau matin, quand Magistone se réveilla, il découvrit qu'elle avait décampé, laissant derrière elle sa fille, plus une lettre d'adieu bourrée de fautes d'orthographe et d'excuses pathétiques.

— Écrit-il toujours des comédies ? demandai-je à Miranda.

Elle secoua ses jolies boucles noires.

Il écrit un livre énorme, très sérieux, très long, très profond, qui expliquera tout.

Elle écarta les bras pour me montrer combien tout cela était considérable.

Cette idée me plut. Il y avait tant à expliquer. Je comprenais maintenant pourquoi Magistone était si grave et si solitaire : il avait assumé une lourde responsabilité.

— Est-ce qu'il expliquera la lune ? Pourquoi l'eau gèle ? Pourquoi nous voyons en couleurs ? Parlera-t-il des différentes saisons ? Dira-t-il pourquoi on meurt ? Pourquoi les garçons sont différents des filles ?

Toutes ces questions, nous en discutions ensemble, Miranda et moi, dans le Vallon du Paradis, nous pelotonnant l'un contre l'autre quand les jours du printemps devenaient plus frais.

J'avais découvert que Miranda n'avait jamais exploré l'île sur laquelle elle vivait. En fait, elle sortait à peine de la maison, sauf pour aller dans l'appentis de la chèvre. Son père lui avait interdit de se promener sur l'île sous prétexte que des dangers inconnus l'y guettaient partout. Au début elle était terrifiée, mais je serrais sa main dans la mienne et l'entraînais. Pour mon grand bonheur et pour le sien, je pus dévoiler à ses yeux les beautés de l'île, les touffes de genêts, les massifs de bruyère, les cerisiers en fleurs, les jonquilles qui secouaient la tête dans la brise, les primevères qui dépliaient leurs humbles pétales éclatants presque jusqu'à la côte sud, tous les petits détails

plaisants de la nature, et les fleurs de l'été, car l'été vint avec ses bourdons et ses doux parfums.

Je lui enseignai un art que j'avais appris tout récemment, celui de pêcher dans la mare. Nous faisions cuire ces poissons captifs sur un feu de bois dans le Vallon pour les manger à la lueur des flammes quand la nuit tombait.

Nous étions pleins de spontanéité l'un envers l'autre, cette fillette bien-aimée et moi. Nous nous embrassions de pur bonheur et sans arrière-pensée. Le grand air donna des couleurs à ses joues pâles et elle s'épanouit. Elle était aussi agile que moi dans les rochers. Dans la baie au sud de l'île nous attrapions des crevettes avec un pousseux dans les eaux peu profondes, nous les faisions ensuite bouillir dans une boîte de conserve et nous les mangions. Personne ne nous surveillait. Personne ne nous disait quoi faire ou ne pas faire.

Un soir que nous musardions sur la petite plage après nous être régaliés de crevettes et de crabes, nous enlevâmes nos vêtements et nous nageâmes dans la mer tiède. Nous nous éclaboussions en riant. Au sortir de l'eau, une gravité émerveillée s'empara de nous à la vue de nos corps cuivrés par le soleil couchant. Je hasardai un doigt dans sa petite fente au-dessus de laquelle quelques poils noirs avaient commencé à pousser. Elle toucha puis saisit mon petit bigorneau qui répondit avec alacrité à son étreinte. Puis nous nous embrassâmes avec un certain savoir-faire. Ma langue explora les tendres nervures de son palais.

Il serait trop facile de dire que c'est à ce moment-là que nous sommes tombés amoureux. Nous n'avions pas de mots pour décrire ce que nous ressentions l'un pour l'autre. Et je pense avoir toujours aimé Miranda, depuis le moment où je l'avais vue pour la première fois, debout dans l'ombre et tenant devant elle comme un bouclier un seau plein de lait de chèvre.

Ensuite nous ne nous quittâmes plus d'une semelle et nous faisions souvent l'amour, dès que l'envie nous en prenait. Je lui appris à attraper des lapins et à les dépiauter, et aussi à apprivoiser un chat que nous baptisâmes Abigaïl. Abigaïl se nourrissait de poisson et de lapin et nous suivait partout comme

un chien, mais il refusait d'entrer dans la maison. Il arquait le dos à la porte et sifflait de frayeur.

Ce furent pour nous des jours et des semaines, et même des mois de bonheur. Miranda savait à peu près lire. Je lui faisais souvent la lecture ou nous lisions ensemble. Nous pleurâmes ensemble sur le beau livre d'Alain Fournier : car nous comprenions très bien que notre bonheur était menacé dans un monde de malheur et de souffrance. Sous le soleil ou la lune, nous étions ensemble, sauf quand son tyran de père manifestait une exigence.

Je lui appris plus particulièrement à apprécier la musique de la pièce de Shakespeare qui se passe sur une île où vit une autre Miranda. Je fus assimilé à une sorte de Caliban et son père à une sorte de Prospero, tandis que notre île était, évidemment, cette île enchantée dans les Bermudes toujours controversées.

Le temps passait-il ? J'imagine que oui. Le seigneur de l'île continuait à rédiger son épais traité sur le perfectionnement de la condition humaine, tandis que sa fille et moi poursuivions notre vie d'esprits libres jouissant de la nature – non, non, faisant partie intégrante de la nature. Nous vivions notre vie enchantée sur l'île.

Vint le temps où le silence de nos nuits fut brisé. Un bruit me réveilla. Je reposais entre les bras de Miranda – car maintenant nous refusions d'être séparés même pendant le sommeil – et je me dégageai. Je m'approchai de la fenêtre et regardai dehors. La pluie tombée plus tôt avait été chassée plus loin par le vent. De ma fenêtre dans la tour je voyais la lune se refléter dans une flaque sur une pierre usée du dallage.

La pureté de son image fut brisée par un piétinement.

On frappa violemment à une porte en contrebas. Miranda se redressa dans le lit, apeurée. Pour la tranquilliser, je déposai un baiser sur la touffe clairsemée de poils humides qui ornait son mont de Vénus. Mais elle répétait avec une véhémence frénétique : « Oh, Seigneur Dieu, c'est le matin de mon treizième anniversaire ! Le matin de mon treizième anniversaire ! »

M'habillant à la hâte, je descendis l'escalier en colimaçon. Déjà, une lueur annonciatrice de l'aube dessinait de vagues contours. Au rez-de-chaussée, des lumières s'allumaient et s'éteignaient. Eric Magistone se tenait là, dans une immobilité de statue, son ombre gigantesque projetée sur le mur. Près de lui, arpantant le dallage avec agitation, deux hommes rudes en caban brandissaient des torches et échangeaient des marmonnements acrimonieux. La grande porte était ouverte sur le monde extérieur, laissant entrer son souffle glacial.

— Fais descendre ma fille ! dit Magistone en m'apercevant. Ces hommes sont venus la chercher.

— Pourquoi, qu'a-t-elle fait ?

— Fais descendre ma fille, te dis-je, mon gars ! L'ordre fut un rugissement. J'obéis en courant.

Je trouvai Miranda sur le palier en haut, habillée, encore échevelée, serrant dans sa main un petit sac en toile. Dans la pénombre son visage était pâle, fantomatique. Bien qu'elle ne pleurât pas, elle avait une expression d'extrême angoisse.

D'une voix qui s'étranglait elle dit :

— Nous devons nous quitter pour toujours, mon bien-aimé.

En bas, sa brute de père l'embrassa avant de la livrer aux deux hommes.

— Allez, venez, miss, dit l'un d'eux. La marée n'attend pas...

Puis, se retournant pour me regarder, elle quitta la maison, flanquée des deux hommes.

Quand je voulus la suivre, Magistone m'agrippa le bras.

— Peu importe ce qui s'est passé entre vous deux, toi, tu restes ici. Elle est partie maintenant, bon sang de sort ! Maudite soit ma folie !

Je mis beaucoup de temps à comprendre que Miranda était la victime d'une histoire compliquée. Jadis Magistone et Robson avaient été amis. Tous deux étaient joueurs. Ils avaient vécu ensemble quand Magistone était revenu de Californie et ils s'étaient partagés la femme que Roberta Robson avait décrite comme étant la première épouse de Ferdinand. Roberta m'avait raconté des mensonges, comme tout le monde, semblait-il, de gros mensonges d'adultes. Le fils qu'avait eu cette femme était de Magistone, pas de Robson. Et il n'était ni méchant, ni

perfide, comme le prétendait Roberta. Curieusement, lui aussi s'appelait Ferdinand. Il avait été battu et maltraité par les deux hommes.

Ils avaient fini par se brouiller à mort. Ruiné financièrement, Robson dut céder l'île à Magistone, devenu son ennemi, pour payer ses dettes. Il avait toutefois extorqué à Magistone une clause draconienne : Magistone devait lui céder sa fille Miranda au jour de ses treize ans pour qu'elle épouse son infortuné (prétendait-il) fils Ferdinand Deux.

Je n'avais pas rencontré ce jeune Ferdinand pendant mon bref séjour chez les Robson. Il était absent, travaillant dans la grande ville la plus proche.

L'on pouvait dire que Magistone avait agi honorablement en respectant sa part du contrat et en livrant sa fille. Pourtant il n'avait pas pris en considération la souffrance que ce pacte causerait à sa fille. En revanche, ce qu'il avait sûrement pris en ligne de compte, en savourant l'ironie, c'était que ce mariage serait incestueux puisque sa fille épouserait son fils.

Ou bien cela aussi était-il un mensonge ? Je ne pouvais pas le déterminer, car nuit après nuit, jusqu'à ce que l'été dégénère en automne, je dus servir Magistone, lui tenir compagnie pendant qu'il parlait et se soûlait à mort pour oublier.

Mais moi aussi j'avais mon secret. Le jour où les hommes avaient emmené Miranda vers son destin, j'avais fini par échapper à Magistone et j'avais couru jusqu'au bord de l'eau – à temps pour voir Miranda, ma Miranda – emportée sur les vagues du matin dans un bateau rapide.

Ce fut la dernière fois que je la vis. Quelque chose en moi se brisa pour toujours. Le jeune homme était soudain devenu vieux. Sans le corps printanier et pur de Miranda, le mien semblait dépérir. Dieu que l'apprentissage de la sagesse est rude !

Mon ressort intérieur brisé, je ne songeais pas à quitter l'île où nous avions vécu notre bonheur. Pendant la journée, Magistone, silhouette massive, bouffie, renfrognée – je l'apercevais par la fenêtre de son cabinet – était assis dans l'obscurité, écrivant son épouvantable bouquin sans fin. Pendant que moi je suis étendu dans le Vallon du Paradis,

occupé à ré-écrire le chef-d'œuvre de Shakespeare pour trouver un dérivatif à mon chagrin.

Shakespeare a commis une erreur grossière. Shakespeare n'a pas compris. En disant cela du grand dramaturge, je m'expose peut-être au mépris. Mais celui qui a dit « La maturité est essentielle » a oublié ses propres paroles. Je sais à présent comment son drame aurait dû finir.

C'est l'histoire de Caliban. La troupe d'hommes qui a fait naufrage sur l'île se dirige vers le rivage. Ferdinand, prince de Naples se trouve parmi eux. Prospero a brûlé son énorme livre impossible et lui aussi va quitter l'île. Il emmène sa fille Miranda qui doit épouser ce mirliflore de Ferdinand. Elle n'a pas voix au chapitre. C'est son père qui a tramé ce mariage.

Ils se rassemblent tous sur le rivage, cependant que les matelots apprêtent l'embarcation qui les mènera jusqu'au galion au mouillage dans la baie. Caliban sera bientôt seul sur l'île qui lui appartient légitimement.

Puis – et le Barde n'avait pas prévu cela – la petite main de Miranda s'échappe de celle de Ferdinand et la jeune fille se met à courir. Elle s'enfuit à toutes jambes ! Elle se dissimule dans un ravin, sous un grand tapis de renouées. Les soldats la cherchent. Mais la nuit survient, la nuit qui masque tout. Plus loin la marée se retourne contre ceux qui partent. Ils doivent quitter l'île sans la promise de Ferdinand.

Quand il fait complètement noir, sauf pour les étoiles au-dessus de sa tête, et qu'elle a la certitude que le galion a mis à la voile, les emportant tous, Miranda sort de sa cachette. Elle appelle dans le bois de chênes son Caliban, cet enfant de la nature qui lui a appris tous les plaisirs secrets de l'île, les sources fraîches où ils se baignaient nus ensemble, les garennes, les champignons qui, lorsqu'ils les grignotaient, transmutaient leur univers en un espace d'or.

Il s'avança vers elle, silhouette massive enveloppée d'ombre, mais rassurante, et il l'emmena dans sa grotte où ils vécurent, libres de toute contrainte.

Caliban chante une chanson à sa délicieuse aubaine.  
Les rossignols chantent  
Dans les vergers de nos mères  
Tandis que les plaies qui jadis nous tourmentèrent  
Peut-être bien d'autres corps hantent.

L'été se joue de notre sommeil  
Personne ne connaît notre vie ici  
À tout instant les nymphes marines s'éveillent  
Pour protéger notre amour béni  
Là où les vagues espiègles moutonnent.  
Ding dong ! Ding dong !

Miranda lui donna des enfants. Ainsi, les paroles que Shakespeare place dans la bouche de Caliban deviennent vraies ; car lorsque Prospero accuse Caliban de chercher à violer l'honneur de sa fille, Caliban rit et dit : « Tu m'en as empêché, car autrement j'aurais peuplé l'île de Caliban. » Maintenant l'acte est consommé, dans le consentement mutuel et l'extase partagée.

Les petits enfants jouaient dans les vallons paisibles de l'île ou s'ébattaient dans la mer. Plusieurs nagèrent avant de savoir marcher. C'était l'âge d'or pour Miranda et Caliban, sur l'île où tous deux avaient passé leurs premières années et où ils s'étaient découverts l'un l'autre.

Dix ans passèrent ainsi. Jusqu'à ce qu'un jour le prince Ferdinand revienne. Toutes ces années passées avec des catins n'avaient pas émoussé son désir pour Miranda. Il était devenu riche en héritant de la couronne de Naples. Il s'habillait avec élégance. Il avait toujours la taille bien prise, à force d'exercer impitoyablement son corps. Seul son visage sillonné de rides annonçait que sa jeunesse était presque passée.

Et donc pour son quarantième anniversaire il revint, armé de bijoux, pour reconquérir son amour d'autrefois et réaliser un vieux rêve.

Ils se font face. Miranda tient sa dernière-née par la main et le regarde en silence d'un air de défi.

Ferdinand est déconfit. Son rêve se heurte à la réalité. Miranda n'est plus la pucelle élancée dont l'image s'est figée dans son esprit au fil des ans.

— Miranda, crois-tu que ton front est toujours vierge de rides ? Que tes membres empâtés sont toujours virginaux et sveltes ? Que tes yeux ont encore la limpidité de l'innocence ? Tes charmants appâts sont désormais fanés, tout comme le tissu immatériel d'un rêve est rompu par l'éveil. Coucher avec des renégats n'est guère fait pour embellir la tournure d'une personne du sexe. Pourquoi devrais-je te donner mes cadeaux ?

À quoi Miranda répond d'un air soumis :

— Sire, regardez-moi et régalez vos yeux du spectacle de l'accomplissement de tous mes vœux ! Je suis une épouse dont toute la vie se rit de cette chose que vous feignez de porter aux nues : ma chasteté ! Éros a la main plus douce que le Temps et ses baisers ne se comptent plus. L'amour m'a faite plus grasse, vous, vous exhibez un singulier manque de chair. Qu'est-ce qui vous ronge, royal Prince de Naples, pour que vous soyez si dissolu et si maigre ? Le désir, l'ambition, la haine ? Je vois la mouche à merde dans votre regard.

Il lève un bras pour se voiler la face.

Un instant plus tard, il lui demande d'une voix entrecoupée pourquoi elle l'a quitté, le jour où ils allaient partir pour Naples afin de s'y marier dans une cathédrale et d'y vivre dans un palais. La douleur d'alors continue à le hanter.

La réponse de Miranda est conciliatrice, mais ferme.

— Moi l'enfant clandestine de la nature, je ne pouvais épouser le faste et l'apparat.

Puis elle lui dit qu'au début elle l'avait admiré, avec son air crâne et ses beaux habits, ses flatteries. Elle serait Reine de Naples et elle porterait – oh, elle avait complètement oublié quoi. Mais quand elle le connut mieux, elle comprit que les atours, les bagues et les trônes étaient pure ostentation, simples objets matériels. Et à cet instant, sur le rivage, sur le point de quitter l'île, elle comprit qu'elle s'engageait sur une voie erronée.

*Elle pensa à Caliban.*

Car c'était lui, méprisé et battu, qui était son véritable ami, sans faux-semblant. C'était lui qui lui avait appris à rire et à jouer de la flûte. Il avait apprivoisé un lièvre pour elle, fait la roue pour l'amuser. Il lui avait révélé les trésors naturels de l'île, les sources fraîches où ils se baignaient nus ensemble, les garennes, les champignons qui, lorsqu'ils les mâchonnaient, transformaient complètement leur univers.

— Et qui, de surcroît, fourragea dans ma fente et suscita en moi des sensations joyeuses telles que je n'en avais encore jamais connues. Avant que le sexe ait un nom, nous avons couché ensemble – pas une fois seulement, mais d'innombrables fois. Et donc, en cet instant décisif, je sus que je n'avais que faire de vos promesses. Mon bonheur était sur l'île, pas à Naples.

De douleur, Ferdinand jette ses cadeaux par terre. Il tourne les talons et court vers la grève. Main dans la main, Miranda et Caliban lui emboîtent le pas pour le regarder partir. Il grimpe dans son embarcation et commence à ramer vers le large.

Puis il range les avirons, se dresse imprudemment et lance d'une voix étranglée : Je t'ai aimée naguère, Miranda...

Et Caliban répond orgueilleusement : Alors, cela doit te suffire.

Son cri revient, faible à présent sous le déferlement des vagues, et il nous hantera jusqu'à notre dernier souffle : Rien dans la vie n'est jamais suffisant...

Le lointain miroitant avale son embarcation.

Mais cela c'est seulement ce que j'ai écrit. Ce que j'ai vécu est une autre histoire.

*(traduit par Geneviève Leibrich)*

## *UNE AFFAIRE DE MATHÉMATIQUES*

Joyce Bagreist était une drôle de fille. Elle vivait de yogourt et de tartines de confiture. Elle ne se lavait jamais les cheveux. Elle n'était pas aimée dans son université. Pourtant le Raccourci de Joyce Bagreist a changé l'univers. Simplement, brutalement, inévitablement, irrémédiablement.

Bien sûr c'était une affaire de mathématiques. Tout avait changé.

Aux commencements de l'humanité, la perception était enfermée dans une maison aux volets clos. L'un après l'autre, les volets s'ouvrirent ou furent ouverts de force. On se mit à percevoir le monde « réel » extérieur. Car la perception, comme toute chose, évoluait.

On ne peut jamais être sûr que les volets sont tous ouverts.

Il était une fois, « dans les temps anciens », une petite fille de cinq ans qui avait accidentellement découvert les grottes d'Altamira, au nord de l'Espagne, on connaissait l'histoire. Elle s'était écartée de son père. Son père était archéologue et bien trop occupé à étudier une vieille pierre pour noter que sa fille n'était plus à ses côtés.

On imagine aisément, un bel après-midi, le vieil homme agenouillé près de la pierre, la fillette cueillant des fleurs des champs. Elle trouve des fleurs bleues, rouges, jaunes. Elle avance, sans y prendre garde. Le sol est fracturé. Elle veut grimper une pente. Le sable s'affaisse en une avalanche miniature. Elle avise une ouverture. Elle n'a aucune crainte, seulement une intense curiosité. Elle grimpe. À peine. Elle est dans une grotte. Et elle voit sur le mur la silhouette d'un animal, un buffle.

Là, elle a peur. Elle sort en courant rejoindre son père, en criant qu'elle a vu un animal. Il abandonne sa pierre et vient voir.

Et ce qu'il voit, c'est une longue suite de scènes peintes par des chasseurs ou des magiciens, ou des chasseurs-magiciens du Paléolithique. La grande qualité de ces peintures modifie la compréhension que l'on a du passé. On pensait comprendre cette magie sympathique, alors qu'en fait on n'y comprenait rien. Les schémas mentaux avaient changé : on était donc incapable de saisir la pensée paléolithique, même en s'appliquant. On acceptait un modèle scientifique, mathématique, dont on devait se contenter.

Les clés pour une véritable compréhension de l'univers sont partout. On les découvre, les unes après les autres et, quand le temps est venu, on parvient à les appréhender. Il a fallu des millions d'années pour donner une interprétation aux ossements des grands reptiles qui étaient pris dans la roche. Ce jour-là, on a nettement avancé dans la connaissance de la durée en général et de la durée de la planète. Les femmes sont souvent associées à ces chocs qui bouleversent la perception des choses, peut-être parce qu'elles sont elles-mêmes chargées de magie (bien qu'il semble que la personne de Joyce Bagreist en ait contenu fort peu). C'est Mme Gideon Mantell qui a découvert les ossements du premier reptile identifié comme un dinosaure.

Ce genre de découverte paraît fort peu miraculeuse sur le moment ; ensuite elle semble normale. C'est exactement ce qui s'est passé dans le cas de Joyce Bagreist.

C'est un hasard identique à celui de la découverte d'Altamira, on l'a oublié aujourd'hui, qui a conduit Joyce Bagreist à comprendre et à interpréter le phénomène des Lumières du Nord, ou aurore boréale. Pendant de nombreuses années, on a expliqué l'aurore boréale par l'interaction de particules de soleil chargées avec des particules de l'atmosphère supérieure. Il est vrai que le signal était activé par les particules chargées : mais personne avant Bagreist n'avait pensé à fond le phénomène.

Joyce Bagreist était une petite femme circonspecte, peu appréciée dans son université en raison de sa nature solitaire. Elle imaginait et construisait lentement un ordinateur qui travaillait sur le spectre de la couleur plutôt que sur les mathématiques. Une fois qu'elle eut formulé les nouvelles équations et monté son appareil, elle passa un certain temps à

visualiser ce qui allait suivre. Dans le secret de sa maison, Bagreist improvisa une sorte de combinaison spatiale sur roues, agrémentée de phares puissants, d'une réserve d'oxygène d'urgence et de provisions de nourriture. Alors seulement elle suivit sa rame de lancement supérieure, et s'enferma dans son singulier véhicule, dans les deux mètres cinquante prévus et sous la voûte des scanners et des émetteurs de son appareil.

Au bout de la voûte, elle se retrouva sur la Lune, le satellite de la Terre, dans le cratère Aristarque, sans même le choc annonciateur d'une révolution de la pensée.

Rappelons que le grand Aristarque de Samos, en l'honneur de qui on avait baptisé ce cratère, fut le premier astronome à lire correctement un autre signal céleste qui nous paraît aujourd'hui évident – que la Terre tournait autour du soleil et non pas le contraire.

Bagreist se trouva là, plutôt étonnée et légèrement vexée. Selon ses calculs, elle aurait dû arriver dans le cratère Copernic. Il était manifeste que son appareil était plus primitif et moins précis qu'elle ne l'avait escompté.

Incapable de sortir du cratère, elle en fit le tour dans sa combinaison artisanale, satisfaite de la découverte de ce que nous appelons encore le Raccourci de Bagreist ou, plus simplement, le Bagreist.

Mais ce vaillant explorateur n'avait aucun moyen de retourner sur Terre. Ce serait à d'autres qu'il serait donné de construire une voûte d'entrée sur la Lune. La pauvre Joyce Bagreist mourut là, sur Aristarque, une dernière tartine de confiture sur les genoux, sans doute pas trop mécontente d'elle-même. Elle avait appelé la Terre par radio. Le signal avait été intercepté. L'Administration spatiale avait envoyé un vaisseau. Mais il arriva trop tard pour Joyce Bagreist.

En l'espace d'un an, après sa mort, la circulation s'était intensifiée et la Lune s'était couverte de matériaux de construction.

Mais qui ou quoi avait laissé le signal des couleurs chiffrées dans le ciel de l'Arctique en attendant l'heure de son interprétation ?

On étudia bien sûr les implications du Bagreist. On comprit que l'espace-temps ne possédait pas la configuration qu'on lui prêtait. Il y avait une autre force en œuvre, connue sous le nom de Force de Squidge. Les cosmologues et les mathématiciens avaient du mal à expliquer la Force de Squidge, car elle résistait à la formulation dans les langages mathématiques courants. Les systèmes mathématiques élaborés sur lesquels était fondée notre civilisation globale n'avaient que des applications locales : ils ne s'étendaient même pas à l'héliopause. Ainsi, tandis que l'on exploitait les découvertes pratiques de Bagreist, et que partout les gens (après avoir acheté un ticket) partaient de chez eux faire une petite promenade sur la Lune, ces lacunes mathématiques faisaient l'objet de recherches intenses et érudites.

Deux siècles plus tard, j'interviens dans l'histoire. Je vais essayer d'expliquer simplement ce qui s'est passé. Mais à ce moment-là il n'y a pas seulement P-L6344 qui entre en jeu, mais aussi Mme Staunton, le général Tomlin Willetts, et l'amie du général, Molly Levaticus.

Mon nom, à propos, est Terry W. Manson, L44/56331. Je vis dans Lunar City IV, plus connue sous le nom d'Ivy. J'ai été secrétaire général des Divertissements et j'ai travaillé pour les gens qui fabriquent les DI, ou drogues individuelles, ces drogues du plaisir adaptées aux codes génétiques individuels.

Je travaillais auparavant à la base lunaire du MAW, le Meteor and Asteroid Watch, la surveillance des météores et des astéroïdes, et c'est ainsi que j'ai eu connaissance des affaires du général Willetts. Willetts était un grand consommateur de DI. Il était responsable de l'opération MAW depuis trois ans. Il avait occupé ses derniers mois avec Molly Levaticus, qui avait rejoint son équipe comme assistante junior avant de devenir très rapidement secrétaire privée du général. À la suite de cette affaire gardée extrêmement secrète – mais largement répandue à la base – le général vivait dans un rêve.

J'avais aussi un sérieux problème de rêve. Une balle de golf abandonnée sur une plage déserte, cela n'a à première vue rien de tragique. Mais quand le même rêve revient toutes les nuits, il y a de quoi s'inquiéter. Je voyais la balle de golf et je voyais la

plage. Dans les deux cas, figées dans une immobilité parfaite et par conséquent inquiétante.

Le rêve devint plus insistant, à mesure que le temps passait. Il semblait – je ne vois aucune autre manière de l'exprimer – se rapprocher de moi chaque nuit. Je devins inquiet. Je pris rendez-vous avec Mme Staunton, Mme Roslyn Staunton, la plus célèbre mentatropiste d'Ivy.

Après m'avoir posé les questions habituelles sur mon état de santé, mes habitudes de sommeil et ainsi de suite, Roslyn – nous passâmes vite aux prénoms – me demanda le sens que j'attachais à mon rêve.

« C'est juste une balle de golf ordinaire. Enfin... elle a des marques qui ressemblent aux marques des balles de golf. Je ne vois pas ce que ça peut être d'autre. Et elle est couchée sur le côté. »

Quand je pensais à ce que je disais, je voyais bien que c'était une absurdité. Une balle de golf n'a pas de côté. Donc ce n'était pas une balle de golf.

« Et elle se trouve sur une plage ? » insista-t-elle.

« C'est exact. »

« Donc ce n'est pas sur la Lune. »

« Ça n'a rien à voir avec la Lune. » Mais là, je me trompais.

« Quelle sorte de plage ? Une station balnéaire, par exemple ? »

« Non, pas du tout. Une plage infinie. Perdue. Pierreuse. Lugubre. »

« Vous reconnaissiez cette plage ? »

« Non. C'est un endroit inquiétant – enfin, l'infini est toujours inquiétant d'une certaine manière. C'est juste une énorme étendue sans rien qui pousse dessus. Oh, et l'océan. Un océan maussade. Les vagues sont lourdes et plombées, et lentes. Il y en a environ une par minute qui ramasse ses forces et s'effondre sur le rivage. J'aurais dû les chronométrier. »

Elle dit : « Le temps n'est jamais fiable dans les rêves. » Puis elle demanda : « S'effondre ? »

« Les vagues n'ont pas l'air de se briser à proprement parler. Elles ne font que glisser. – Je restais silencieux à penser à ce tableau désolé mais pourtant séduisant qui me hantait. – J'ai

pourtant l'impression d'avoir été là-bas. Le ciel ? Il est très pesant et étouffant. »

« Vous trouvez donc tout cela très désagréable ? »

À ma grande surprise, je m'entendis répondre : « Oh non, j'en ai besoin, c'est comme une promesse de quelque chose. De quelque chose qui émerge... de la mer, j'imagine. »

« Pourquoi souhaitez-vous cesser d'avoir ce rêve si vous en avez besoin ? »

C'était une vraie question. Je me trouvais incapable d'y répondre.

Au moment où j'entreprenais mes trois séances par semaine avec Roslyn, le général entreprenait des séances plus fréquentes encore avec Molly Levaticus. Et P-L6344 s'approchait dangereusement.

Molly était une intellectuelle, elle jouait de la trompette d'argent, parlait sept langues, était championne d'échecs, mais était également fortement sexuée et portée au mal. Les cheveux bruns, avec un petit nez. Une aubaine pour n'importe quel homme, dirais-je. Même pour le général Tomlin Willetts.

La femme du général, Hermione, était aveugle et ce depuis l'enfance. Willetts n'était pas dénué de sadisme, d'ailleurs, autrement, comment aurait-il pu devenir général ? Et puis, nous sommes tous aveugles d'une certaine manière, dans nos vies privées comme dans certaines situations d'ordre public. Par exemple, des millions de gens sur Terre, qui paraissent intelligents par ailleurs, croient encore que le Soleil tourne autour de la Terre, plutôt que l'inverse. Et ce, malgré la preuve du contraire et la vérité qui est connue depuis des siècles.

Ces gens diraient pour leur défense qu'ils croient ce qu'ils voient. Pourtant nous savons que nos yeux ne perçoivent qu'une petite partie du spectre électromagnétique. Nos sens sont tous limités d'une certaine manière. Et, étant limités, ils sont souvent dupés. Même une « évidence à toute épreuve » concernant la nature de l'univers a été remise en cause par P-L6344.

La nature sadique de Willetts l'a poussé à convaincre sa bien-aimée, Molly Levaticus, de se promener nue dans l'appartement qu'il partageait avec sa femme, en présence de l'aveugle Hermione. Je crois qu'elle a savouré la situation

comme un jeu sexuel. Roslyn était d'accord avec moi. C'était une frasque. Mais les commentateurs virent en Molly soit une victime soit un horrible prédateur femelle.

Personne ne pensa que la vérité, si tant est qu'il y ait une vérité unique, était entre les deux : il y avait une affinité entre les personnes concernées, ce qui n'est pas si fréquent qu'il y paraît, entre le vieil homme et la jeune femme. Molly avait indubitablement de la force et lui une faiblesse. Ils influaient l'un sur l'autre.

Et ils jouaient au chat et à la souris avec Hermione Willetts. Celle-ci était assise à table, dans la salle à manger, avec Willetts. À ce moment-là, Levaticus entrait nue dans la pièce sur la pointe des pieds. Elle faisait le tour en dansant lentement, les bras au-dessus de la tête en montrant ses aisselles non rasées, en une sorte de mouvement de tai-chi, tout près de l'aveugle.

Sentant un mouvement dans l'air, ou un léger bruit, Hermione demandait doucement : « Tomlin, mon cheri, y a-t-il quelqu'un d'autre dans la pièce ? »

Il niait.

Hermione faisait des moulinets avec sa canne. Molly esquivait toujours.

« Votre conduite est très étrange, Hermione, disait Willetts sévèrement. Rangez votre canne. Vous êtes folle ou quoi ? »

Ou encore, ils étaient au salon. Hermione était dans un fauteuil, en train de lire un livre en braille. Molly collait ses charmantes parties bouclées presque sous le nez de la dame. Hermione reniflait et tournait la page. Molly se laissait couler auprès de Willetts, ouvrait sa bragette et sortait son pénis en érection, sur lequel ses doigts jouaient comme un musicien d'une flûte. Alors Hermione levait son regard aveugle et demandait à son mari ce qu'il faisait.

« Je compte mes médailles, très chère », répondait-il.

Quelle perception la pauvre Hermione avait-elle du monde ? Jusqu'à quel point se trompait-elle et préférait-elle ne pas savoir, puisqu'elle ne pouvait rien empêcher ?

Mais lui était également aveugle, il ignorait les signaux du MAW, qui exigeait une décision immédiate sur les mesures à prendre pour dévier ou détruire P-L6344 qui approchait.

Willetts était tout occupé de ses affaires privées, de même que j'étais tout occupé de mes rendez-vous mentatropiques avec Roslyn. Nos corps suivaient leurs cours comme les corps du système solaire.

Les astéroïdes Apollo traversèrent l'orbite Terre-Lune. De ces dix-neuf petits corps, le plus connu est sans doute Hermès, qui est passé un jour à une distance de la Lune égale à deux fois la distance de la Lune à la Terre. P-L6344 est un petit rocher, pas plus de cent quatre-vingt-dix mètres de diamètre. Lors de son précédent passage, la courageuse astronaute Flavia da Beltrau do Valle était parvenue à s'amarrer au rocher, en y plantant une réplique métallique du drapeau patagonien. À l'époque dont je parle, l'astéroïde arrivait rapidement dans une inclinaison de cinq degrés par rapport au plan de l'écliptique. Les meilleures estimations prévoyaient qu'il entrerait en collision avec la Lune à 23 h 03, le 5 août 2208, à quelques kilomètres au nord d'Ivy. Mais toute action défensive était reportée en raison des autres préoccupations du général Willetts.

Mais alors pourquoi les ordinateurs ne recevaient-ils pas leurs instructions d'autres que lui et pourquoi les missiles n'étaient-ils pas armés par des subordonnés ? C'est que chacun était probablement absorbé dans ses préoccupations absurdes, dans son petit univers, dont il formait le centre visible. Plongés dans les Divertissements, ils étaient en tout cas peu disposés à agir.

Nous détestons peut-être la réalité. La réalité est trop froide pour nous. Nos perceptions de toutes choses sont gouvernées par nos moi. Quand on a demandé à Gustave Flaubert où il avait trouvé le modèle du personnage tragique de Mme Bovary, il a répondu : « Madame Bovary ? C'est moi. » Il est certain que l'horreur qu'éprouvait Flaubert pour la vie est tout entière incarnée dans ce livre. Le roman est un exemple de protodivertissement.

Alors même qu'Apollo s'approchait, alors même que nous étions dans un danger mortel, je cherchais, sous la direction de Roslyn, la signification de mon étrange rêve dans l'œuvre du philosophe allemand Edmund Husserl. Husserl touchait

quelque chose en moi, car il rejettait tout postulat concernant l'existence, préférant la subjectivité des perceptions individuelles comme moyen de percevoir l'univers.

Un homme intelligent, cet Husserl. Mais il parle peu de ce que sont réellement les choses s'il advient que nos perceptions sont fautives. Ou, par exemple, si nous ne percevons pas à temps la crise causée par l'approche d'un astéroïde.

Conformément aux prévisions, P-L6344 frappa. Par hasard, il tomba dans le cratère Copernic, celui que Joyce Bagreist cherchait à l'origine.

La Lune chancela dans son orbite.

À Ivy tout le monde tomba. Hermione, en cherchant sa canne à l'aveuglette, attrapa les charmantes parties frisées de Molly et s'écria : « Il y a un chat ici ! »

Maisons et carrières furent détruites en grand nombre, y compris celles du général Willetts.

Sur la Lune, les gens s'abritèrent dans la maison Bagreist la plus proche. Ils craignaient souvent que, sous la force de l'impact, la Lune n'explose dans l'espace. J'ai eu beaucoup de travail. Je détestais les villes sordides de la Terre. Mais d'abord je décidai de rester, parce que Roslyn Staunton restait, et que nous étions tous les deux décidés à aller au fond de mon rêve. Curieusement, par un transfert magique, c'était devenu aussi son rêve. Nos séances prenaient de plus en plus l'allure d'un complot.

Un moment, j'ai pensé épouser Roslyn, mais j'ai gardé l'idée pour moi.

Après le choc, nous avons tous été inconscients pendant au moins deux jours. Parfois une semaine. La couleur rouge a disparu du spectre.

L'incident a eu également pour conséquence étrange d'effacer mon rêve de la balle de golf couchée sur le côté. Je ne l'ai plus jamais rêvé. Je l'ai oublié. J'ai cessé d'aller chez Roslyn en tant que patient. Puisqu'elle ne jouait plus de rôle professionnel dans ma vie, j'ai pu l'inviter à dîner au restaurant l'Earthscape où on mangeait des angelots particulièrement bons, et ensuite, une fois que les choses se furent suffisamment calmées, l'emmener voir le site de l'impact.

En roulant vers l'ouest, nous avons traversé des kilomètres de cendre grise. On avait placé des pins en plastique vert des deux côtés de la route pour essayer de créer un décor. Ils s'arrêtaient à un kilomètre de la ville, là où la route se divisait. Des palissades espacées attrapaient les rayons obliques du soleil, ce qui leur donnait des allures de flèches d'une étrange église. Roslyn et moi restions silencieux, l'un à côté de l'autre, chacun dans ses pensées. Nous avions éteint la radio. Les voix ressemblaient à des cris de pingouins.

« Je m'ennuie de Gauguin, dit-elle brusquement. Ses couleurs expressionnistes éclatantes. Cette putain de Lune est si grise. Je regrette parfois d'être venue ici. Bagreist a rendu tout cela trop facile. Si tu n'avais pas été là... »

« J'ai des tableaux de Gauguin en diapositives. J'aime sa peinture ! »

« Vraiment ? Pourquoi tu ne l'as pas dit ? »

« C'est mon vice secret. J'ai presque tout. »

« Ah oui ? Je croyais que c'était le grand artiste méconnu. »

« Ces merveilleuses femmes amples, à la nudité couleur chocolat. Les chiens, les idoles, le sens d'une présence qui plane... »

Elle poussa un cri mélodieux. « Tu connais *Vairaumati Tei Oa* ? La femme qui fume, avec une forme vague derrière elle ? »

« Et derrière eux, la sculpture de deux personnes en train de copuler ? »

« Mon Dieu, tu connais cela, Terry ! La couleur pure ! La joie maussade ! Arrêtons-nous et basons pour fêter ça. »

« Après. Bon. Son sens de la couleur, du dessin, de la composition. Des lacs de rouge, des forêts d'orange, des murs de vert... »

« Il avait des perceptions bizarres. Gauguin apprenait à tout voir d'un œil nouveau. Il avait peut-être raison. Peut-être que le sable est rose. »

« C'est drôle qu'il n'ait jamais peint la lune, il ne l'a pas fait ? »

« Pas que je sache. Il l'aurait sans doute vue rose aussi. »

Nous nous prîmes les mains. Nous accrochâmes nos langues. Nos corps trouvèrent leur chemin l'un sur l'autre. Ardeur,

ardeur. Affamés de couleurs. Des fissures apparaissent sur la route. La voiture ralentit.

Mon esprit vagabondait dans le monde que Gauguin avait découvert et dans celui, différent, qu'il avait ouvert aux autres. Ses toiles étaient la preuve qu'il n'y avait pas de perception commune sur ce qu'était la réalité. Gauguin était la preuve que Husserl avait raison. Je criais ma trouvaille à Roslyn. La « réalité » était une conspiration et les tableaux de Gauguin amenaient les gens à accepter une réalité nouvelle et différente.

« Oh, mon Dieu, je suis si heureuse ! »

La route commençait à se bosseler. La voiture ralentit totalement. Peu après elle déclara : « Plus de route devant. » Et elle s'arrêta. Roslyn et moi avons dégrafé nos casques, nous sommes sortis et nous avons marché.

Il n'y avait personne alentour. L'endroit était délimité par un cordon que nous avons franchi. Nous sommes entrés dans Copernic par le passage qui avait été pratiqué dans ses murs quelques années auparavant. Le fond plat du cratère s'était écroulé. La chaleur de l'impact l'avait vitrifié. Nous avons traversé cette dangereuse patinoire. Au milieu de ce bouleversement, il s'était formé un nouveau cratère, le cratère du P-L6344, d'où s'échappait un nuage de fumée qui se répandait sur le sol poussiéreux.

Nous nous tenions tous les deux au bord du nouveau cratère et nous regardions en bas. Une croûte de cendre grise éclata quelque part, révélant une lueur rouge dessous.

« Dommage que la Lune se soit trouvée sur la route... »

« C'est la fin de quelque chose... »

Il n'y avait pas grand-chose à dire.

Elle trébucha quand nous fîmes demi-tour. Je lui pris le bras et la retins. En grognant, Roslyn envoya un coup de pied dans ce qui l'avait fait trébucher. Une pierre brillait sourdement.

Elle amena son bras de maniement dont les longs doigts de métal fouillèrent dans la boue agitée et saisirent la chose, qui n'était pas une pierre. C'était rhomboïdal – manufacturé. Pas plus grand, en taille, qu'une bouteille thermos. Avec des cris de surprise, nous le rapportâmes à la voiture.

Le rhomboïde P-L6344 ! Les techniques de datation indiquèrent que l'objet avait plus de deux millions et demi d'années. Il s'ouvrait quand il était refroidi à 185 333° K.

De l'intérieur sortait une chose complexe que nous prîmes d'abord pour une machine miniature, mais néanmoins très élaborée. La machine bougeait doucement, elle se rétractait et projetait des séries de tiges et d'objets ressemblant à des tire-bouchons. L'analyse montra qu'ils étaient faits de divers matériaux semi-métalliques, inconnus de nous, créés à partir de ce que nous aurions appelé des atomes artificiels, où des points semi-conducteurs contenaient des milliers d'électrons. Il émettait des séries d'éclairs de lumière.

On conserva cette chose étrange à 185 333° K et on l'étudia. Les Divertissements furent de la partie car la recherche était financée par l'exploitation de ce mystérieux objet venu d'un passé éloigné comme objet d'exposition. J'étais souvent dans la zone opérationnelle. En écoutant ce que disaient les gens qui traînaient les pieds devant la vitrine à sens unique, je compris que pour la plupart, ils trouvaient cela extrêmement ennuyeux.

La nuit, nous hurlions contre les « touristes », Roslyn et moi. Nous voulions un univers à nous. Pas ici, pas sur la Lune. Sa poitrine était la plus intelligente que j'avais jamais sucée.

Nous parlions, Roslyn et moi, de cet étrange signal que nous avions reçu et je dois admettre que c'est elle qui a eu l'idée. « Tu continues à l'appeler une machine, dit-elle, peut-être que c'est une sorte de machine. Mais peut-être que c'est vivant. C'est peut-être un survivant d'une époque où l'univers ne connaissait pas la vie à base de carbone. C'est peut-être une chose vivante prébiotique ! »

« Une quoi ? »

« Une chose vivante d'avant la vie. Ce n'est pas vraiment vivant puisque ce n'est jamais mort, malgré deux millions et demi d'années passées dans cette bouteille. Terry, tu sais bien que l'impossible arrive. Nos vies sont impossibles. Cette chose qui nous a été donnée est à la fois possible et impossible. »

Par nature, je me serais précipité pour raconter ça à tout le monde. En particulier pour parler de cette idée aux savants. Roslyn m'en a dissuadé.

« Il doit y avoir quelque chose qui s'adresse à nous là-dedans. Nous avons peut-être un jour ou deux d'avance sur eux, avant qu'ils ne comprennent eux aussi qu'ils ont affaire à une espèce de vie. Nous devons profiter de cette avance. »

Ce fut mon tour d'avoir une inspiration. « J'ai enregistré tous ses éclairs. Décodons-les, voyons ce qu'ils disent. Si ce petit objet a de l'intelligence, cela veut dire qu'il y a un sens qui attend d'être découvert... »

L'univers suivait son cours impénétrable. Les gens vivaient leur vie impénétrable. Mais Roslyn et moi ne dormions presque plus, nous ne dormions que quand sa petite hanche pointue était collée à la mienne. Nous avons transformé les messages clignotants en sons, nous les avons écoutés à l'envers, nous les avons accélérés et nous les avons ralenti. Nous leur avons même attribué des valeurs. Rien n'y fit.

La tension nous rendait irascibles. Il y avait pourtant des moments de calme. J'ai demandé à Roslyn pourquoi elle était venue sur la Lune. Nous nous étions déjà lus l'un l'autre, mais nous ne connaissions pas l'alphabet.

« Parce qu'il était facile de passer par le Bagreist le plus proche, d'une manière que mes grands-parents n'auraient jamais pu imaginer. Et je voulais travailler. Et... »

Elle s'arrêta. J'attendais que la suite sorte. « À cause de quelque chose qui était profondément enfoui en moi. »

Elle m'adressa un regard qui étouffa toute réponse que j'aurais pu lui faire. Elle savait que je la comprenais. En dépit de mon métier, en dépit de ma carrière, qui flottait sur moi comme un vêtement trop large, je vivais pour des horizons lointains.

« Parle, toi ! ordonna-t-elle. Lis-moi ! »

« C'est l'appel du lointain. C'est là que je vis. Je peux dire la même chose que toi, « à cause de quelque chose qui est profondément enfoui en moi ». Je te comprends de tout mon cœur. Ta gêne est la mienne. »

Elle se jeta sur moi, en baissant mes lèvres, ma bouche. Elle disait : « Dieu que je t'aime. Je te bois. Toi seul comprends. »

Et je lui disais les mêmes choses, en balbutiant des phrases sur ce monde que nous avions en commun, sur le fait qu'avec

l'amour et les mathématiques nous pourrions l'atteindre. Nous devînmes l'animal à deux dos et à un esprit.

C'est en prenant ma douche après une nuit blanche que l'idée me vint soudain. La semi-vie prébiotique que nous avions découverte, enfouie sous la surface de la Lune pendant des temps incalculables, n'avait pas besoin d'oxygène, pas plus que les perceptions de Roslyn et les miennes. Quel carburant lui était donc nécessaire pour renforcer ses potentialités ? La seule réponse possible était : le froid !

Nous avons donc baissé la température des messages clignotants grâce à la machine du laboratoire, pendant les heures de la nuit, quand la place était libre. À 185 332° K, les messages se transformèrent en phases. Un degré plus bas, ils devinrent solides et émirent une lueur sourde. Nous avons pris plusieurs photos sous des angles différents, avant d'éteindre la super-réfrigération.

Nous découvrîmes alors un mode mathématique entièrement nouveau. C'étaient des mathématiques d'une existence différente. Elles étaient une phase de l'univers en contradiction totale avec la nôtre, qui nous rendait notre monde lointain et différent de l'idée que nous en avions. Non parce qu'elles rendaient nos idées obsolètes, loin de là, mais plutôt parce qu'elles démontraient, avec une logique irréfutable, que nous n'avions pas compris combien la part de la totalité que nous occupions était petite.

C'était une vieille information grise, bien plus dense que le plomb, plus durable que le granit. Incontestable.

Tremblants, Roslyn et moi nous l'avons pris – au cœur de la nuit encore une fois, à l'heure des pires crimes – et nous avons entré ses équations dans le Crayputer qui gouverne et stabilise la Lune. Une fois entré, dans un éclair...

Nous sortîmes du trou en gémissant. Nous trouvâmes là un Bagreist encore plus grand. Au moment où nous avons pénétré dans la pâle lumière, nous avons vu la perspective lointaine que nous avions toujours portée au fond de nous : l'océan solitaire, les vagues de plomb, le rivage désolé, dont nous avions si longtemps rêvé et dont les grains crissaient à présent sous nos pieds.

Derrière nous, gisait la boule qu'avait été la Lune, coupée de son ancien environnement, perdue dans son âge vénérable, échouée sur le côté.

Nous nous sommes pris les mains avec détermination et nous avons avancé.

## *LE BOUTON PAUSE*

Malgré des avancées en technique génétique, il semble que la société humaine ne doive jamais progresser. Heureusement, on a trouvé quelque chose pour supprimer quelques-unes de ses tensions. On a inventé le bouton Pause.

Certes, notre monde physique est aujourd’hui totalement connu, et les instruments robotisés ont dressé la carte de la planète Mars, pourtant la science a percé à jour un monde beaucoup plus complexe et démêlé l’écheveau de ses traverses.

Elle a enfin compris la topographie du cerveau.

Une petite usine de Birmingham a décidé de chercher des applications à cette connaissance. Conrad Barlow était propriétaire d'une boutique de motos. Il avait coutume de boire une fois par semaine avec son cousin Gregory Magee. Les deux hommes s'intéressaient au football et soutenaient l'équipe locale. À part cela, leurs vies étaient très dissemblables. Conrad était expert en moteurs en tous genres, tandis que Gregory était chirurgien à l'hôpital de Birmingham, spécialisé dans les lésions crâniennes et cervicales.

Gregory, connu en secret des infirmières sous le sobriquet de Magee-le-fou en raison d'une légère excentricité, dut un jour opérer un joueur de Birmingham North End, blessé dans un match. Le joueur, Reggie Peyton, avait développé un caillot dans le lobe temporal droit. Ce fut facile à enlever. Néanmoins, Peyton ne reprit pas conscience quand l'effet de l'anesthésie se dissipa. Tout paraissait normal du point de vue physique. Il resta presque deux jours dans le coma. Quand il se réveilla, il se sentait parfaitement bien et rentra à la maison. Mais il ne joua plus jamais.

Il y avait là un mystère dont seul Gregory s'aperçut. Il discuta de l'affaire avec Conrad autour d'une pinte de bière le samedi suivant.

« Le transmetteur d'excitation n'a pas fonctionné », dit-il.

Conrad martelait le bar de ses doigts. « C'était dans le lobe temporal droit ? Greg, est-ce que ce n'est pas là que se trouve l'illusion de Cotard ? Tu te souviens, nous parlions de Cotard l'autre semaine ? »

Dès lors, ils surent qu'ils étaient sur une piste.

Cotard, le grand psychiatre français, identifiait un syndrome selon lequel ses patients croyaient être morts. L'illusion persistait, malgré des preuves du contraire aussi indiscutables que les battements du cœur, le parfait fonctionnement des poumons, le maintien de la température du corps. L'évidence de la contradiction amenait l'illusion à s'effondrer après un temps.

Là résidait la clef qui permettait d'arriver à l'invention du bouton Pause. Malgré son surnom populaire, la microfonction qu'inventèrent Conrad et Gregory était une machine à molécules.

Une petite molécule était placée dans une grande où, comme un enzyme, elle créait des liens. D'autres molécules étaient alors ajoutées jusqu'à former une structure complexe. Ainsi on créait une nanomachine contrôlée par des bandes de molécules pouvant produire dans le cerveau des montées d'adrénaline extrêmement faibles, de l'ordre de 0,0001 pour cent.

Quand il est correctement fixé dans le lobe temporal droit, le bouton Pause, plus justement connu sous le nom de Réflexe Fonctionnel Retard, a la fonction suivante : dans une situation de crise, une personne qui a un RFR reçoit une pause. Bien que le délai soit temporaire, il permet à cette personne de penser à ce qu'elle va faire. Nos cerveaux sont ainsi faits que l'émotion prend le pas sur l'intellect dans les situations de crise. La colère masque la pensée. Le RFR circonvient cette spécificité phylogénique.

On empêche ainsi beaucoup de violence. On anticipe des phénomènes comme les chiens, les enfants, les femmes battus. Le pourcentage de femmes violentées par leurs partenaires masculins était alarmant : vingt-cinq pour cent au Royaume-Uni, vingt-huit pour cent aux États-Unis. Ces agressions primaires se produisaient souvent quand les femmes étaient enceintes. Avec l'introduction du RFR, les chiffres sont tombés

respectivement à onze et douze pour cent (l'amélioration a été plus sensible aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne).

Au début, Conrad et Gregory ne purent vendre leur invention qu'aux institutions comme les prisons où l'apport du RFR faisait gagner aux prisonniers une remise de peine de cinq pour cent.

Un gouvernement éclairé y vit un champ d'application plus vaste. Les automobilistes se laissèrent tenter par la réduction du coût du permis de conduire proposée à toute personne qui entreprendrait le traitement. La violence au volant disparut. Les accidents décrurent rapidement.

Puis ce fut le tour du grand public d'être intéressé. Il était agréable de garder son calme. Le RFR empêchait également de parler trop vite sous le coup de la colère. Il y eut plus d'harmonie entre les partenaires que précédemment. L'euphorie devint à la mode.

On ne se demande plus : « Pourquoi j'ai fait ça ? » ou « Qu'est-ce qui m'a pris ? » On prend à présent le temps de savoir.

Le changement le plus dramatique fut peut-être celui qui eut lieu dans la vie politique. Les hommes politiques dans les pays démocratiques étaient généralement élus pour résoudre des problèmes qui dépassaient largement le terrain de la politique, comme la question de savoir comment arrêter de gaspiller les ressources de valeur, comment aider et éduquer les déshérités, comment prévenir les tensions raciales. Les électeurs ne manquaient pas de dire qu'ils soutenaient ces projets. Malgré tout, la promesse de réductions d'impôts pouvait les amener à changer de conviction. Si l'on met en balance une légère diminution des impôts et l'augmentation du budget de l'éducation, il n'est pas rare que ce soit l'éducation qui perde la partie.

Ainsi les politiciens font des promesses hypocrites. Ils jurent de réaliser des changements qui ne peuvent pas être menés à bien pendant les cinq ans de leur mandat. Les deux parties sont bercées de fausses promesses.

Et maintenant le bouton Pause entre en action !

Chacun a le temps de réfléchir. On devient donc plus honnête, plus réaliste. On a à présent le temps de considérer la valeur de l'honnêteté, d'évaluer la vérité derrière les promesses, nous qui étions si accoutumés à un régime de mensonges.

L'année où Conrad Barlow et Gregory Magee reçurent le prix Nobel de la paix, nous avons voté la venue au pouvoir du Parti uni de la réalité.

L'enjeu est maintenant de faire entrer le RFR dans la chaîne génétique, pour que ses effets deviennent héréditaires.

Bien sûr, cela nous modifiera. Nos sociétés branlantes se modifieront. Plus tard, des êtres humains pleinement développés regarderont la période actuelle comme nous regardons les hommes de l'âge de pierre.

## *STEPPENPFERD*

D'un point de vue cosmologique, le soleil était un solitaire, isolé à la frange de sa galaxie. C'était un super-géant. Le super-géant appartenait à la classe spectrale K5. De plus près, c'était un globe terne, fumeux, une chandelle sur le point de s'éteindre, la fumée consistant en une myriade de particules dansant dans l'orage magnétique solaire.

En dépit de sa taille, c'était une chose froide, qui ne dépassait pas 3 600 K. Malgré tout, il nourrissait, en tant que super-géant, l'imagination hypertrophiée et malade des créatures qui dépendaient de lui. Sur toute sa circonférence, jusque sur le plan de l'écliptique, il y avait une série de sphères artificielles subalternes qui bougeaient. Chacune de ces sphères contenait des systèmes solaires captifs.

Les espèces qui avaient amené ces sphères sur de vastes distances jusqu'au super-géant s'appelaient les Pentivanashenii, un mot qui, il y a des éons de cela, signifiait « ceux qui jadis broutaient ». Cette espèce a cannibalisé sa propre planète avant de partir dans la grande matrice de l'espace pour retourner dans leur étoile d'origine afin de mettre leurs prises en orbite captif.

Le père Erik Predjin sortit du dortoir dans la lumière du petit matin. Dans peu de temps, la cloche du monastère allait sonner et ses douze moines, accompagnés d'un nombre équivalent de novices, se lèveraient et iraient dans la chapelle pour les Premières Dévotions. Jusque-là, le petit monde de l'île était à lui. Ou plutôt à Dieu.

Le froid bas et humide lui parvenait à travers les bouleaux. Le père Predjin grelottait dans son habit. Il goûta la morsure de l'aube. À pas lents, il longea le tas de bois aplani préparé pour la réfection du toit de la chapelle, les pierres numérotées et empilées qui seraient un jour utilisées à rebâtir l'abside. Il

considéra pour la millième fois la vieille construction à laquelle, avec l'aide de Dieu et sa volonté propre, il redonnait une vie spirituelle.

Le monastère était encore dans un pauvre état. Une partie de ses fondations dataient du règne d'Olaf le Pacifique, au XI<sup>e</sup> siècle. La majeure partie du bâtiment était plus récente et datait de l'époque où le Slave Wends avait cherché refuge sur l'île.

Ce que le père Predjin admirait par-dessus tout, c'était la façade sud. Le portail voûté était flanqué d'arcades aveugles avec des colonnes en creux profondément enfoncées. Elles étaient rongées par les intempéries mais entières.

« Ici, disait souvent le père Predjin aux prétendus touristes, vous pouvez imaginer les anciens moines essayant de recréer la face de Dieu dans la pierre. Il est grand, prêt à permettre l'accès à tous ceux qui viennent à Lui, mais parfois aveugle à nos souffrances. Et aujourd'hui, le Tout-Puissant est épuisé par le temps incertain que nous avons sur Terre. »

Les touristes s'en allaient en traînant le pas. Certains levaient les yeux très haut, très haut là où derrière le ciel bleu, on pouvait vaguement voir la courbe d'une sphère métallique.

Le père ressentait une joie supplémentaire ce matin-là. Il n'essaya pas de l'analyser. La joie était une sorte de produit secondaire, simplement quelque chose qui arrivait dans une vie bien réglée. Bien sûr, c'était l'automne et il avait toujours aimé l'automne. Quelque chose à cette période de l'année, quand les feuilles se mettaient à fuir devant la brise du nord et que les jours diminuaient, donnait une acuité supplémentaire à l'existence. On devenait plus conscient du grand esprit qui régissait le monde naturel.

Un coq chanta, saluant la fraîcheur du matin.

Il tourna son large dos au bâtiment ocre et se dirigea vers le bord de l'eau par le chemin pavé qu'il avait aidé les frères à construire. Il longea la rive. La rencontre des deux éléments, l'eau et la terre, était marquée par une cascade de pierres et de cailloux qui provenaient des flancs des glaciers en recul. Ces meules puissantes les avaient si bien polis qu'ils luisaient dans la lumière du matin, offrant à ceux qui prenaient la peine de

regarder une grande diversité de couleurs et d'origines. Ils étaient tout autant que le monastère la preuve, pour le croyant, de l'existence d'un Guide. Un Guide qui avait pourtant accepté de traverser cent mille années-lumière...

Il y avait un poisson mort argenté sur les galets, le doux mouvement des vagues du lac lui donnait une légère apparence de vie. Même dans la mort, il conservait sa beauté.

D'un pas régulier, le père s'approcha d'une petite jetée. Un vieil embarcadère de bois avançait de quelques mètres dans le lac Mannsjo, ruisselant d'eau. C'est par cette jetée que débarqueraient d'abord des ouvriers et, plus tard, un autre bateau transportant des touristes extragalactiques. À un kilomètre de là, juste en face, il y avait la terre et la petite ville de Mannjer, d'où partaient les bateaux. Une couche grise de pollution provenant de la ville stagnait dans un coin et recouvrait le reflet noir des montagnes dans l'eau.

Le père étudia les montagnes et les toits de la ville. Comme elles parvenaient habilement à imiter la réalité d'autrefois ! Il se signa. Au moins cette petite île avait été préservée, pour quelle raison, il n'en savait rien. Peut-être qu'un jour viendrait où tout redeviendrait normal, s'il persévérait dans la prière.

Il y avait à la limite de l'eau, sur l'île, des vieux barils de mazout et des restes d'équipement militaire. L'île était jusqu'à ces cinq dernières années sous commandement militaire des humains pour leur propre compte. Le père Predjin avait effacé presque tous les restes de cette occupation : les graffitis dans la chapelle, les impacts de balle dans les murs, les arbres brisés. Il hésitait à dégager ces dernières traces militaires. Quelque chose lui disait de laisser les vieux canots rouillés là où ils étaient, à moitié enfouis dans les eaux du lac. Maintenant qu'ils avaient cessé de fonctionner, ils n'étaient pas sans harmonie avec le paysage. En outre, il n'y avait pas de mal à rappeler aux frères et aux visiteurs étrangers les folies du passé, et la nature incertaine du monde actuel. Du monde et, ajouta-t-il pour lui-même, du système solaire tout entier, à présent enchâssé dans cette énorme sphère et transporté... il ignorait où.

*Quelque part loin par-delà la galaxie. Mais pas hors de l'atteinte de Dieu ?*

Il respira profondément, charmé par le clapotis des eaux du lac. À l'ouest de sa petite île – celle du Seigneur et la sienne –, il voyait ce qui avait été la Norvège et une ligne de train dans le lointain. À l'est, les montagnes de ce qui avait été la Suède. Le lac Mannsjo se trouvait sur la frontière entre les deux pays. En fait, la ligne imaginaire formée par cette frontière telle que l'avaient imaginée les techniciens des ministères d'Oslo et de Stockholm coupait l'île de Mannsjo en deux et passait même juste au milieu du vieux monastère. De là sa longue occupation par les militaires humains quand les intérêts territoriaux avaient divergé et que les deux pays scandinaves avaient été en conflit.

*Pourquoi s'étaient-ils querellés ? Pourquoi n'avaient-ils pas imaginé... disons... l'inimaginable ?*

Il connaissait les maigres bouleaux blancs qui poussaient entre les pierres sur la rive, il connaissait chacun d'eux : il s'amusait à considérer que certains étaient norvégiens et d'autres suédois. Il les caressa en passant. L'écorce mince comme du papier et humide de bruine étaient agréable au toucher.

Maintenant que les militaires étaient partis, les seuls envahisseurs de Mannsjo étaient les touristes. Le père Predjin était censé encourager leurs visites. Un petit bateau les amenait, un bateau qui quittait Mannjer sur la côte ponctuellement tous les matins d'été, sept jours par semaine, et débarquait les gens pour deux heures. Pendant ce temps les touristes étaient libres de se promener ou de faire semblant de prier. Et les novices qui leur vendaient à boire, à manger et des crucifix gagnaient un peu d'argent pour aider le fond de restauration.

Le père regarda le bateau traverser le lac et les êtres grotesques ressemblant à des chevaux qu'il transportait prendre doucement forme humaine et endosser des vêtements humains.

Août disparaissait du calendrier. Il n'y aurait bientôt plus de touristes. Mannsjo était à moins cinq degrés au sud du cercle arctique. Aucun touriste ne venait durant le long et sombre hiver. Ils copiaient tout ce qui avait jadis existé, y compris les comportements.

« Ils ne me manqueront pas, dit le père, à mi-voix, en regardant la côte au loin. Nous travaillerons tout l'hiver comme si rien n'était arrivé. » Il reconnut qu'il regretterait pourtant les visiteuses. Bien qu'ayant fait vœu de chasteté des années auparavant, Dieu lui permettait toujours de se réjouir à la vue des jeunes femmes, de leurs cheveux flottants, de leur silhouette, de leurs longues jambes, au son de leur voix. Personne dans la communauté, pas même Sankal, le joli jeune novice, ne pouvait rivaliser avec les qualités des femmes. Des qualités de gazelles. Mais ce n'était bien sûr qu'une illusion : il se cachait en vérité sept membres noirs disgracieux derrière chaque paire de jolies jambes.

Les êtres pénétraient son esprit. Il le savait. Parfois il les sentait ici, comme des souris derrière la cloison de sa chambre.

Il se tourna vers l'est, ferma les yeux pour boire la lumière. Il avait un visage maigre et hâlé. C'était le visage d'un homme sérieux qui aime rire. Ses yeux étaient généralement gris-bleu, et l'attention qu'il portait à ses compagnons était tout à la fois inquisiteuse et amicale : peut-être plus inquisiteuse qu'ouverte, comme les étagères de livres dans une bibliothèque dont les dos promettent beaucoup mais ne révèlent pas grand-chose du contenu. Ceux avec qui le père Predjin avait négocié l'achat de l'île disaient qu'il ne faisait confiance à personne, probablement pas même à Dieu.

Ses cheveux noirs, qui commençaient seulement à grisonner, étaient coupés au bol. Il était rasé de près. Une sorte de détermination douce jouait sur ses lèvres ; d'ailleurs son maintien tout entier suggérait la détermination. Erik Predjin, de par son naturel, ne se rendait pas compte combien son apparence lui avait facilité la vie et lui avait permis de moins user de sa détermination que cela aurait pu autrement être le cas.

Il pensa au visage d'une femme qu'il avait autrefois connue et se demanda : Pourquoi les hommes ne sont-ils pas plus heureux ? Les hommes et les femmes n'ont-ils pas été placés sur Terre pour se rendre mutuellement heureux ? Était-ce parce que l'humanité avait échoué de manière dramatique que cet

extraordinaire essaim d'êtres était descendu balayer quasiment tout ce qui paraissait autrefois immuable ?

Comment se faisait-il que le monde fût si plein de péchés qu'il faille le détruire ? Maintenant, ceux qui s'étaient eux-mêmes emprisonnés sur Mannsjo continuaient à L'honorer. Essayaient dans leur faiblesse de L'honorer. Pour sauver le monde et le rétablir tel qu'il était autrefois, et lui rendre intégrité et bonheur. Sans péché.

Les galets crissaient sous ses sandales. Serrant ses bras pour protéger son corps du froid, il s'éloigna de l'eau et prit un autre chemin qui montait en contournant un rocher géant. Là, dans un vallon abrité, des poules gloussaient. Il y avait des jardins où la communauté faisait pousser des légumes, des pommes de terre surtout, et des herbes, et élevait des abeilles. Juste ce qu'il fallait pour nourrir la communauté, mais le Tout-Puissant approuvait la frugalité. Comme le père traversait le jardin en jetant sur les cultures un regard connaisseur, la cloche du monastère se mit à sonner. Il poursuivit son chemin sous les pommiers, sans hâter le pas, vers son église nouvellement restaurée.

Ce faisant, il dit tout haut, en frappant dans ses mains : « Merci, Seigneur, de nous permettre de vivre une de vos merveilleuses nouvelles journées. Protégez-nous des Pentivanashenii. Et bénissez mes compagnons de travail, afin qu'ils goûtent aussi votre joie. »

Après la prière du matin, ce fut le petit déjeuner. Du pain fait par les moines, du poisson frais du lac, de l'eau du puits. Assez pour se remplir l'estomac.

Peu après dix heures, le père Predjin et deux frères descendirent au débarcadère accueillir le bateau du matin qui amenait les ouvriers de Mannjer. Les ouvriers étaient des volontaires. Il y avait non seulement des Scandinaves, mais aussi des hommes, généralement jeunes, provenant d'autres parties de l'Europe, ainsi qu'un Japonais venu visiter Mannsjo deux ans plus tôt en touriste et qui était resté. En attendant le statut de novice, il vivait à Mannjer avec une femme infirme.

Oh, chacun avait son histoire. Mais il les avait vus depuis la fenêtre alors qu'ils pensaient ne pas être observés, rendus à leur

forme pesante traînant leurs grandes mains à sept doigts de couleur grise.

C'était le secret du père : il savait que c'était des êtres asymétriques et non pas plus ou moins symétriques comme les humains, il comprenait donc que Dieu s'était détourné d'eux. Ils étaient par conséquent le mal.

Les moines accueillirent les faux ouvriers et les bénirent. Ils leur indiquèrent alors les tâches du jour. Il était rarement nécessaire de leur donner des instructions supplémentaires. Les plâtriers, les charpentiers et les maçons continuaient le travail de la veille.

*Devrais-je permettre à ces étrangers et à ces ennemis de Dieu de participer à la construction de la maison de Dieu ? Vat-Il tous nous maudire pour avoir permis cette erreur ?*

Une petite urgence s'ajoutait à présent au travail habituel : l'hiver approchait. On avait posé sur le tambour du dôme principal un toit de tuile presque plat, qui le protégeait des intempéries. Il ne restait maintenant plus d'argent pour le revêtement de cuivre du dôme qui était prévu, si les fonds arrivaient jamais.

Quand le père vit que tout le monde était occupé, il retourna dans le bâtiment principal et monta un escalier en colimaçon jusqu'à son bureau, au troisième étage.

C'était une pièce étroite, éclairée par deux fenêtres rondes et meublée avec un vieux bureau mangé par les vers et une paire de fauteuils bancals. Un crucifix était suspendu sur le mur blanchi à la chaux derrière le bureau.

Un des novices monta parler au père Predjin de la question du chauffage pour l'hiver. La question se posait chaque année à la même époque. Comme d'habitude, elle n'était toujours pas résolue.

Le père lui fit signe de prendre un siège mais le jeune homme préféra rester debout.

Sankal était debout, il tortillait ses mains sur sa robe de bure, timide comme toujours, mais de l'air du jeune homme qui a quelque chose d'important à dire et qui n'attend qu'un encouragement.

« Tu souhaites quitter l'ordre ? » lui demanda le père Predjin, en riant pour lui montrer qu'il plaisantait et qu'il offrait simplement une ouverture.

Julius Sankal était un jeune homme pâle et joli avec du duvet sur la lèvre supérieure. Comme beaucoup d'autres novices à Mannsjo, il avait trouvé refuge auprès de Predjin quand le reste du monde avait disparu.

À l'époque, Predjin s'était mis près de son église et avait fixé le ciel noir pour regarder les étoiles disparaître au fur et à mesure que la sphère les avalait. Et aussi irrémédiablement, le monde avait disparu petit à petit pour être remplacé par une pauvre réplique, peut-être une réplique sans masse pour en faciliter le transport. On ne pouvait que faire des conjectures, face à son ignorance et sa peur.

Sankal était arrivé à Mannsjo sous la neige. Et plus tard, il avait volé un bateau pour traverser jusqu'à l'île, afin de s'abandonner à la merci du monastère en ruine et de son maître. Il était à présent chargé de faire le pain pour la communauté.

« Il faut peut-être que je parte, dit le jeune homme. – Il gardait les yeux baissés. Le père Predjin attendait, les mains reposant, légèrement serrées, sur le dessus usé de son bureau. – Vous voyez... je peux pas expliquer. J'en ai arrivé à une fausse croyance, père. Beaucoup j'ai prié, mais j'ai arrivé à une fausse croyance. »

« Comme tu le sais, Julius, tu as le droit d'opter pour une quantité de croyances ici. La seule chose importante, c'est de croire en un dieu, jusqu'à ce que tu parviennes à voir le vrai Dieu. Ainsi nous allumons une petite lumière dans un monde totalement perdu et plein d'obscurité. Si tu abandonnes, tu entres dans un monde damné d'illusion. »

Le bruit du marteau résonna au-dessus de leur tête. On fixait de nouvelles poutres au toit de l'abside.

Le bruit noya presque la réponse de Sankal, qui vint doucement mais sûrement.

« Père, je suis timide, vous le savez. Pourtant je suis adulte. Toujours, j'ai beaucoup de pensées intérieures. Maintenant ces

pensées vont comme un fleuve vers cette fausse croyance. » Il leva la tête.

Predjin se leva, pour dominer le jeune homme. Son expression était grave et chaleureuse. « Regarde-moi, fils, et n'aie pas honte. Nos vies tout entières sont pleines de coups de marteau comme ceux que nous entendons. C'est le bruit d'un énorme monde matériel qui nous tombe dessus. Nous ne devons pas y prendre garde. Cette fausse croyance te rendra malheureux. »

« Père, je respecte votre théologie. Mais peut-être que la fausse croyance est vraie pour moi. Je veux dire... c'est dur à dire. D'arriver à une croyance claire, c'est bien, non ? même si la croyance est fausse. Alors peut-être qu'elle est plus fausse après tout. Qu'elle est bonne à la place. »

Avec une légère impatience, le père Predjin dit : « Je ne comprends pas ton raisonnement, Julius. Est-ce que nous ne pouvons pas arracher cette fausse croyance de ton esprit, comme une dent gâtée ? »

Sankal regarda son maître avec méfiance. Il posa des poings serrés, blancs aux jointures, sur la table.

« Ma croyance, c'est que cette île n'a pas été faisée... faite par Dieu. C'est encore une illusion, produite par le terrible adversaire de Dieu. »

« Ce n'est rien d'autre qu'une non-croyance. »

Cela sortit péniblement : « Non, non. Je crois que c'est Ceux du Mal qui ont fait l'endroit où nous vivons. Notre bonté même est une illusion. J'ai la preuve que c'est ainsi. »

Réfléchissant profondément avant de répondre, le père Predjin dit : « Supposons un instant que nous vivions sur une île faite par ces effroyables créatures qui possèdent à présent le système solaire, alors tout est illusion. Mais la bonté n'est pourtant pas une illusion. La bonté n'est jamais une illusion, où qu'elle se niche. C'est le mal qui est l'illusion... »

Tandis qu'il parlait, Predjin croyait voir dans les yeux du jeune homme qui se tenait devant lui quelque chose de fuyant et de mauvais.

Le père Predjin considéra attentivement Sankal avant de lui demander : « Et est-ce que tu es arrivé brusquement à cette conclusion ? »

« Oui. Non. Je crois que j'ai toujours pensé comme ça. Je ne le savais seulement pas. J'ai toujours couru, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'en arrivant ici que vous m'avez donné le temps de penser. Je vois que le monde est mauvais et empire. Parce que c'est le Mal qui le mène. Nous parlions toujours du mal dans notre famille. Eh bien, maintenant il est venu nous dominer sous cette forme de cheval. »

« Quelle est cette preuve dont tu parles ? »

Sankal bondit pour regarder le père avec colère. « C'est en moi, dans les marques de mon esprit et de mon corps depuis que je suis petit. Le diable n'a pas besoin de frapper pour entrer. Il est déjà là. »

Après une pause, le père se rassit et se signa. Il dit : « Tu dois être très malheureux de croire cela. Ce n'est pas la croyance telle que nous l'entendons, mais une maladie. Assieds-toi, Julius et laisse-moi te dire une chose. Si tu crois sérieusement ce que tu viens de dire, tu dois nous quitter. Tu seras chez toi dans le monde de l'illusion. »

« Je sais. » Le jeune homme avait l'air méfiant mais il s'assit sur une chaise branlante. Les coups de marteau sur le toit continuaient.

« Je discutais de la manière dont nous allions chauffer cet hiver, dit le père, sur le ton de la conversation. Quand je suis arrivé sur l'île la première fois avec deux compagnons, nous sommes parvenus tant bien que mal à passer le long hiver. Le bâtiment ici était dans un état terrible, il manquait la moitié du toit. Nous n'avions pas l'électricité, mais nous n'en n'aurions pas eu les moyens, de toute manière.

« Nous avons fait brûler des bûches, que nous tirions des arbres morts à terre. Mannsjo était à l'époque plus boisé que maintenant. Nous vivions en fait dans deux pièces du rez-de-chaussée. Nous mangions essentiellement du poisson. Parfois, les gens de Mannjer traversaient le lac en patins pour nous porter des vêtements chauds, du pain et de l'eau de vie. Sinon, nous ne faisions que prier, travailler et jeûner.

« C'était une époque heureuse. Dieu était avec nous. Il se réjouissait de la pénurie.

« Au fur et à mesure des années, nous sommes devenus plus difficiles. Nous avons commencé à nous servir de chandelles, puis de lampes et de radiateurs à huile. Nous sommes branchés sur l'alimentation électrique de Mannjer. Ça marche encore plus ou moins. Nous devons maintenant nous préparer pour un hiver plus long et plus sombre encore, l'hiver de l'Incroyance. »

« Je ne comprends pas ce que vous espérez, dit Sankal. Ce petit bout de passé est perdu quelque part hors de la galaxie, où Dieu... où on n'a jamais entendu parler de votre dieu. »

« On en entend parler ici et maintenant. – Le prêtre s'exprimait très fermement. – Les prétendus touristes en entendent parler. Les prétendus ouvriers travaillent pour lui. Tant que le Malin n'entre pas en nous, nous travaillons pour le Seigneur, où que nous nous trouvions dans l'univers. »

Sankal haussa les épaules. Il regarda par-dessus son épaule. « Le diable peut vous prendre, car il possède tout, il a fabriqué toutes choses dans le monde. »

« Tu vas te rendre malade à croire cela. C'est ce que pensaient jadis les Cathares et les Bogomiles. Ils ont disparu. Ce que j'essaye de te dire, c'est qu'il est facile de prendre le danger dans lequel nous nous trouvons, et qui est pire que mortel, pour l'œuvre du diable. Le diable n'existe pas. Il n'y a que la désertion de Dieu, qui est elle-même très douloureuse de différentes manières. Tu manques la paix de Dieu. »

Sankal lança par en dessous à Predjin un regard de haine. « C'est tout à fait vrai ! Alors je veux partir ! »

Le marteau au-dessus d'eux cessa. Ils entendirent les pas des ouvriers sur leur tête.

Le père Predjin s'éclaircit la gorge. « Julius, il y a du mal dans l'homme, dans chacun de nous, oui... »

Sankal l'interrompit en criant : « Et dans les diables-chevaux qui ont fait une chose pareille au monde ! »

Le prêtre tressaillit mais poursuivit : « Nous devons considérer que ce qui s'est passé fait partie de la stratégie divine du libre arbitre. Nous pouvons encore choisir entre le bien et le mal. Nous avons reçu le don de la vie, quelle que soit la

difficulté de la vie, et nous avons le choix. Si tu pars d'ici, tu ne peux pas revenir. »

Ils se regardèrent par-dessus le vieux bureau mangé par les vers. Au-dehors, derrière les fenêtres rondes, un soleil mouillé sortait de derrière les montagnes à l'est.

« Je veux que tu restes et que tu nous aides à lutter, Julius, dit le père. Pour ton bien. Nous pouvons trouver un autre boulanger. Une autre âme, c'est différent. »

Sankal lança à nouveau un regard malveillant.

« Avez-vous peur que ma croyance hideuse se répande parmi les autres moines du monastère ? »

« Oh oui, dit le père Predjin. Oui, j'ai peur. La lèpre est contagieuse. »

Quand le jeune homme fut parti, avant même que ses pas ne se soient évanouis de l'escalier de bois, le père Predjin remonta sa soutane et tomba à genoux sur les planches usées du parquet. Il joignit les mains. Il courba la tête.

Il n'y avait plus de bruit à présent – les ouvriers avaient fini de cogner – à l'exception d'un léger battement comme celui d'un cœur ; c'était un papillon qui se heurtait contre une vitre, incapable de comprendre ce qui faisait obstacle à la liberté.

Le père répéta ses prières jusqu'à ce que sa conscience s'apaise et se fonde dans les profondeurs d'un esprit plus vaste. Ses lèvres s'immobilisèrent. Graduellement, les lettres apparaissent, s'enroulant, se déroulant, se tordant en un sanskrit à trois dimensions. Il y avait dans ce message une sorte de bénédiction, comme s'il s'agissait de paroles de bonne volonté ; mais il était impossible d'interpréter le message, à moins que les lettres ne constituent elles-mêmes le message, disant que la vie était un don et une obligation, mais contenant aussi une signification plus profonde qui devrait rester à jamais insaisissable.

Les lettres étaient d'une couleur qui ressemblait à l'or et, en se tordant et en se formant, elles n'apparaissaient pas toujours lisiblement sur le sable.

Une activité cérébrale presque engourdie ne permettait pas à l'intelligence de se fixer sur une interprétation quelconque. Il était également impossible de parvenir à un jugement définitif.

Les transformations labyrinthiques qui se succédaient constamment défiaient une pareille ambition. Car les lettres tournaient sur elles-mêmes comme des serpents, dessinant maintenant une sorte de *tugra* sur le papier formé par le vide neutre. Des fonds apparaissent, sortes de panneaux sur lesquels des queues battaient en tous sens, comme des branchages polychromes ressemblant à mèches de cheveux amarante.

L'élaboration se poursuivit. Les couleurs s'accentuaient. De grandes boucles formaient un réseau complexe de lettres qui se remplirent de deux éléments contrastés, des volutes en spirale bleu lapis avec des accents carmin. L'enchevêtrement s'étendit, à la fois en grossissant et en se répétant.

À présent, le dessin qui semblait s'étirer à l'infini reculait ou avançait en produisant un bruit harmonieux. Ce bruit devint plus aléatoire, comme des battements d'aile contre une vitre. À mesure que les lettres s'effaçaient, que la conscience devenait comme une lente marée montante, les battements prenaient une allure plus sinistre.

Rapidement – avec une rapidité intolérable – rompant le calme transcendant, le battement devint un grondement d'une nature impénétrable. C'était comme un bruit de sabots, on aurait dit qu'un grand animal essayait maladroitement de monter des marches impossibles. Au hasard, mais avec un acharnement bestial.

Le père Predjin revint à lui. Le temps avait passé. Les nuages obscurcissaient le ciel dans l'œil vide de la fenêtre circulaire. Le papillon gisait épuisé sur l'appui de la fenêtre. Le bruit infernal continuait toujours. C'était comme si un étalon était en bas et entreprenait de monter l'escalier en colimaçon.

Il se mit sur ses pieds. « Sankal ? » demanda-t-il dans un murmure.

Le père courut à la porte et s'y adossa, se mordant l'intérieur des joues de terreur et découvrant ses deux rangs de dents. La sueur ruisselait comme des larmes de son front.

« Sauve-moi, doux Père du Paradis, sauve-moi, sacrebleu ! Je suis tout ce qui te reste ! »

La grande bête avançait toujours, suivie de tout le pouvoir de Pentivanashenii.

## *LA CAPACITÉ COGNITIVE ET L'AMPOULE ÉLECTRIQUE*

L'arrivée du vaisseau spatial *Conqueror* dans l'espace d'Arcopia a quelque chose d'ironique. Mais elle nous fournit l'occasion de nous intéresser à nos lointains prédécesseurs et de comprendre quelque chose à leurs sociétés batailleuses et fragiles.

Une fois que les cadavres furent tirés du *Conqueror* et mis dans nos musées, on envoya les mechs étudier le vaisseau en tant qu'élément de notre dossier phlogénétique.

Le vaisseau était équipé d'ordinateurs à quantas démodés. Le *Conqueror* avait quitté le vieux système solaire à la fin de 2095. Il transportait dix mille embryons humains dans des conditions cryogéniques, et plusieurs millions d'embryons, également congelés, d'espèces animales terrestres, ainsi que de nombreuses espèces végétales. Il y avait également vingt équipes maintenues par des drogues anthanatoniques.

Les techniciens avaient dessiné le vaisseau de manière à ce qu'il puisse aller à une vitesse de douze pour cent plus rapide que la lumière. D'après leurs calculs, il devait atteindre ce système (où on n'avait identifié que deux planètes capables de permettre la vie à base carbone) dans cent quatre-vingt-seize ans. L'énergie provenait d'un moteur à fusion.

Dans ces temps plutôt primitifs, on s'intéressait surtout à la quincaillerie. Ce furent les bactéries qui provoquèrent le désastre, en tuant l'équipe et les embryons.

Les progrès en radiotélescopie ne révélèrent pas moins de quinze planètes en orbite sur la principale séquence solaire d'Arcopia. Cinq au moins présentaient un environnement propice. Lors de la seconde renaissance, qui eut lieu dans la troisième décennie du XII<sup>e</sup> siècle, l'ordre spirituel des Exilés de Dieu mit au point une propulsion ionique et équipa un autre vaisseau interstellaire, le *Pilgrim*. Le *Pilgrim* fut lancé depuis

l'orbite de Pluton en 2151. Il emportait les embryons de nouvelles espèces d'animaux, de fruits et d'êtres humains. Le voyage était entièrement dirigé par quantors ; les Exilés de Dieu n'infligeaient pas aux humains des années d'emprisonnement, comme l'avait fait le *Conqueror*.

Ce voyage prit cent trente-huit ans. L'arrivée eut donc lieu en 2289, deux ans avant celle du *Conqueror*, et bien qu'il soit parti cinquante-six ans plus tard.

Nous voyons dans l'amélioration de ces véhicules l'épanouissement de la conscience humaine. Tout est sujet au changement et les choses vivantes sont soumises à l'évolution, qui marque leur passage par le temps. L'étude de l'évolution de la conscience humaine était à peine reconnue comme discipline jusqu'à ce que l'on constate que le vol interstellaire accélérerait les processus conceptuels. La nécessité de comprendre et de traiter des situations entièrement nouvelles était responsable de cette accélération rapide du mental humain. On a noté une accélération similaire quelque quarante mille ans plus tôt en Europe, où des conditions nouvelles ont provoqué une grande expansion dans les métaphores de l'art et de la sculpture qui représentent l'une comme l'autre une remontée de la capacité cognitive.

Ce qui revient à dire que produire de la science ou de l'art revient à expérimenter la relation entre elles de facultés jusque-là isolées, et qui se combinent pour former un plus grand tout. La Première Renaissance est également un exemple bien connu d'un tel événement quantitatif, avec ses grandes avancées dans l'art, les sciences, l'art de la guerre et la politique.

Almond Kunzel, le philosophe du XXII<sup>e</sup> siècle, avait utilisé une analogie entre la conscience humaine et une ampoule électrique d'un modèle dépassé. On peut comparer la conscience primitive à une ampoule de quarante watts, suffisante pour éclairer une pièce mais pas pour y distinguer tous les détails. La Renaissance marque le passage aux soixante watts. On voit beaucoup mieux, même si la lumière ne porte pas très loin.

Avec le XX<sup>e</sup> siècle, que l'on décrit souvent comme le Siècle sauvage en raison de son horrible quantité de guerres, de

tensions et de génocides, l'ampoule a cent watts. Malgré sa sauvagerie, l'humanité y développe pour la première fois une sorte de vague vigilance (vagvig, comme nous l'appelons) pour soutenir son exploration de tous les environnements.

Ces environnements comprenaient bien sûr le système solaire où nos prédecesseurs étaient confinés, ainsi que le cerveau humain. Le cerveau était déjà presque complètement exploré à la fin du Siècle sauvage. Avec la capacité de construire génétiquement la fonction du cerveau, on a éradiqué de nombreux dysfonctionnements dus à la médiocre qualité de cet organe. On s'est donc mis à penser plus clairement. On a prévenu les guerres.

Nous en sommes maintenant, d'après Kunzel, au stade du cerveau à mille watts. Nos descendants naissent avec la compréhension des fractals.

Ce grand développement de la capacité cognitive nous a conduits à percevoir différemment l'univers, comme une série de contiguïtés, et à construire en 2162, le vaisseau à photon. La flotte de vaisseaux lancée en 2200 est arrivée ici l'année dernière, dans le système planétaire d'Arcopia.

Notre culture a donc été fermement établie quand les vieux vaisseaux de 2095 et de 2151 sont arrivés, fossiles de temps révolus. Ils gisent dans des orbites éloignées de la planète où l'humanité est apparue, longtemps avant qu'il y ait même une ampoule pour éclairer notre chemin. Les recherches sur ces valeureuses vieilles carcasses montrent que, malheureusement, le monde des humains connaissait moins d'ordre, moins de joie et moins d'accomplissement que le nôtre.

## *LA SOCIÉTÉ SECRÈTE*

*... car bien qu'il ait quitté ce monde peu de  
jours auparavant,  
chaque heure qui passe ajoutait à cette société  
des ténèbres ;  
et considérant la mortalité incessante de l'espèce  
humaine,  
on ne peut concevoir qu'il ne meure sur toute  
la terre qu'un  
millier de personnes par heure...*

Sir Thomas Browne, 1690

*Des gens, par millions, morts et peu obligeants. Parcourant  
les rues obscures, essayant encore d'énoncer les malheurs qui  
ont constraint la phase précédente de leur existence. Essayant  
d'énoncer ce qui n'a pas de langue. De rattraper quelque  
chose...*

À Aldershot, un opérateur informatique militaire sous-dimensionné tapait une décision juridique sans importance sur internet, à l'attention d'une armée éloignée en avant-poste dans un pays ennemi. Tel le mycélium de champignon progressant invisible dans une masse de filaments ramifiés comme s'il était doué de conscience, ainsi le réseau du système internet se propageait à travers le globe, en utilisant même des opérateurs militaires insignifiants dans sa quête aveugle de nourriture supplémentaire et, ainsi, éveillant d'antiques forces chtoniques contre cette nouvelle technologie qui, dans sa course aveugle semi-autonome pour la domination, menaçait les substances

nutritives profondément dans les étendues planétaires de la conscience humaine. Le petit opérateur, parvenu à la dernière manœuvre, tandis que ces forces cachées étaient déjà en mouvement, d'une manière qui ne tenait compte ni du temps ni de la raison humaine, en mouvement pour se rétablir dans l'univers non astronomique, regarda l'heure et se dirigea vers le troquet le plus proche.

Le régiment avait réquisitionné un vieux manoir pour la durée de la campagne. Les autres grades étaient logés dans des baraquements au sol, à l'intérieur du périmètre fortifié. Seuls les officiers étaient confortablement installés dans la grande et vieille maison.

Année après année, ils détruisaient le château, ils arrachaient les boiseries de chêne pour faire du feu, utilisaient la bibliothèque comme une salle de tir couverte et malmenaient les objets fragiles.

Le colonel coupa le son de son ordinateur et se tourna vers son adjudant.

« Vous avez entendu ça, Julian ? Réponse message de Aldershot. Le verdict de la cour martiale vient de tomber. Ils ont trouvé le caporal Cleat mentalement instable, incapable de soutenir un procès. »

« Renvoyé du service ? »

« Exactement. Tout comme. Évitez toute publicité. Préparez son congé, voulez-vous ? »

L'adjudant marcha vers la porte et appela le sergent de garde.

Le colonel s'approcha du feu de bois qui brûlait dans la cheminée et se chauffa le dos. Il regarda les champs par la haute fenêtre. Une brume matinale limitait la visibilité à environ deux cents mètres. Tout semblait assez paisible. Un groupe de soldats de corvée renforçaient la clôture de sécurité. Les grands arbres de l'allée étaient eux-mêmes une assurance de stabilité. Mais il était impossible d'oublier qu'on était en territoire ennemi.

Il ne parvenait pas à comprendre le cas du caporal Cleat. Il se trouvait que le colonel connaissait la famille Cleat. Les Cleat avaient gagné beaucoup d'argent au début des années 80 en créant une chaîne de magasins d'électronique qu'ils avaient

revendue avec un gros bénéfice à une société allemande. Cleat aurait dû être officier. Au lieu de cela, il avait choisi de servir dans le rang.

Une dispute avec son père, bougre d'idiot. Habitude très anglaise. Il est parti et s'est marié à une juive. Bien sûr, Vivian Cleat, le père, avait été cul serré et sans faute. Avait été anobli pour tout cela.

Il était inutile d'essayer de comprendre les autres. L'armée devait veiller à l'ordre, organiser la vie des gens, pas les comprendre. L'ordre était tout, si on y pensait.

En tout cas, le caporal Cleat était coupable. Le régiment entier était au courant. La division avait bien mené les choses pour une fois ; moins on fait de publicité, mieux c'est, dans un moment plutôt sensible. Congédier Cleat et oublier toute l'affaire. S'occuper de cette foutue guerre.

« Julian ? »

« Oui, monsieur ? »

« Qu'est-ce que vous dites du caporal Cleat ? Un arrogant petit bougre, non ? Une forte tête ? »

« Je ne sais pas, monsieur. Écrivait de la poésie, d'après ce qu'on m'a dit. »

« Faudrait prendre contact avec sa femme. Prévoir son transport pour qu'elle vienne chercher Cleat et nous en débarrasse. Au revoir au pourri. »

« Monsieur, sa femme est morte quand il était sous surveillance. Eunice Rosemary Cleat, âgée de vingt-neuf ans. Vous vous souvenez que son père était herpétologue à Kiev. Habitait quelque part près de Hesher. On avait parlé de suicide. »

« Pour lui ? »

« Pour elle. »

« Oh, bougre. Bon, appelez Welfare. Débarrassez-vous du type. Retour en Angleterre. »

Il prit un passage sur un ferry. Il se pelotonna dans un coin du pont des passagers, les bras serrés contre son corps, effrayé par l'air et le mouvement et par il ne savait trop quoi encore. Dans le port, il acheta un pâté et le mangea, à l'abri de la pluie.

Il arrêta une voiture qui le mena à Cheltenham. De là, il prit un billet de train pour Oxford. Il avait besoin d'argent, d'un logement. Il avait aussi besoin d'une certaine forme d'aide. D'aide mentale. De réhabilitation. Il ignorait ce qu'il voulait exactement. Il savait seulement que quelque chose n'allait pas, qu'il n'était pas lui-même.

À Oxford, il prit une chambre pas chère dans un hôtel d'Iffley Road. Il dénicha au marché un marchand de vêtements indiens pas chers à qui il acheta un T-shirt, une paire de jeans et une grosse veste de travail chinoise. Il passa à sa banque à Cornmarket. Il restait une somme conséquente sur un de ses comptes.

Il se saoula cette nuit-là avec une sympathique troupe de jeunes gens et de jeunes filles. Il ne se souvenait plus d aucun de leurs noms au réveil. Il était malade et quitta l'hôtel bon marché de mauvaise humeur. En sortant de la chambre, il se retourna brusquement. Quelqu'un ou quelque chose avait attiré son regard. Il crut voir assis sur son lit défait un homme abattu. Il n'y avait personne. Nouvelle illusion.

Il se rendit dans son ancien collège pour voir l'intendant. Ce n'était plus la période des cours. Derrière les murs usés et gris de Septuagint, la vie était figée comme du vieux jus de viande. Le portier l'informa que M. Robbins était sorti pour la matinée inspecter une propriété à Wolvercote. Il s'assit dans le bureau de Robbins, tassé dans un coin, espérant échapper aux regards. Robbins ne revint pas avant trois heures et demie de l'après-midi.

Robbins demanda du thé. « Tu sais bien, Ozzie, que ton appartement était en fait une resserre et qu'il a retrouvé cette fonction. Ça fait quoi ? Quatre ans ? »

« Cinq. »

« Écoute, c'est un peu embarrassant. – Il avait l'air considérablement ennuyé. – Plus qu'un peu, en fait. Écoute, Ozzie, J'ai une montagne de choses à faire. Je pense que nous pourrions te loger à la maison, juste pour quelques... »

« Ce n'est pas ce que je veux. Je veux récupérer mon ancienne chambre. Je veux me cacher, loin du regard des autres. Allez, John, tu me dois un service. »

Robbins dit en se versant calmement de l'Earl Grey : « Je ne te dois vraiment rien, mon ami. C'est ton père qui était le bienfaiteur du collège. Mary et moi, nous en avons fait bien assez pour toi comme ça. D'ailleurs, nous savons ce que tu as fait, tu as souillé ta carrière. Te réinstaller ici, dans le collège, c'est aller contre toutes les règles. Tu le sais. »

« Va te faire voir alors. » Il tourna les talons, furieux. Mais au moment où il atteignait la porte, Robbins le rappela.

Le grenier sous les gouttières du bâtiment Joshua n'avait pas vraiment changé depuis qu'il avait servi d'appartement à Cleat. La lumière filtrait par une lucarne au nord. C'était une pièce toute en longueur dont un côté faisait un angle aigu avec le toit, comme si un géant l'avait découpé avec un couteau de boucher. La pièce sentait le renfermé, le moisî avec quelque chose de connu qui s'infiltrait d'en dessous.

Cleat considéra un moment avec colère un amoncellement de vieux fauteuils. Il se mit au travail et les tira sur le côté ; il découvrit alors que son lit était toujours là et même son vieux coffre de chêne qu'il avait depuis l'école. Il s'agenouilla sur le sol poussiéreux et le déverrouilla.

Le coffre contenait quelques objets. Des vêtements, des livres, une épée d'aviateur japonais, rien à boire. Une photographie sans cadre d'Eunice avec une écharpe. Il claqua le couvercle et se laissa tomber sur le lit.

Il tint la photographie dans la lumière et étudia la reproduction en couleurs du visage d'Eunice. Jolie, oui ; plutôt sotte, oui. Mais pas plus idiote que lui. L'amour avait été une torture, qui avait presque souligné sa propre impuissance. On fait plus attention aux femmes qu'aux hommes, c'est sûr. On n'attend rien des autres hommes – ou de son putain de père. Mais tous ces signaux que les femmes affichent, en douce, pour attirer votre attention...

La physiologie et la psychologie humaines ont été habilement conçues pour provoquer le plus grand trouble possible chez l'homme, pensa-t-il.

Pas étonnant qu'il ait fait de sa vie un enfer miniature.

Il sortit ensuite en ville et se saoula, crescendo, en commençant à la bière Morell, en continuant à la vodka avant de se finir au whisky bon marché dans un pub Jerico.

Le lendemain matin fut difficile. Il monta en tremblant sur le lit pour regarder par la fenêtre. Le monde semblait avoir été lavé de ses couleurs pendant la nuit. Les toits d'ardoise de Septuagint brillaient sous la pluie. Derrière, les toits d'ardoise des autres collèges, tout un paysage d'ardoises et de tuiles, avec des abîmes entre des collines au sommet pointu.

Au bout d'un moment, il se reprit, mit ses chaussures et sortit dans le couloir du grenier avant de descendre les trois volées de l'escalier numéro douze. Les marches de pierre étaient usées par les siècles d'étudiants qui avaient séjourné là dans des chambres, chacun dans une petite cellule avec une porte de chêne, pour ingurgiter le plus de savoir possible. Les boiseries de chêne sur les murs étaient pleines de trous et de bosses. Tout à fait comme en prison, pensa-t-il.

En bas, dans la cour intérieure, il regarda autour de lui, désorienté. Sur un des côtés se trouvait le Fellows Hall. Spontanément, il traversa la cour et entra. C'était une salle de style gothique, avec de hautes fenêtres et de lourds panneaux de toile plissée. Entre les fenêtres pendaient les portraits solennels des anciens bienfaiteurs. On avait décroché le portrait de son père à la fin de la série ; on l'avait remplacé par le portrait d'un Japonais en toge et mortier carré, qui regardait sereinement derrière ses lunettes.

Un garçon de service nettoyait des trophées d'argent dans un coin de la pièce. Il s'approcha pour demander, avec un mélange d'obséquiosité et de brusquerie propres aux domestiques de collège dont Cleat se souvenait : « Puis-je vous aider, monsieur ? Vous êtes dans le Fellows Hall. »

« Où se trouve le portrait de Sir Vivian Cleat qui était accroché ici ? »

« C'est M. Yashimoto, monsieur. Un de nos récents bienfaiteurs. »

« Je sais que c'est M. Yashimoto. Je vous parle d'un autre éminent bienfaiteur, Vivian Cleat. Il était suspendu ici. Où est-il ? »

« Je suppose qu'il est ailleurs, monsieur. »

« Où, mon garçon ? Où a-t-il été mis ? »

Le domestique était grand, mince et sec. Comme pour presser une dernière goutte d'humidité de son visage, il fronça le front et dit : « Là, à l'office, monsieur. Certains de nos objets les moins précieux ont été déplacés là à la dernière cession de la Saint-Hilaire, si je me souviens bien. »

Devant l'office, il se heurta à Homer Jenkins, un ancien ami qui tenait la chaire Hughenden de Relations humaines. Jenkins était sportif quand il était jeune, il faisait partie de l'équipe d'aviron des Blues et il gardait à soixante ans une silhouette élancée. Il portait une écharpe de Léandre autour du cou, souvenir de ses exploits passés. Jenkins confirma joyeusement que le portrait du père de Cleat était accroché derrière le bar dans l'office.

« Pourquoi ne se trouve-t-il plus avec les autres bienfaiteurs du collège ? »

« Tu ne veux tout de même pas que je réponde à cela, cher ami ? » dit-il avec un sourire, la tête légèrement penchée sur le côté. Cleat se souvint du style d'Oxford.

« Pas vraiment. »

« Très avisé. Si tu me permets, c'est une vraie surprise de te voir à nouveau par ici. »

« Merci infiniment. » Comme il tournait les talons, le professeur s'écria : « Triste histoire pour Eunice, Ozzie, mon cher ami ! »

Il prit un bol de soupe dans une Pizza Piazza ; il se sentait malade et se dit qu'il n'était plus en prison. Mais le fil de sa vie avait été en quelque sorte perdu et le grondement de ses intestins lui disait qu'il y avait à l'intérieur de lui quelque chose qu'il ne connaîtrait plus jamais. *Invisible, le cancer cesse de lécher les côtes et puis se remet à dévorer...* Un vers de qui ? Comme si ça comptait.

Une jeune fille entra dans le bar à vin et dit : « Oh, tu es là. Je pensais que j'avais des chances de te trouver caché là. » Elle étudiait la jurisprudence à Lady Margaret Hall, dit-elle, et elle

trouvait ça un peu casse-pieds. Mais papa était juge, alors... Elle soupira et rit en même temps.

Il se rendit compte en l'écoutant parler qu'elle faisait partie du groupe d'étudiants de la nuit passée. Il ne lui avait pas prêté attention et ne se souvenait pas d'elle.

« Tu dois être un disciple de Chomsky », dit-elle, en riant.

« Je ne crois à rien. » Il pensa en lui-même, tristement, mais je dois croire à une chose ou une autre, si seulement je pouvais savoir quoi.

« Tu as une mine effroyable aujourd'hui, si tu me permets de te dire ça. Bon, mais tu es poète, n'est-ce pas ? Tu citais Seamus Heeley l'autre nuit. »

« C'est *Heaney*, Seamus Heaney, du moins je crois. Tu veux boire un verre ? »

« Tu es un poète et un criminel, c'est ce que tu as dit ! » En riant, elle lui prit le bras. « Ou bien c'était un criminel et un poète ? Qu'est-ce qui commence, l'œuf ou la poule ? »

Il n'avait pas envie d'elle, pas envie de sa compagnie, mais elle était là, toute neuve, ardente, pas encore asservie, vive, à la dérive, impatiente de vivre.

« Tu veux venir prendre un café dans mon ignoble dépotoir ? »

« Ça dépend. Ignoble comment ? » Toujours riant à moitié et le provoquant, brillante, curieuse, confiante, pourtant avec quelque chose de fourbe, née pour une relation comme celle-là.

« Une ignominie historique. »

« OK, café et recherche. Rien de plus. »

Plus tard, se souvint-il, elle avait voulu quelque chose de plus. Voulu à moitié en tout cas, ou elle ne se serait pas promené sous son nez en jupe courte, en montant devant lui l'escalier en colimaçon numéro douze jusqu'à cette chambre encombrée, et elle ne se serait pas laissée tomber, essoufflée et riant à gorge déployée, la bouche comme l'intérieur d'une tulipe, sur le lit poussiéreux. Il n'avait pas l'intention de se jeter sur elle. Pas le moins du monde.

C'était une jeune femme sportive, consciente peut-être après tout qu'elle l'avait involontairement provoqué, lui qui était plus

vieux, abîmé par le monde, souillé, avec encore sur lui un relent d'incarcération, et elle était partie sans hâte, indécente, toujours avec une sorte de sourire, peut-être à présent plus proche du ricanement, vers son salut ou sa perte, selon ce que lui dicterait sa nature. Avili, menacé, mais plein de courage – il se forçait à espérer – qui ne laisserait pas de place à la défaite. Pas comme avec Eunice.

« Quelles que soient les raisons qui nous poussent à cela... » dit-il à mi-voix, mais il ne finit pas la phrase, conscient de sa trahison, même envers lui-même.

À portée de main, un bouton électrique cliqua.

Le ciel s'obscurcissait sur Oxford. La pluie se remit à tomber comme si le cycle hydrologique cherchait de nouveaux moyens de remplir la Tamise, en y déversant une réserve encore inutilisée dans la troposphère. Elle lava à nouveau les fenêtres du grenier avec une splendeur antédiluvienne.

Vers le soir il s'activa et s'aventura plus loin dans les recoins de la pièce. Il découvrit là une caisse remplie de livres et de vidéos qui lui avaient appartenus. En la déplaçant, il découvrit, plus loin dans les ténèbres, une caisse contenant son vieil ordinateur.

Sans intention particulière, il sortit le Power Paq de sa caisse et le brancha. Il épousseta l'écran avec une chaussette. Les LCD clignotèrent.

Il enfonça une disquette qui sortait comme une langue et essaya diverses clefs. Il avait oublié comment le faire marcher.

Un visage égrillard apparut, en se rapprochant de lui à partir d'un point rouge. Cleat réussit à l'enlever et éjecta le disque, tandis qu'un léger ronflement s'amorçait et qu'une feuille de papier A4 commençait à sortir du fax. Il la regarda tomber par terre avec une surprise inquiète. Il éteignit l'ordinateur.

Il ramassa aussitôt le message et s'assit sur le lit pour le lire. L'expéditeur s'adressait à lui par son prénom. Le texte n'était que partiellement compréhensible :

Oz comme jadis Oz,

Si je dis que je sais où tu es. Action physique. Sa basse comédie nous marque, mais quoi. C'est ainsi. Là où il n'y a ni

placement, ni place, ni position du tout, comme pour les boulangeries.

Ou pour dire seulement pour dire ou pour dire tout le plus le plus qu'il y a à dire comme l'étamine sur le pyracanthe. Pour toi aussi ? Aussi un élément ? J'espère qu'il s'en sort. Essayer.

Claire la rue. Plus clair dans la rue. Tortueux. Je veux dire le clair le chemin de. Toi et moi. Pour toujours son.

L'existence. Peut-on parler d'existence pour ce qui n'existe pas ? Je claire non-existence. Je nonexiste. Parle.

Parle-moi. Rue nouvelle rue pas claire clair communiquer. Lent. Difficulté.

Passé.

Eunice

« Fichue absurdité », dit-il en froissant le papier, décidé à ne pas s'avouer qu'il était ébranlé par le simple fait qu'il y eut un message. Un ordinateur hanté ? Conneries, foutaises, idioties. Quelqu'un cherchait à se moquer de lui ; un de ses camarades du collège, sûrement.

Coup autoritaire à la porte.

« Entrez. »

Homer Jenkins entra et surprit Cleat debout au milieu de la pièce. Cleat lui lança la boule de papier. Jenkins l'attrapa adroitement.

« Le soir tombe. »

« La pluie va s'arrêter. »

« Au moins, il fait doux. Tu n'as pas besoin de lumière ici ? »

Bruits nord-européens polis. Jenkins en arriva au fait. « Une jeune femme a fait irruption chez le portier en se plaignant de toi. Aggression sexuelle, ce genre de chose. Je suis capable de me débrouiller avec ce genre de jeune femme, mais je dois t'avertir que l'Intendant dit que si ça se reproduit, nous devrons revoir ta situation, sans aucun doute à ton détriment. »

Cleat ne recula pas.

« Ton travail sur la guerre civile espagnole, Homer. Tu l'as fini ? Il est publié ou tu en es encore au moment où Franco devient gouverneur des îles Canaries ? »

Jenkins était tout aussi capable que Cleat de ne pas lâcher pied. La famille Jenkins avait connu la richesse sur plusieurs générations, depuis les jours de l'Irrésistible Poudre contre les Puces Jenkins (que les nouvelles générations avaient oubliée). Ils possédaient des terres vallonnées à la limite du Somerset. Ils pratiquaient la chasse au renard et le tir à l'arc. Ce contexte donnait à Homer Jenkins confiance en lui et autorité. Il s'exprima du reste avec une espèce de sourire et un coup de menton.

Il dit d'une voix calme : « Ozzie, tu as obtenu une certaine reconnaissance comme poète avant de faire ton temps en taule et bien sûr les collègues ont salué ton succès, tout mineur qu'il fût. Nous avons essayé de passer sur tes autres tendances eu égard aux dotations de ton père à Septuagint.

« Cependant, si tu veux retomber sur tes pieds et rétablir autant que possible ta réputation, tu dois savoir que la bienveillance du collège n'ira pas plus loin. Le châtiment n'est jamais agréable. »

Il tourna les talons avec calme et dignité et se dirigea vers la porte.

« Tu parles comme le père d'Hamlet ! » s'écria Cleat. Jenkins ne se retourna pas.

Cleat fut réveillé le matin suivant par un faible bruit, qui parvenait pourtant à couvrir le son de la pluie sur le toit juste au-dessus de son lit. Une nouvelle lettre sortait du fax.

Oz c'était,

Oh j'ai le de pendre l'attraper. Bientôt bientôt les bottes dans les rues je te dis ordinaire. Difficulté. Mutiler mutiler les autres lois physiques. Sciences.

Suis moi mal répète suis.

Suis ne reste pas immobile. Encore t'aime encore. Mobile ou immobile.

Eunice

Il s'assit, le papier léger à la main, songeant à sa défunte femme. Un fragment de poème lui revint en mémoire.

*Être parmi les hommes faits prisonniers  
Les hommes que l'ennemi a humiliés  
Les hommes qui se sont parjurés  
Les hommes que leurs femmes aimées  
Ont précédés en enfer*

Il commença à évoquer un long poème où un homme, captif comme lui, souffrait mille épreuves pour être uni à nouveau à sa femme morte, même si cela supposait une descente en enfer. Il frémit à cette évocation. Peut-être pourrait-il encore écrire. Les mots et les phrases se bousculaient dans sa tête comme des prisonniers cherchant à sortir.

Cette fois, il ne froissa pas le message. Sans lui accorder nécessairement foi, il sentait au fond de lui s'agiter une croyance en quelque chose, phénomène remarquable en soi.

Oui, oui, il écrirait et les confondrait tous. Il avait encore tout ce qu'il avait autrefois. Sauf Eunice. Il ressentit pour elle un désir inattendu, mais il l'écarta tant il était pressé d'écrire. Il fouilla dans son coffre mais ne trouva pas ce qu'il lui fallait. Une descente chez le papetier le plus proche s'imposait. Une image flottait devant ses yeux, pas celle de sa femme morte, mais celle d'un gros paquet de feuilles A4, immaculées.

Il ferma la porte de sa chambre derrière lui et se trouva donc un moment dans l'obscurité du palier. Des vagues d'incertitude le submergèrent comme une nausée personnifiée. Est-ce qu'il avait la moindre valeur comme poète ? Il n'avait pas été un bon soldat. Ni un bon fils, ni même un bon mari.

Il allait montrer à Homer Jenkins et à ses semblables s'il devait passer par l'enfer pour réussir. Mais l'obscurité, le confinement de ce palier l'oppressait...

Il descendit lentement la première volée de marches. La pluie tombait encore plus fort à présent et tambourinait intensément. Plus il descendait, plus il faisait noir.

Il s'arrêta sur un palier et en tâtonnant trouva une fenêtre étroite qui donnait sur la cour en dessous. L'averse était si lourde qu'il était difficile de rien distinguer clairement par-delà les murs de pierre incrustés de fenêtres aveugles. Un éclair

révéla une silhouette fuyante loin en dessous, qui portait quelque chose qui ressemblait à un plat – ça ne pouvait pas être une auréole ! – sur la tête. Un second éclair. Cleat eut un moment l'impression que tout le collège sombrait, s'enfonçait d'un bloc dans le sol argileux d'Oxford, où les ossements de gigantesques reptiles gisaient encore inconnus.

En soupirant, il poursuivit sa descente.

Un petit homme gras, la quarantaine et blafard, les cheveux dégoulinants de pluie, heurta Cleat à l'étage suivant.

« Quel déluge, hein ? On m'a dit que tu étais de retour, Ozzie, dit-il sans grande démonstration de joie. Il y a un de tes poèmes métaphysiques que j'ai toujours bien aimé. Tu sais, celui sur... Comment c'était ? »

Cleat ne reconnaissait pas l'homme. « Désolé, c'était... »

« Quelque chose sur les causes premières. Les cendres et les framboises, si je me souviens bien. Tu sais, nous autres scientifiques, nous disons qu'avant le Big Bang, l'*ylem* n'existe pas nulle part. Il n'avait nulle part où exister. Du tout du tout, comme notre ami irlandais le répète à juste titre assez fréquemment. Les particules élémentaires libérées dans la première... *explosion*, qui est un mot bien peu adéquat – peut-être que vous autres, poètes, pourriez en trouver un meilleur, *ylem* est bien – le bang initial comprenait dans son baluchon à la fois le temps et l'espace. Si bien que dans ce centième de seconde... »

Ses yeux brillaient de surexcitation. Une petite bulle de salive se formait sur sa lèvre supérieure comme un nouvel univers arrivant à la vie. Il avait commencé à faire de grands gestes quand Cleat l'arrêta et lui dit qu'il ne voulait pas être entraîné dans une discussion pour le moment.

« Bien sûr que non, dit le scientifique en riant et en agrippant la chemise de Cleat pour l'empêcher de s'échapper. Pense donc. Attention, nous ressentons tous la même chose. »

« Mais non. C'est impossible. »

« Mais si, nous ne pouvons pas comprendre le concept initial du rien, d'un endroit sans les dimensions de l'espace et du temps. À ce point “rien de rien” ne peut même exister. » Il rit en haletant, à la manière un bull-terrier intelligent. « Le concept

me fait une peur bleue, un tel non-lieu doit être soit la béatitude soit un tourment perpétuel. La science a la tâche de déterminer ce qui existait auparavant. »

Cleat s'écria qu'il avait rendez-vous en bas, mais la prise sur sa manche ne se desserra pas.

« Où la science paraît rencontrer la religion. Cet espace sans temps et sans espace, disons l'univers pré-*ylem*, ressemble plus que superficiellement au paradis, le vieux mythe chrétien. Le paradis peut encore être par là, traversé, bien sûr, par des radiations fossiles... »

Le scientifique s'interrompit pour éclater de rire en pressant son visage plus près encore de Cleat.

« Ou bien sûr – tu apprécieras, Ozzie, toi qui es poète – *L'enfer ! C'est l'enfer, nous n'en sommes pas sortis...* comme Shakespeare l'a dit de manière immortelle. »

« *Marlowe !* » s'exclama Cleat. Et se dégageant de la prise de l'autre, il descendit précipitamment l'étage suivant.

« Tut, bien sûr, Marlowe... dit le scientifique, resté seul et solitaire dans l'escalier. Marlowe. Faut me souvenir. Ce bon vieux Christopher Marlowe. »

Il épongea son front mouillé avec un mouchoir sale.

Mais il faisait si noir. Le bruit s'amplifiait. Les escaliers tournaient dans le sens contraire des aiguilles d'une montre dans un enroulement tortueux et là Cleat perdit tout sens de la réalité. Il fut soulagé quand les marches s'arrêtèrent et qu'il arriva dans un endroit plus spacieux, fermé à chaque bout par des voûtes, sous lesquelles des lanternes fumeuses brillaient dans l'obscurité.

Il était légèrement déconcerté. Il lui semblait curieusement qu'il avait dépassé le rez-de-chaussée. L'humidité de l'air indiquait clairement qu'il était au sous-sol, perdu dans les vastes caves de Septuagint. Il se souvenait des caves d'autrefois. Ici, pas de casiers à bouteilles poussiéreux. La buée de son souffle restait suspendu dans l'air, lente à se dissiper.

Il avança en hésitant, puis passa sous une des voûtes et pénétra dans un espace pavé où il y avait d'autres marches. Il leva les yeux. Tout était difficile à comprendre. Il ignorait s'il

avait au-dessus de la tête du rocher, de la pierre ou le ciel. La pluie ne tombait plus. Il lui semblait improbable que l'averse ait pu s'interrompre. Quelque chose lui dit de ne pas appeler. Il n'y avait rien à faire sinon avancer.

Il était d'humeur maussade. Ce n'était pas la première fois qu'il était mécontent de lui-même. Pour quelle raison ne parvenait-il pas à établir des relations amicales avec les autres ? Pourquoi être si déplaisant avec le gros scientifique, Neil Quelque chose, c'était ça ? – qui, en fin de compte, n'était pas plus excentrique que beaucoup d'autres professeurs de l'Université d'Oxford.

Oxford ? Ça ne pouvait pas être Oxford, ni même Cowley ! Il avança péniblement jusqu'à ce que, incertain de l'endroit où il se trouvait, il ne s'arrête. Immédiatement, une silhouette – Cleat fut incapable de dire si c'était un homme ou une femme – passa près de lui, grise et vêtue d'une longue robe.

« Savez-vous s'il y a une papeterie par ici ? »

La silhouette s'arrêta, tordit son visage dans une ébauche de sourire, puis s'éloigna. Quand Cleat se remit à son tour en marche, la silhouette s'évanouit, là, puis plus là.

« Merde et *ylem*, c'est singulier », dit-il en se cachant à lui-même un fort malaise. Évanouie, complètement évanouie, comme une des particules élémentaires de Neil Quelque chose...

Les marches s'élargirent, devinrent basses, se fondant dans la pierre. Elles étaient bordées de part et d'autre par ce qu'il supposa être des maisons ; elles ne présentaient aucun signe de vie. Tout était suranné mais de manière artificielle, comme une copie de Nuremberg au XVI<sup>e</sup> siècle revue par le XIX<sup>e</sup>.

Il poursuivit avec hésitation sa descente jusqu'à ce qu'il parvienne dans un vaste espace qu'il nomma mentalement la Place. Là, il s'arrêta.

Dès qu'il s'immobilisa, le décor se mit en mouvement. Il recula avec stupeur : tout se figea. Il s'arrêta : les bâtiments, les rues amorcèrent un mouvement malhabile. Il fit un nouveau pas : tout s'arrêta. Il s'arrêta une nouvelle fois : tout ce qui était à portée de ses yeux, la fumée et le cadre délavé qui l'entourait, tout se mit une nouvelle fois en branle. Une sorte de mouvement en avant mais circulaire.

Il lui vint à l'esprit l'image d'un crabe, le crabe qui est convaincu que tout le monde marche de travers sauf lui.

Le plus étrange n'était pas cette relativité du mouvement. Car, lorsqu'il marchait, non seulement l'univers était immobile, mais il était aussi vide de gens (de gens ?). Mais quand c'était lui qui se tenait immobile, non seulement l'univers commençait sa marche de crabe, mais il s'emplissait d'une foule de gens (de gens ?) affairés.

Cleat pensa avec regret à la sécurité de sa cellule dans la prison militaire.

Il se figea pour tenter de distinguer des visages dans la foule. À son regard de mortel, combien ils étaient désobligeants et morts ! Ils se bousculaient et se poussaient, passant devant lui et se croisant, pas tant par précipitation que par manque de place, même si le mouvement permanent des rues et des artères semblait permettre à l'espace de s'adapter de manière constante à leurs besoins. Leurs vêtements manquaient de couleurs et de diversité.

Il était difficile de distinguer les hommes des femmes. Leurs allures, leurs visages, leurs caractéristiques physiques se confondaient. Il découvrit avec l'expérience qu'en gardant la tête droite et en laissant les yeux glisser sur le côté, il parvenait à distinguer certains visages : un homme, une femme, un jeune, un vieux, un sombre, un clair, un Occidental, un Oriental, avec les cheveux longs, avec les cheveux courts, barbu ou pas, moustachu ou pas, grand, mince, trapu, gras, droit ou bossu. Pourtant, qu'est-ce qui n'allait pas dans ce spectacle ? Ils étaient tous sans expression ; pas simplement sans expression, mais apparemment sans la capacité d'en avoir. Des abstractions de visages.

L'entourant de tous côtés, une immense société d'ombres qui n'avait l'air ni vivante ni morte. Et cette société allait ici ou là, sans ambition ni objectif.

Ils avaient l'air de fantômes. Dans un silence glacial.

Cleat les regarda passer jusqu'à ce que la tension devienne trop forte. Quand il se mit à courir, au moment précis où il contracta les muscles de ses jambes pour s'enfuir, la grande

foule homogène s'évanouit, disparut en un instant, le laissant seul dans une rue immobile.

« Il doit y avoir une explication scientifique », dit-il. La seule qui lui vint à l'esprit fut qu'il était atteint de délire suraigu. Il hocha la tête vigoureusement, en tâchant de se dire qu'il était de retour dans ce bon vieil univers épuisant de vitesse fracassante auquel il était habitué. Mais le monde trouble dans lequel il était résistait, et obéissait à des lois physiques qui lui étaient propres.

Que disait donc le second message d'Eunice ? Est-ce qu'il ne parlait pas de lois physiques différentes ?

Il se sentit saisi d'une horreur froide qui lui dessécha la gorge et lui donna la chair de poule.

Se raidissant pour avancer, il se dit que, quoi qu'il puisse se passer, il l'aurait mérité.

Il marcha et marcha encore, avant de sortir enfin devant un autre genre de bâtiment. Une imitation de... disons... d'une sorte d'hôtel de ville. Il n'avait aucun style architectural connu, il était construit dans une espèce de matière spongieuse, avec des volées d'escaliers complexes ne menant à aucune entrée visible, des balcons sans accès visible, des colonnes élevées qui ne soutenaient aucun toit visible, un portique sous lequel personne ne pouvait marcher. C'était absurde, impossible et imposant.

Il s'arrêta, étonné, mais il n'eut pas le loisir de s'étonner longtemps.

Au moment précis où il s'arrêtait, l'univers se mit en mouvement et l'immense bâtiment s'écroula sur lui comme une vague de l'océan sur un malheureux nageur.

Il resta figé sur place et se surprit à entrer dans la grande structure.

Une lumière plus brillante que celle qu'il avait jusque-là rencontrée dans le monde des ombres illuminait l'intérieur de la salle. Il ne parvenait plus à comprendre d'où cela pouvait provenir.

Il y avait par terre d'immenses entassements d'objets, qui semblaient en piètre état. Des personnages fantomatiques y ramassaient des choses. Tous se déplaçaient avec cette

troublante démarche de crabe, comme pris dans le tourbillon d'une spirale nébuleuse.

S'il ne bougeait pas, il pouvait voir ce qui se passait ; il s'aperçut qu'il pouvait relâcher ses nerfs auditifs comme son nerf optique et il se mit à entendre pour la première fois à percevoir des sons. Les voix de ces personnages lui parvenaient, hautes et aiguës, comme s'ils avaient avalés de l'hélium. On aurait dit qu'ils poussaient des cris de joie en extirpant les objets des tas.

Il s'approcha pour voir de plus près. Tout disparut. Il s'arrêta. Tout réapparut. *Non, je ne veux pas...* mais lorsqu'il secoua involontairement la tête, le bâtiment ne fut plus qu'un endroit vide et sonore, qui bougeait furtivement comme un chat.

Les divers tas étaient constitués de vieux objets bizarres. Des montagnes de vieilles valises, souvent cabossées et usées, comme si elles étaient épuisées à la manière d'un être humain par un long et triste voyage. Des piles et des piles de chaussures de toutes sortes : bottines à lacets, escarpins, sabots, souliers vernis d'enfants, pantoufles, brodequins, chaussures de ceci, chaussures de cela, usées ou neuves, suffisamment de chaussures pour marcher jusqu'à Mars et revenir toutes seules.

Des lunettes, un grand tas de verre, pince-nez, montures d'écaille, monocles et tout le reste. Des vêtements : d'innombrables guenilles parfaitement indescriptibles, et qui montaient jusqu'au toit. Et... non, oui !... Des cheveux ! Des cheveux à la tonne, noirs corbeau, blancs comme lys, toutes les nuances intermédiaires, des cheveux humains, bouclés et frisés et raides, des queues de cheval, leurs rubans encore attachés. Des dents aussi, le tas le plus terrible de tous, molaires, dents de sagesse, dents de chien, canines, même dents de lait, certaines avec la chair adhérant encore à la racine.

Elles s'évanouirent. Instinctivement, Cleat avait bougé, secoué par un sentiment de déjà-vu torturant.

Il tomba à terre et demeura agenouillé. Le terrible décor réapparut.

Il voyait à présent plus clairement, en laissant glisser son regard, les gens qui ramassaient les objets entassés. Ils

recherchaient simplement ce qui leur avait autrefois appartenu, ce qui leur appartenait toujours de droit.

Il vit des femmes, oui, c'était bien cela, des femmes chauves de tous âges, récupérer leurs cheveux, les essayer, retrouver leur intégrité.

Beaucoup d'autres personnes de la société des ombres assistaient et applaudissaient quand le chercheur retrouvait son intégrité.

Et puis, il crut voir Eunice.

Bien sûr, elle avait du sang juif. Il devait la trouver ici, parmi les lésés, les déshérités, les massacrés.

Il s'accroupit là où il était, de crainte de la faire partir. Était-ce bien elle ? Une version délavée de la Eunice qu'il avait autrefois aimée ?

Quelque chose comme des larmes remonta du fond de lui, un gigantesque remord pour l'humanité. Il cria son nom.

Tout s'évanouit à l'exception de la grande salle vide, immuable comme le destin.

Il se figea et elle s'approcha.

Elle lui tendit la main pour lui indiquer qu'elle le reconnaissait.

Quand il tendit la sienne, elle s'évanouit.

Quand il se figea dans l'immobilité, elle revint, et tout, autour d'elle, aussi.

« Nous ne pouvons jamais être ensemble, dit-elle, et sa voix avait une tonalité lointaine et désolée, comme le cri de la chouette sur une forêt détrempée. Car l'un de nous est chez les morts et l'autre pas, mon tendre Ozzie ! »

Elle continua d'apparaître et de disparaître dès qu'il essayait de répondre.

Elle s'agenouilla auprès de lui, une main posée sur son épaule. Ils restèrent ainsi en silence, leurs têtes rapprochées, l'homme et la femme. Il apprit à parler presque sans bouger les lèvres.

« Je ne comprends pas. »

« Je n'ai jamais compris... Mais mes messages te sont parvenus. Tu es venu ! Tu es même venu ici ! Comme tu es courageux ! »

Ces paroles murmurées l'enflammèrent doucement : il avait tout de même une qualité, sur laquelle construire l'avenir, quel que doive être cet avenir... Il la regarda au fond des yeux, mais n'y vit aucune réponse, il trouva même difficile d'y reconnaître des yeux.

Brusquement, il dit : « Eunice, si c'est bien toi, je suis *désolé*, simplement et irrémédiablement, je suis désolé. Pour tout. Je vis un enfer moi aussi. Je suis venu dire ça, te dire ça, te suivre dans la Géhenne. »

On aurait dit qu'elle le regardait avec attention. Il savait qu'elle ne le voyait pas comme autrefois mais comme une sorte de chose à présent, une anomalie dans ce qui était ici une variante du continuum espace-temps.

« Tous ces... – il ébaucha un geste et les gigantesques piles sordides faillirent disparaître. Qu'est-ce qu'ils font *maintenant* ? C'est... c'est l'Holocauste, n'est-ce pas, c'était il y a si longtemps. Si *longtemps*... »

Elle hésitait à répondre mais il l'y poussa, ce qui la rendit floue et la désintégra presque devant ses yeux.

« Il n'y a pas de *maintenant*, pas de *il y a longtemps*. Tu peux comprendre ? Ce n'est pas comme là-bas. Ces indicateurs de temps ne sont que des règles arbitraires dans vos espèces de... dimensions ? Ici, ils n'ont aucun sens. »

Il gémit et se couvrit les yeux pour se protéger du sentiment de désorientation qui le submergeait.

Quand il écarta les doigts pour regarder, le bâtiment bougeait à nouveau. Il resta raide en se disant que s'il n'y avait pas de *maintenant* ici, il n'y avait probablement pas non plus de véritable *ici*, et il traversa les murs vers une sorte d'espace qui n'était pas un espace. Il pensait avoir perdu Eunice, mais le mouvement général la ramena, toujours agenouillée, près de lui.

Elle parlait, expliquait, comme si elle n'avait pas senti l'absence.

« Il n'y a pas non plus de nom, jadis prononcé avec passion, puis oublié dans votre monde affligé du temps, qui ne soit conservé ici. Tous, même les plus mauvais, doivent rejoindre cette grande compagnie, qui s'accroît de jour en jour. » Est-ce qu'elle chantait ? Est-ce qu'il entendait correctement dans cet

état de trouble profond dans lequel il se trouvait ? Était-il même possible qu'ils communiquent, tout simplement ?

« Les myriades de gens qui n'ont pas laissé de traces, et ceux dont le renom s'attarde à travers ce que vous appelez les âges, tous trouvent ici leur place... »

Sa voix s'évanouit quand il fit un geste pour implorer des mots plus humains. S'il pouvait la ramener... Mais sa pensée se disloqua tandis que le grand hall était à nouveau vide et désert, rempli seulement d'un immense silence aussi austère que la mort même.

Il fut à nouveau forcé de se tenir immobile jusqu'à ce que les semblants d'habitation et leur présence suffocante réintègrent le monde embrumé.

L'ombre d'Eunice continuait à parler, sans s'être peut-être rendu compte qu'il s'était passé quelque chose, ou peut-être qu'il était sorti de son type de vision à elle.

« ... Le roi Harold est ici, il a retiré la flèche de son œil ; Socrate, guéri de sa ciguë ; des armées entières débarrassées de leurs blessures ; les Bogomiles, de retour ; Robespierre pas encore décapité ; l'archevêque Cranmer et son courageux discours, tiré des flammes ; Jules César sans son poignard ; Cléopâtre même, sans piqûres de vipères et moi sans la morsure du cobra de mon père. Tu dois apprendre, Ozzie... »

Elle continua à débiter sa liste interminable, comme si elle devait spécifier la singularité de myriades d'individus – et c'était ce qu'elle faisait, pensa-t-il avec épouvante – et lui ne cessait de se demander, encore et encore, comment retourner à Oxford, comment revenir à Septuagint, avec ou sans le fantôme de son amour ?

« ... Magdebourg, Mohac, Lépante, Stalingrad, Kosovo, Saipan, Kohima, Azincourt, Austerlitz, Okinawa, la Somme, Geok-depe, le Boyne, Crécy... »

Et cette ombre m'aidera-t-elle ?

Il interrompit sa litanie.

Sans presque bouger les lèvres, il demanda : « Eunice, Eunice, ma pauvre ombre, je te redoute. Je redoute tout ce qui se trouve ici. Je savais que l'enfer serait effroyable, mais pas que

ce serait comme ça. Comment puis-je revenir avec toi dans le monde réel ? Dis-moi, s'il te plaît. »

La salle était toujours animée d'un mouvement prodigieux, comme si elle était faite de musique et non de pierre. Eunice s'était maintenant un peu éloignée de lui et sa réponse, malgré sa violence, lui parvint menue et flûtée, claire comme un chant d'oiseau, si bien qu'il crut d'abord l'avoir mal entendue.

« Non, non, mon trésor. Tu te trompes, comme tu l'as toujours fait. »

« Oui, oui, mais... »

« Nous sommes ici au *paradis*. L'enfer, c'est là d'où tu viens, mon doux trésor, l'enfer avec la punition par la souffrance physique ! Ici, c'est le paradis ! »

Il s'effondra sans mouvement sur le visage et une nouvelle fois, le grand hall, plein de ses restitutions, reprit ses larges mouvements harmonieux.

## *GALAXIE ZED*

*AUTOMNE* – L'automne était arrivé sur Galaxie Zed. Sur un million de millions de planètes inhabitées, toutes les variétés d'arbres tournaient le dos à un vent fraîchissant et perdaient leurs feuilles comme des larmes sépia. Sur un million de millions de planètes inhabitées, où les arbres étaient autorisés, là aussi ces arbres qui vivaient leur vie dans la solitude minérale des rues envoyaient leurs larmes brunes rouler par les routes et les chemins jusqu'aux centres de distribution. Dans ces centres, elles seraient mastiquées par des machines et transformées en nourriture pour les masses de pauvres. Les masses de pauvres lutteraient pour se défendre du froid nouveau dans des millions de millions d'atmosphères.

*TERRAFORMATION* – Où pourraient-ils aller, ces pauvres ? Pas sur une autre planète. La planète A ressemble à la planète B qui ressemble à la planète C qui ressemble à la planète D, sur des millions de millions d'alphabets. Toutes les planètes ont été terraformées à l'identique. Les modes de vie sont partout identiques. Toutes les vallées ont été comblées par des montagnes aplaniées, toutes les montagnes ont été rasées. Et les gens qui vivaient sur ces milliards de milliards de mondes ronds avaient une couleur de peau identique, parfaitement incolore, inodore, lisse, la même peau qui couvrait de ses millions de millions de kilomètres tous les habitants de Galaxie Zed.

*LES PAUVRES* – Les pauvres ne regrettaien pas d'être pauvres. Il y en avait des millions et des millions comme eux, identiques à eux. Ils étaient programmés pour être pauvres toute leur vie. Jamais ils ne levaient les yeux vers la richesse ou la chaleur. Le Grand Programme ne prévoyait pas la pitié. Les hivers étaient programmés pour suivre les étés sur le million de

millions de planètes de la Galaxie Zed. Les hivers étaient programmés pour passer au crible les pauvres. Le gel brillait dans l'air, les vents s'engouffraient comme de grands coups de balais dans les grandes artères, la chair devenait froide au toucher. C'était le moment de mourir, de rejoindre la grande obscurité de la nuit. À la fin de l'hiver, des centaines de millions de pauvres avaient cessé d'infester les rues des bas-fonds des villes. Rien n'était laissé au hasard ; tout était programmé. Si, une seule chose était laissée au hasard : on ignorait si l'homme qui s'abritait sous le porche X allait survivre, tandis que son voisin du porche Y allait mourir. Ce hasard statistique mineur était sans importance. La mort ne comptait pas plus que la vie.

*LES RICHES* – C'étaient les pauvres qui n'avaient rien à faire. Les Riches, eux, étaient constamment occupés. Dans des pièces tamisées, des membres des Riches consultaient des thérapeutes afin de savoir pourquoi ils avaient tant à faire. Les bien-portants s'inscrivaient dans des clubs où il leur était loisible de s'entretenir. Leurs journées étaient presque entièrement remplies de réunions et de consultations importantes. Ils volaient d'une ville identique à une autre ville identique pour parler ou pour écouter, ou encore faire un rapport sur ceux qui avaient parlé ou écouté. Parfois, tandis qu'ils étaient réunis, leurs villes tombaient en pièces comme des cœurs brisés. Ils finançaient, organisaient ou assistaient à de grands banquets. À ces banquets, des hommes et des femmes très sérieux se levaient et parlaient d'ordres du jour tels que « Pourquoi les pauvres sont-ils si nombreux ? » et « Pourquoi les pauvres sont-ils déterminés à demeurer pauvres ? » ou encore « Faut-il rendre la chasse au hengiss moins dangereuse ? »

*LE HENGISS* – Aucun véritable animal n'a survécu dans aucune des millions de millions de planètes de la Galaxie Zed. Le hengiss est un produit. Comme le hengiss est constitué de stellena, un matériau d'acier-plastique qui comporte son propre ADN humain héréditaire, on considère que c'est un animal et, en fait, il ressemble à un poitail de cheval griffu pourvu de deux jambes. Il se nourrit de mutantin. En dix jours, un hengiss est

nourri, dressé et soigneusement torturé pour améliorer son tempérament.

*LA CHASSE* – Tous les dix jours, une chasse se tient dans chacune des villes. Au début de la chasse, c'est l'uniformité qui prévaut. On amène l'hengiss du moment au centre de la place principale, la même dans chaque ville, et on le lâche au même instant. Le hengiss sort, court comme un fou, cherche à s'échapper. Ce n'était pas prévu. C'est le grand crime. Ses mouvements sont imprévisibles. Mais il est pourtant essentiel que sa fin soit prévisible. Les Riches se jettent à sa poursuite, tous vêtus de mobiles, ils font beaucoup de bruit, ils accélèrent, accélèrent, se heurtent les uns les autres, avec des étincelles et des étincelles, ils dévient et se cognent dans leur poursuite.

*LES VAINQUEURS* – Devant il y a le grand hengiss qui court. Il quitte les rues pour grimper sur un immeuble, un grand immeuble dont les murs enflent et brûlent quand monte le hengiss. Par les fenêtres, brûlant, enflammant, explosant sur son passage, c'est la course à travers les pièces, les portes, les murs et les fenêtres. Les mobiles s'élèvent comme un essaim de frelons à sa poursuite. Beaucoup s'écrasent. D'autres, plus habiles, coincent l'animal qui fuit. Ils plongent à sa suite et courent sans relâche, à la fin le hengiss est rattrapé, jusqu'à ce que, désespéré, il finisse acculé. Alors les Riches les plus proches se jettent sur lui et le matraquent à mort à coups d'armes nucléaires. Il s'ensuit un banquet en l'honneur des vainqueurs.

*L'UNICRATE* – Dans les dimensions supérieures siège l'Unicrate, le Faiseur des mondes. Ces dimensions sont multiples, elles se reflètent les unes les autres, parfois se multipliant, parfois diminuant. Elles diminuaient jusqu'à ce que le Faiseur des mondes atteigne la taille d'une tête d'épingle, si tant est que la taille signifie quelque chose. Ou encore elles enflaient comme un nuage nucléaire jusqu'à ce que le Faiseur des mondes soit Lui-même plus grand que l'univers qu'il

contrôle, si tant est que de telles dimensions aient encore à voir avec le facteur taille.

Ces dimensions avaient été débarrassées de la taille et du temps. L'éternité n'existed pas ; le temps non plus. Il n'y avait qu'un Présent étiolé.

L'Unicrate mesurait personnellement les dimensions.

Sous une de Ses mâchoires, sur Son flanc gauche, se trouvait une réduction alectrolique de Galaxie Zed. La mâchoire faisait courir son sensor sur cette réduction, qui ressemblait un peu à une gigantesque chambre noire, où les soleils et les planètes bougeaient selon une loi physique implacable – et les êtres vivants avec eux.

La partie pratique de l'Unicrate parlait à Sa partie réflexive dans le langage de l'impulsion lumineuse qu'il utilisait pour l'automéditation.

« Mon plan ne fonctionne pas bien. »

La réflexion répondait : « L'uniformité a triomphé. Les lois physiques ont été trop strictement établies. »

« Elles ont leur part de hasard. »

« Pas assez. »

« Je vois que l'homme du Porche X survit, tandis que celui du Porche Y meurt. C'est le hasard. »

« Oui, mais c'est le seul effet qui s'applique dans toutes les villes de tous les millions de millions de planètes de Galaxie Zed. »

« Faut-il prendre des mesures ? »

La réflexion reprit : « Il y a des éons de cela, nous avons envoyé là-bas un Fils pour stimuler les choses et rafraîchir les idées. On pourrait tenter à nouveau la même expérience. »

« Oui, mais pouvons-nous en attendre plus de succès ? Je sens qu'il faudrait mettre ce plan au rancart. »

« Sûrement. Mais un dernier essai... »

*LE FILS* – Au même instant exactement, ignorant les années-lumière, les fils de l'Unicrate se matérialisaient sur chacune des millions de millions de planètes de Galaxie Zed. Le Fils était essentiellement constitué d'impervium. Son visage était un masque bienveillant et immuable, son cœur, immobile, envoyait

des impulsions électriques. Il alla d'abord chez les pauvres, qui eurent peur de lui et tremblèrent. Ils ne s'enfuirent pourtant pas, espérant un possible avantage gratuit.

« Ne désespérez pas. Un jour la Galaxie sera à vous et elle vous appartiendra. » Ainsi le Fils parlait-il aux pauvres. À quoi ils répondirent en criant « Foutaises ! »

« Vos enfants sont si maigres. Et pourtant ils sont beaux. Permettez-leur de me suivre. » À quoi ils répondirent en criant : « Pédophile ! »

« Que puis-je faire pour vous aider ? » À quoi ils répondirent en criant : « Tue les riches ! »

« Espèces de misérables scélérats ! » dit le Fils avec mépris.

*LE PIÈGE* – Quand le Fils arriva dans les quartiers où vivaient les Riches, il rencontra un homme gros et à l'air méchant qui préparait un piège pour tuer son rival. Il avait entièrement rempli le quinzième étage de son palais, sur une profondeur de vingt pieds, de viscosités, de sang et d'os concassés provenant de morts récents. Au quatorzième étage, attendait un festin, auquel était invité le rival honni. Quand le rival serait assis, il suffirait d'appuyer sur un bouton et tout le contenu de l'étage du dessus se déverserait et le noierait.

Le Fils dit au gros homme : « Je cherche un peu de pitié par ici. Ne peux-tu pardonner à ton rival et ainsi sauver ton monde ? »

« Il est écrit qu'il doit mourir, dit le gros homme. J'ai consulté un psychodéterministe qui a dit que mon rival mourrait aujourd'hui. Je ne peux donc pas arrêter le processus, même pour sauver ce monde. »

Le rival arriva, défiant, intrépide, sournois. Il considéra la table lourdement chargée et s'aperçut que les piles de fruits étaient en plastique. Une recherche à infrarouge rapide révéla le bouton mortel. Se précipitant sur son gros ennemi, il mit le doigt sur le bouton. Le plafond s'ouvrit. Il en descendit le déluge rance. Les deux hommes furent noyés, agrippés l'un à l'autre avec haine.

Le Fils décréta qu'il n'y avait pas de remède pour ce monde.

Tous les Fils décrétèrent qu'il n'y avait pas de remède pour leur monde.

*LA DESTRUCTION* – Le travail de destruction commença rapidement. Des crevasses ressemblant à des bouches rouges brûlantes apparurent, déchirant le manteau des planètes comme si c'était des vêtements. Les hengiss plongèrent dans ces gouffres, s'échappant enfin, mais seulement pour être immédiatement consumés. De petits objets, comme des chaussures, s'échappèrent du sol torturé, coururent par milliers le long des palais des Riches, en mangeant la maçonnerie sur leur passage. Les Riches tombèrent en hurlant tandis que leurs maisons disparaissaient comme du massepain. Une grande tempête de vent se leva, soufflant les pauvres gens comme des fétus de paille dans les gouffres ardents. Les montagnes se soulevèrent, les vallées se creusèrent. La planète sombra dans son supplice. Même l'atmosphère brûla.

*LA STATUE* – Le Fils, qui surveillait tout, marchait au bord d'un lac de lave. Là, sur toutes les millions de millions de planètes, il vit une statue monumentale. Elle était vêtue d'un manteau de fumée. C'était une femme dont les cheveux de bronze volaient au grand vent. En s'approchant, le Fils vit que la statue bougeait. Ce n'était pas une femme, ni une statue, mais quelque chose entre la statue et la femme, et les cheveux de bronze étaient d'un métal inconnu.

« Pourquoi détruis-tu cette planète ? » demanda la semi-femme d'une voix profonde.

« Toutes les planètes, tous les millions de millions de planètes doivent être détruites. L'Unicrate supprime Galaxie Zed. Le plan ne marche pas. »

« C'est l'Unicrate qui est responsable. C'est lui qu'il faut détruire. »

« On ne peut pas détruire l'Unicrate. Mais toi, si. »

La semi-femme dit de sa voix profonde et mélancolique : « Non, je ne peux pas être détruite. Je suis le Contrôleur de Galaxie Why, où nous faisons mieux les choses. »

« Ah oui ? dit le Fils, sarcastique. Comment ça mieux ? »

« Toi, Fils, tu ne connais que l'intellect. Pas la compassion. Pas l'émotion. Ton plan ne marchera jamais. »

« Mais, s'exclama le Fils triomphant, je peux et je vais balayer cette planète. Et avec elle le million de millions d'autres planètes ! »

*L'UNION* – Tout en parlant, le Fils tapa dans ses mains. Le monde se mit à bouillir. Il rétrécit et la galaxie tout entière rétrécit également, provoquant des chaleurs infernales. L'obscurité avala la lumière, la lumière mordit au ventre le noir. Une soupe de matière se forma rapidement, cailla, émit de la radiation. Les électrons de la partie extérieure de l'atome furent déchirés si bien qu'un ragoût de noyaux et d'électrons se mit à bouillir et à flamber. On approchait de l'anéantissement total en un millionième de seconde quand la semi-femme attrapa le Fils dans ses bras puissants et l'entraîna instantanément dans la galaxie Why, pour former une nouvelle union.

*BANG* – L'espace, le temps et l'énergie furent réduits à rien. La galaxie entière tenait dans la pupille d'une puce. La contraction fut à peu près instantanée. Alors, purifié, tout explosa une nouvelle fois dans la furie d'une énergie renouvelée.

L'Unicrate cria de bonheur à ce Big Bang.

## *LES MERVEILLES D'UTOPIE*

Ils avaient été amants des siècles plus tôt. Les circonstances les avaient amenés à partir pour des régions différentes de la galaxie. Ils avaient tous deux servi là où on avait besoin d'eux.

D'après tous les nanoserviteurs invisibles dans leur sang, ils étaient à présent tous deux prêts pour l'euthanasie. Mais quelque chose dans leur amour était intemporel. Au sommet de leur passion, ils s'étaient immortalisés dans un hologramme. Ils continuaient, dans ce cube de plastique, à vivre et à bouger sous leur apparence d'autrefois, à jamais passionnés, à jamais parfaits, le front clair et insouciants du monde.

C'était le centième anniversaire du discours, connu sous le nom de *Retiens ta main !*, du secrétaire général des Planètes réformées. À l'occasion de ce discours, la race humaine avait décidé de s'améliorer individuellement et solidairement, intellectuellement et émotivement, et de supprimer les croquemitaines d'antan. Ce fut une opération fantastique de manipulation du comportement. Et qui réussit.

Ainsi donc les deux vieux amants furent invités, des différentes régions du système où ils se trouvaient, à parler ensemble devant les curieux. Ils se rencontrèrent et s'embrassèrent, non sans larmes. Des millions de spectateurs les regardaient.

« Je reconnaiss que je t'ai oublié un siècle entier, dit-elle. Je le regrette. Pardonne-moi ! »

« *Un siècle entier me faut pour chanter tes yeux et contempler ton front* », cita-t-il avec un sourire.

Elle éclata de son vieux rire grinçant. « *Un siècle au moins pour chaque partie, et le dernier révélera mon cœur.* »

« Quelle magnifique mémoire nous avons ! »

« Magnifique en effet ! »

Ils se mirent à évoquer l'époque où la vie humaine avait changé pour le meilleur et où l'humanité avait réussi à quitter sa planète d'origine.

Elle portait une robe de bandelettes blanches signalant son âge et sa relative fragilité. C'est elle qui ouvrit ce chapitre.

« C'est une histoire glorieuse et grandiose, qui a surpris ceux qui étaient en âge d'y jouer un rôle, il y a tant de siècles. Je m'adresse à mon ami à Marsport, où il est né. Cher ami, pourquoi ne vis-tu pas sur un satellite de gravité légère, à ton âge ? »

Il dit : « Je mets juste quelques affaires en ordre. Je ne resterai pas longtemps. – Son visage était net et sans rides, sa chair ferme, ses yeux brillants mais creux. – Alors, voyons ce que nous pouvons nous rappeler des débuts lointains de la navigation spatiale.

« Une chose est sûre, nos têtes étaient moins claires dans le temps, encombrées qu'elles étaient comme de vieux débarras... Nous avions l'imagination occupée par toutes sortes d'invraisemblables créatures imaginaires. Tu te souviens de cette période étrange ? »

Elle dit : « L'espèce humaine devait être à moitié folle. Ou peut-être devrais-je dire à moitié sage. Les pauvres générations qui ont vécu les premiers milliers d'années de l'existence humaine... eh bien, ils étaient embourbés dans les rêves d'un passé subhumain. Des cauchemars plutôt. »

« Le fait de s'éloigner de la Terre a facilité le processus de clarification, dit-il. La Terre était soi-disant hantée par des goules, des fantômes, des bêtes à longues jambes, des vampires, des lutins, des elfes, des gnomes, des fées et des anges... Toutes ces créatures imaginaires étouffaient la vie humaine des débuts. J'imagine qu'elles provenaient des forêts obscures et des vieilles maisons, ainsi que d'une absence générale de compréhension scientifique. »

Elle dit : « Tu pourras ajouter à cette liste déjà longue tous les faux dieux et déesses, les dieux grecs, qui ont donné leur nom aux constellations, les Baal et les Isis et les dieux des soldats romains, Kali aux multiples armes, Ganesh et sa tête d'éléphant, Allah, Jehovah avec ses barbes et ses colères, les

sorcières noires comme Astarté, oh, un fleuve interminable d'êtres surhumains, tous supposés gouverner la destinée humaine. »

« Tu as raison, ma très douce, je les avais oubliés. »

« La seule idée du paradis a fait de la Terre un enfer... »

« Comme tout cela semble lointain ! C'étaient tous des planchers grinçants dans les caves du cerveau, des reliquats de nos temps éo-humains. »

« Et que feront, dit-elle – et sa voix s'altéra légèrement, que feront de nous nos descendants dans un autre million d'années ? »

*Il baissa le regard, montrant un signe de fatigue.*  
« J'entends dans mon dos le chariot ailé du Temps qui s'approche... »

« Là-bas devant nous s'étendent les Déserts de la vaste éternité. C'est une consolation véritable, mon amour. » Elle se pencha et lui caressa la joue, dans un ancien geste d'affection entre les femmes et les hommes.

## *DEVENIR LE PARFAIT PAPILLON*

Le grand rêve remporta un succès fou qui dépassa tout de qu'on pouvait imaginer. Après coup, personne ne se souvint plus qui avait choisi le cadre de Monument Valley. Les organisateurs s'en vantèrent. Personne ne mentionna le nom de Casper Trestle. Trestle avait à nouveau disparu.

Comme beaucoup d'autres choses.

Trestle disparaissait toujours. Trois années plus tôt, il se promenait au Rajasthan. Dans ce territoire désert et magnifique, où jadis un cerf s'était couché avec les rajahs, il parvint dans une zone sèche où la terre était dépourvue d'arbres et d'animaux ; les cases s'écroulaient et les gens mouraient à cause de la sécheresse. Les hommes, vieux à trente ans, demeuraient aussi immobiles que des épouvantails d'os, et regardaient passer Casper avec une indifférence maladive ; mais Casper était habitué à l'indifférence. Seuls les termites prospéraient, les termites et les oiseaux nécrophages qui tournaient au-dessus des têtes.

Affligé par le spectacle de cette désolation, Casper poursuivit son chemin à travers une zone montagneuse où, miraculeusement, des arbres poussaient et des rivières coulaient. Il continua encore et le paysage accidenté commença à s'élever vers les hauteurs lointaines de l'Himalaya. Les plantes fleurissaient avec des grappes de fleurs mauves et roses comme des lampes victoriennes. C'est là qu'il rencontra le mystérieux Leigh ; Leigh Tireno. Leigh gardait des chèvres, paresseusement étendu sur un rocher sous l'ombre pommelée d'un baobab, au son ininterrompu des abeilles qui semblaient emplir la vallée de sommeil.

« Salut », dit Casper.

« Pareillement », dit Leigh. Il était étendu sur son rocher, une main devant lui pour se protéger les yeux, qui étaient aussi bruns que du miel frais. La chèvre la plus proche était d'un blanc floconneux comme le lait et portait une petite cloche bosselée autour du cou. La cloche sonna en *si* bémol quand l'animal se frotta les flancs contre le rocher.

Voilà tout ce qui fut dit. C'était une journée chaude.

Mais la nuit suivante, Casper fit un rêve délicieux. Il trouvait une goyave magique et la prenait dans sa main. Le fruit s'ouvrait pour lui et il y plongeait le visage, et le fouillait avec la langue, en aspirant les graines par la bouche et en les avalant.

Casper trouva un endroit où dormir à Kameredi. Casper était perdu, un vrai gamin perdu, le nez retroussé, le visage rond, les cheveux ébouriffés des suites d'une coupe militaire peu soignée. Sans pourtant avoir jamais appris les bonnes manières, il conservait la docilité des vaincus. Et il aimait d'instinct Kameredi. C'était une version modeste du paradis. Après quelques jours, il comprit que c'était un endroit tranquille et sain.

Kameredi était appelé par certains de ses habitants le Lieu de la Loi. D'autres niaient qu'il eut ou eut besoin d'avoir un nom : c'était simplement l'endroit où ils vivaient. Leurs maisons étaient construites de part et d'autre d'une rue pavée qui finissait comme elle commençait, dans la terre. Les autres habitations étaient plus haut sur la colline, la diminution de leur taille n'étant pas seulement un effet de perspective. Une rivière passait à proximité, un petit cours d'eau bavard qui courait entre les pierres vers la vallée. Le cresson y poussait sur les rives.

Les enfants, à Kameredi, étaient étonnamment peu nombreux. Ils jouaient au cerf-volant, à la lutte, attrapaient de petits poissons d'argent dans la rivière, essayaient de monter les chèvres placides.

Les femmes de Kameredi lavaient le linge à la rivière, et le battaient sans pitié contre les rochers. Les enfants se baignaient à côté d'elles, hurlant de joie d'être des enfants. Les chiens erraient comme des clochards, s'arrêtant pour se gratter ou

levant les yeux vers les cerfs-volants qui montaient au-dessus des toits de chaume.

Voilà tout le travail que l'on faisait à Kameredi, au moins en ce qui concernait les hommes. Ils se réunissaient dans leurs *dhotis* pour fumer et parler en gesticulant avec leurs minces bras bruns. À l'endroit où ils se retrouvaient, généralement près de la maison de V.K. Bannerji, le sol était rouge de jus de betel.

M. Bannerji était une sorte de chef de village. Une fois par mois, il allait avec ses deux filles faire du commerce dans la vallée. Ils partaient chargés de rayons de miel et de fromage et revenaient avec du kérosène et du sparadrap. Casper habitait chez M. Bannerji, il dormait sur un vieux lit sous la statue d'argile peinte de Shiva, déesse de la destruction et du salut individuel.

Casper était exténué. Il ne prenait plus de drogues. Tout ce qu'il voulait à présent, c'était qu'on le laisse tranquille au soleil. Il s'asseyait chaque jour sur un rocher qui affleurait, et il regardait la rue en bas, avec le phallus de pierre taillée qui miroitait, au loin, dans la chaleur indienne. Il lui plaisait d'avoir trouvé un endroit où on ne demandait pas aux hommes de faire plus. Les garçons gardaient les chèvres et les femmes cherchaient l'eau.

Au début, il était travaillé par une vieille inquiétude. Où qu'il allât, les gens lui souriaient. Il ne comprenait pas pourquoi.

De même qu'il ne comprenait pas pourquoi il n'y avait ni sécheresse ni famine à Kameredi.

Il avait du désir pour les filles de M. Bannerji, qui étaient belles toutes les deux. Il se laissait nourrir. Elles le regardaient derrière leurs doigts écartés, en montrant leurs dents blanches. Comme il était incapable de décider laquelle des deux jeunes femmes il choisirait d'enlacer sur son lit de cordages, il ne faisait d'avances ni à l'une ni à l'autre. C'était plus commode ainsi.

Ses pensées allaient à Leigh Tireno. Quand Casper se mit à y penser, il se dit qu'une sorte de magie planait sur Kameredi. Et sur Leigh-aux-jambes-nues. Il regardait sur son rocher Leigh-aux-jambes-nues vaquer à ses occupations. Non pas que Leigh soit plus actif que les autres, mais il lui arrivait de monter sur

les hauteurs plantées d'arbres et de disparaître plusieurs jours. Ou bien il s'asseyait en lotus sur son caillou favori, tenait la pose pendant des heures, le regard vide fixant droit devant lui. Le soir, il retirait son *dhoti* et nageait nu dans l'un des bassins de la rivière.

Un jour, Casper décida de traîner près du bassin où nageait Leigh.

« Salut », dit-il en passant.

« Pareillement », répondit Leigh, en achevant sa brasse. Casper ne pouvait pas ne pas remarquer que Leigh avait un derrière blanc et qu'ailleurs, il était bronzé comme un Indien. Les filles de M. Bannerji moulaient de leurs doigts effilés des fromages de chèvre aussi blancs que le derrière de Leigh. C'était très mystérieux et un peu déconcertant.

M. Bannerji avait visité le vaste monde. Il avait par deux fois été jusqu'à Delhi. Il était le seul à Kameredi à parler un peu l'anglais, à l'exception de Casper et de Leigh. Casper comprenait quelques mots d'urdu, essentiellement ceux qui avaient un lien avec le boire et le manger. Il apprit de M. Bannerji que Leigh vivait depuis trois ans au village. Il venait d'Europe, disait M. Bannerji, mais n'avait pas de nationalité. C'était un être magique qu'il ne fallait pas toucher.

« Tu ne dois pas le toucher, répétait M. Bannerji, en scrutant intensément Casper de ses yeux myopes. Nulle part. »

Les deux jeunes demoiselles Bannerji gloussèrent et pelèrent leur plantain avec beaucoup d'application avant d'en introduire l'extrémité dans leurs bouches rouges.

Un être magique. En quelle manière Leigh pouvait-il être magique ? demanda Casper. M. Bannerji secoua la tête d'un air entendu, mais ne put ou ne voulut pas s'expliquer.

La foule qui se massait à Monument Valley, ayant réservé des sièges sur le sommet des mesas ou s'étant installée sur le toit des voitures, avait des doutes sur les propriétés magiques de Leigh Tireno. C'est la publicité qui l'avait attirée. La masse avait été contaminée par les modes de New York et de Californie. Elle croyait que Leigh était un messie.

Autrement cela ne l'intéressait pas.

Les gens venaient à Monument Valley parce qu'ils étaient émoustillés à l'idée d'assister à un changement de sexe !

Ou parce que leurs voisins y allaient.

« Putain d'endroit », disaient-ils.

Quand le soleil descendit, l'obscurité enveloppa Kameredi comme un vieil ami, de cette sorte d'obscurité des montagnes qui est une variante de la lumière. Les lézards rentrent, les geckos sortent. Les trilles discordants d'une ancienne romance. Les huttes et les maisons retiennent sous leur toit de paille de palmes l'étourdissante odeur dorée des lampes à kérosène. Il y a aussi des odeurs de grillade, mélangées au parfum du riz bouilli relevé avec de menus morceaux de chèvre au curry. Les senteurs de la nuit sont tour à tour chaudes et fraîches et collent à la peau comme des pressions moites. Le petit monde de Kameredi devient pour un moment un lieu de sensualité, à l'insu du soleil. Puis tout le monde s'endort : pour exister dans un autre monde jusqu'au chant du coq.

Pendant cette heure cachée, Leigh vint rendre visite à Casper Trestle.

Casper avait du mal à parler. Il était à demi étendu sur son *charpoy*, une main soutenant sa tête ébouriffée. Leigh restait debout à le regarder, avec un sourire aussi énigmatique que le bouddha le plus mystérieux.

« Salut », dit Casper.

Leigh dit : « Pareillement. »

Casper se redressa en position assise. Il saisit ses doigts de pieds et considéra son beau visiteur, incapable de dire un mot.

Sans préliminaires, Leigh poursuivit : « Tu as été dans l'univers assez longtemps pour comprendre quelque chose à son fonctionnement. »

Supposant que c'était une question, Casper acquiesça.

« Tu es dans ce village depuis assez longtemps pour comprendre quelque chose à son fonctionnement. – Pause. – Je vais donc te dire une chose. »

Casper trouvait cela très étrange, bien qu'il eut passé l'essentiel de sa vie entouré de gens étranges.

« Il ne faut pas te toucher. Pourquoi ? »

Quand la bouche de Leigh bougeait, elle avait sa musique à elle, indépendante des sons qu'elle émettait. « Parce que je suis un rêve. Je peux être ton rêve. Si tu me touchais, tu pourrais te réveiller. Et alors... alors où cela te mènerait-il ? » Il émit un petit son froid, presque comme un rire humain.

« Hummm, fit Casper. Dans le New Jersey, probablement. »

Là-dessus, Leigh continua ce qu'il avait à dire. Il dit que la population de Kameredi et de quelques villages avoisinants appartenait à une sorte de Rajputs particuliers. Ils avaient une histoire particulière. Ils avaient été écartés des gens ordinaires à cause d'un rêve particulier. Le rêve s'était produit quatre siècles plus tôt. Il était toujours révéré et connu sous le nom du Rêve de la grande Loi.

« Les habitants de Kameredi honorent leur père, dit Leigh, eh bien, ils honorent plus encore le Rêve de la grande Loi. »

Quatre siècles plus tôt, dans les temps anciens, un certain sadhu, un saint homme, était mourant à Kameredi. Dans les heures qui précédèrent sa mort, il rêva une série de lois. Il les racontait à sa fille quand la Mort arriva, enveloppée d'une ombre profonde, pour l'emporter à Vishnu. En raison de sa pureté, la fille du saint homme avait des pouvoirs particuliers et savait négocier avec la Mort.

L'esprit du saint homme le quitta. La Mort planait au-dessus d'eux tandis que la fille encourageait son père mort à parler et à parler encore jusqu'à ce qu'il lui ait transmis toutes les lois de son rêve. Puis une buée était sortie de sa bouche. Il avait crié. Ses lèvres furent alors scellées du pâle sceau de la Mort. Il fut enterré dans l'heure. Pourtant il commença à se décomposer avant même que les prières ne fussent chantées et le corps mis en terre. Ainsi les populations surent qu'un miracle était arrivé parmi elles.

Mais la fille devait encore restituer les lois.

Sa tête se transforma en tête d'éléphant. Sous cette apparence de sagesse, elle rassembla tout le village devant elle. Tous s'abaissèrent et jeûnèrent pendant sept jours, tandis qu'elle récitait les lois du Rêve de la grande Loi.

Depuis lors, la population suit les lois du Rêve de la grande Loi.

Les lois ont guidé leur conduite. Les lois concernaient des choses temporelles, non pas spirituelles, car, si les règles temporelles sont correctement observées, alors les règles spirituelles suivent.

Les lois ont appris aux gens à vivre heureux en famille et en paix avec les autres. Les lois leur ont appris à être gentils avec les étrangers. Les lois leur ont appris à mépriser les biens temporels dont ils n'avaient pas besoin. Les lois leur ont appris à survivre.

De toutes les lois, celles sur la survie ont été les plus rigoureusement suivies pendant quatre siècles, depuis que le sadhu avait été emporté par la Mort. Par exemple, les lois parlaient du souffle et de l'eau. Le souffle, l'esprit de la vie humaine, l'eau, l'esprit de toute vie. Elles ont enseigné à conserver l'eau et à mettre une petite quantité de côté pour l'usage quotidien de l'homme, une autre pour les animaux, une autre pour les plantations et les arbres. Les lois ont enseigné à cuire en économisant le carburant et le riz, et à manger sainement, et à boire modérément et agréablement.

À propos de modération, les lois déclaraient que le bonheur résidait souvent dans le silence des langues humaines. Le bonheur était important pour la santé. La santé était surtout importante pour les femmes, qui ont la charge de la marmite familiale.

Les lois parlaient du danger des femmes qui portent trop d'enfants et du danger d'avoir trop de bouches à nourrir. Elles parlaient de certains cailloux que l'on trouvait dans le lit de la rivière et que les femmes pouvaient s'introduire dans le *yoni* pour empêcher la fertilisation. La douceur des cailloux, descendus des neiges de l'Himalaya, et leur dimension y étaient minutieusement décrites.

La nudité n'était pas un crime ; avant les dieux, tous les humains étaient nus.

La manière de se comporter était également décrite. Il y avait deux qualités, qui contribuaient au bonheur humain et

devaient être inculquées déjà aux petits enfants : l'oubli de soi et le pardon.

« Aime ceux qui sont près de toi et ceux qui sont loin, disaient les lois. Ainsi tu seras capable de t'aimer toi-même. Aime les dieux. Ne prétends jamais les égaler, ou tu te perdras. »

C'était tout pour la partie spirituelle. Les instructions sur la manière de faire les chapatis prenaient beaucoup plus de temps.

Enfin, les Rêves de la grande Loi donnaient des consignes claires sur les arbres. Il fallait conserver les arbres. Il fallait empêcher les chèvres de grignoter les arbres ou les pousses, de toucher au moindre plant. Il était interdit d'abattre un arbre de moins de cent ans pour le chauffage ou la construction. Il ne fallait utiliser à cet usage que le sommet des arbres qui dépassaient vingt mètres de haut : ainsi Kameredi et les villages environnants auraient de l'ombre et bénéficieraient d'un bon climat. Les oiseaux et les animaux, qui autrement dépériraient, y survivraient. La campagne ne serait pas dénudée et ne deviendrait pas désertique.

Si les gens respectaient ces lois de la nature, la nature prendrait soin d'eux.

Ainsi parla le sadhu à l'heure de quitter ce monde. Ainsi parla la tête de l'éléphant, lui faisant écho.

Tandis que Leigh Tireno racontait cette histoire, il parut devenir ce qu'il prétendait être : un rêve. Ses yeux s'agrandirent, ses cils devinrent comme les pointes d'un buisson d'épines, son visage simple devint grave, ses lèvres devinrent des instruments de musique d'où sortaient les harmonies de la sagesse.

Il dit que depuis que la fille du saint homme avait transmis le Rêve de la grande Loi à travers la tête d'éléphant bleue, les habitants de Kameredi avaient scrupuleusement suivi ces préceptes. Les villages avoisinants, ayant entendu parler des lois, ne s'en étaient pas embarrassés. Ils avaient dénudé leurs bois, mangé trop goulûment, fait trop d'enfants avec des bouches gloutonnes. Ainsi la population de Kameredi vivait-elle heureuse, tandis que des populations moins disciplinées mouraient, disparaissaient et étaient oubliées sur le fleuve du temps.

« Et pour le sexe ? » demanda Casper.

Et Leigh répondit calmement : « Le sexe et la reproduction sont des dons de Shiva. Ce sont nos défenses contre la décrépitude. Comme Shiva, ils peuvent aussi détruire. » Il adressa à Casper un sourire de pure beauté triste et quitta la maison de Bannerji, pour s'enfoncer dans la nuit d'un pas léger. L'engoulement chanta pour lui tandis qu'il passait. La nuit elle-même se blottit sur ses frêles épaules.

« Vous voulez promouvoir un événement où deux personnes couchent ensemble ? » La question était posée d'un air incrédule dans le bureau d'un publicitaire à New York. Cinquième avenue au-dessus des numéros trente. Nouvelles soldes chez Macy's.

« Nous parlons hétéro, gay, lesbien ou quoi ici ? »

« Ils ont trouvé une nouvelle manière de le faire ? Un raccourci ou quoi ? »

« Arrêtez, on peut voir des gens baiser en rentrant chez soi, chaque soir, tranquillement. »

« Ils ne baissent pas, ceux-là. Ils ont l'intention d'avoir un rêve très fondamental. »

« Un rêve, vous avez dit ? Vous voulez qu'on loue Monument Valley pour que des putains de tordus puissent rêver ? Allez-vous faire foutre ! »

Leigh sortait nu du bassin. De petites rigoles d'eau dégoulinaien de son dos tout le long de ses longues jambes. Les poils de son pubis scintillaient comme une toile d'araignée chargée de rosée matinale. Casper pouvait à peine supporter ce spectacle. Il tremblait, sans parvenir à comprendre ce qui n'allait pas. Avait-il jamais connu un désir aussi violent ?

Après avoir vérifié qu'il n'y ait pas de sangsues dans l'herbe, Leigh s'assit sur un rocher. Il essora d'une main l'eau de ses cheveux. Avec un soupir d'aise, il ferma les yeux. Il tourna son visage parfait vers le soleil, comme pour lui retourner ses rayons.

« Vraiment, tu es dégoûtant, Casper. Cet endroit devrait t'aider à t'améliorer, Casper, à t'amender... à te mettre en paix avec toi-même. »

C'était la première fois qu'il parlait de cette manière.

« Ces lois du rêve, dit Casper, pour changer de sujet, c'est, pour beaucoup, des poncifs indiens, non ? »

« Nous avons tous au fond de nous le sentiment qu'il y a eu un jour un âge d'or primitif où tout était facile... peut-être dans la lointaine enfance. »

« Pas moi. »

« Le Rêve de la grande Loi représente cette époque pour toute une communauté. Toi et moi, mon triste Casper, nous venons d'une culture où tout, presque tout, s'est perdu. La consommation a remplacé la communication. Le commerce a remplacé le contentement. Ce n'est pas vrai ? »

Debout sans bouger, l'air boudeur, contemplant en cachette le corps exposé de Leigh, Casper dit : « Je n'ai jamais rien eu à consommer. »

« Mais tu le souhaites. Tu ne penses qu'à ça, Casper ! – Il se redressa soudain, les paupières baissées protégeant ses yeux de miel. – Tu ne te souviens pas à la maison, comme ils mangeaient, comme tout le monde mangeait et prenait à peine le temps de souffler ! Le souffle de la vie ! Comme il était fort le culte sentimental de l'enfance, alors que les enfants de ce temps-là étaient négligés, battus, éduqués seulement par la négative ? »

Casper acquiesça « Bien sûr, je me souviens. » Il dessina la cicatrice sur son épaule.

« Les gens ici ne se connaissent pas, Casper. Ils ne peuvent pas prendre une grande inspiration et se connaître. La connaissance qu'ils ont, ce sont les faits. La sagesse, pas tellement. Ils souffrent par le sexe. Il y a des femmes piégées dans des corps d'hommes, des milliers d'homosexuels qui veulent être hétéro... L'humanité est tombée dans un mauvais rêve, elle a rejeté la spiritualité, elle se raccroche au moi... à des origines bassement biologiques. »

Il ouvrit alors les yeux pour regarder Casper. Sur les branches du banyan à côté d'eux, des pigeons roucoulaient comme pour se moquer.

« Je ne suis pas si bizarre qu'avant. » Casper ne trouva rien d'autre à dire.

« Je suis venu pour développer ce que j'avais en moi... Si on voyage assez loin, on découvre ce qu'on était au départ. »

« C'est vrai. J'ai pris un peu de poids. »

Leigh parut ignorer la remarque. « Les archétypes, qui guident notre conduite, sont aussi automatiques que la respiration, si nous laissons faire, c'est ce que j'en suis venu à penser. Une sorte de réponse automatique. »

« Cela me dépasse, Leigh, je suis désolé. Parle clair, veux-tu ? »

Le doux sourire. « Mais si, tu comprends. Tu comprends et tu rejettes ce qui n'est pas familier. Essaye de penser aux archétypes comme à des figures maîtres – et maîtresses –, comme tu en rencontres dans les contes de fées, *La Belle et la Bête*, par exemple. Qui guident notre conduite comme des programmes informatiques très basiques. »

« Grandis, Leigh ! Des contes de fées ! »

« Les archétypes ont été méprisés par notre culture occidentale. Ils sont donc en guerre avec notre superficialité. Nous en avons besoin. Les archétypes s'élèvent jusqu'aux sommets raréfiés de la grande musique. Et ils s'enfoncent loin dans le terreau de notre être, loin dans les obscurs royaumes en deçà du langage, où seuls nos rêves peuvent les atteindre. »

Casper se gratta l'entrejambe. Il était embarrassé qu'on lui parle comme à un homme intelligent. Cela lui était si rarement arrivé.

« Je n'ai jamais entendu parler des archétypes. »

« Mais tu les as rencontrés dans ton sommeil – ces personnages qui sont toi et ne sont pas toi. Les étrangers qui te sont familiers. »

Il se gratta le menton au lieu de l'entrejambe. « Tu penses que les rêves sont si importants ? »

Leigh eut un rire doux, pas moqueur comme celui des tourterelles. « Ce village en est bien la preuve. Si seulement... si

seulement nous trouvions toi et moi le moyen de rêver un Rêve de la grande Loi ensemble. Pour le bonheur de l'humanité entière. »

« Coucher ensemble, tu veux dire ? Hé ! Tu ne peux pas ! Tu es tabou. »

« Peut-être seulement par un toucher charnel... – Il se laissa glisser par terre et affronta Casper en face. – Casper, essaye ! Sauve-toi. Libère-toi. Permet aux choses de changer. Ce n'est pas impossible. C'est plus facile que tu ne crois. Ne reste pas à l'état de chrysalide... deviens un vrai papillon ! »

Casper Trestle prit des fruits et de la viande séchés et grimpa dans les montagnes qui surplombaient Kameredi. Il resta là et pensa et expérimenta ce que certains appellent des visions.

Certains jours, il jeûna. Il lui sembla alors que quelqu'un marchait à côté de lui dans la forêt. Quelqu'un de plus sage que lui. Quelqu'un qu'il connaissait intimement mais qu'il était pourtant incapable de reconnaître. Ses pensées qui n'étaient pas des pensées coulaient de lui comme de l'eau.

Il se vit dans un bassin tranquille. Ses cheveux poussaient jusqu'aux épaules et il marchait nu-pieds.

Voici ce qu'il se dit, en ramassant des fragments de réflexion dans les plis de son esprit.

« Il est si beau. Il doit être la vérité même. Moi, je suis un imposteur. J'ai joué ma vie. Ou on l'a jouée pour moi. Non, je dois endosser au moins une partie du blâme. Ainsi, je reprends le contrôle. Je ne veux pas être une victime. Plus maintenant. Je vais changer. Moi aussi je peux être beau, le rêve de quelqu'un d'autre...»

« J'ai été dans le mauvais rêve. Le rêve stupide et faible du temps. Le rêve abject de la richesse derrière les rêves. La misère spirituelle.

« Il m'est arrivé quelque chose. À partir d'aujourd'hui, à partir de maintenant, je vais être différent.

« D'accord, je raconte des craques, mais je vais être différent. Je vais changer. J'ai déjà changé. Je deviens le vrai papillon. »

Quelques nuits plus tard, quand la nouvelle lune s'est levée, il est retourné regarder son reflet.

Pour la première fois, il a vu – même en lambeaux – la beauté. Il entoura son corps de ses bras. Dans le bassin, du fond de leurs petits gosiers, les grenouilles criaient que la nuit avait disparu.

Il dansa autour du bassin. « Changez, vous autres, les grenouilles ! dit-il. Si j'y arrive, tout le monde peut y arriver. » Elles l'avaient fait.

Un peu plus loin, quand la lune s'enfonça dans la gueule accueillante des montagnes, il entendit un rugissement lugubre, comme si des créatures luttaient à mort dans des marais désolés.

Des gorges enrouées des machines, le diesel vomissait des fumées. Genman Timber PLC amorçait une nouvelle journée de travail. Des gars coiffés de casques et vêtus de jeans sortaient de la cantine. Ils jetaient leurs mégots dans la boue et se dirigeaient vers leurs tracteurs et leurs scies articulées. La veille, ils avaient nettoyé quatre kilomètres carrés de forêt dans la montagne, un peu au-dessus de Kameredi.

Le camp de Genman était un demi-cercle formé de cabanes préfabriquées. On entendait rugir les générateurs qui pompaient l'électricité et l'air conditionné autour du camp. D'immenses grues mobiles, transportées à grands frais dans cet endroit reculé, chargeaient les arbres tombés sur un chapelet de camions.

Il y avait encore beaucoup d'arbres à évacuer. Ils attendaient silencieusement la morsure des dents de métal. Bientôt, loin de l'Himalaya, ils formeraient des pièces de mobilier vendues dans des salles d'exposition situées dans des terrains vagues à la sortie de Rouen, Atlanta, Munich ou Madrid. Ou ils seraient transformés en cageots pour les oranges de Tel-Aviv, le raisin du Cap, le thé de Huang-Zhou. Ils formeraient des échafaudages pour les grands bâtiments d'Osaka, Pékin, Budapest ou Manille. Ou encore de fausses statuettes pour touristes, vendues à Bali, Berlin, Londres, Aberdeen ou Buenos Aires.

Il était encore tôt sur le chantier Genman. Le soleil rechignait à percer les couches de brouillard. Des haut-parleurs diffusaient du rock sur toute la zone. Les contremaîtres juraient.

Les hommes étaient tendus à l'instant de déchaîner leurs machines dans la vie ou plaisantaient pour retarder le moment où ils auraient à se déployer dans ces forêts.

Les citernes d'essence pleines à craquer se mirent en marche. Les bulldozers Genman se mirent à tourner comme des animaux malades sur leurs chaînes, et projetèrent de la boue en se dirigeant vers la tâche qui les attendait.

Le camp entier n'était qu'une mer de boue.

Bientôt les arbres allaient tomber avec fracas, en dénudant les anciens sols de latérite. Et quelqu'un allait faire du profit, à Calcutta, en Californie, au Japon, à Honolulu, à Adélaïde, en Angleterre, aux Bermudes, à Bombay, au Zimbabwe, que sais-je encore...

L'action commença. Puis ce fut la pluie, des trombes d'eau provenant du sud-ouest.

« Merde », dirent les hommes, mais ils poursuivirent. Ils devaient songer à leur bonus.

Le nouveau Casper dormit. Et il fit un rêve terrible. Ce n'était pas comme les autres rêves. Si la vie est comme un rêve, ce rêve-là était comme la vie.

Son cerveau en fut enflammé. Il se leva avant l'aube et traversa en trébuchant la lisière de la forêt. Son chemin allait descendant. Pendant deux jours et deux nuits il voyagea sans manger. Il vit beaucoup de vieux palais s'enfoncer dans la boue, comme de grands paquebots illuminés dans une mer arctique. Il vit des choses courir et de gigantesques lézards donner la vie. Sa route fut décorée d'yeux d'ambre, d'yeux d'azur, de torses de bronze. Il retourna ainsi à Kameredi et le retrouva en ruine.

Ce qui avait été un village harmonieux, où les hommes et les animaux vivaient ensemble – il savait à présent combien c'était rare et précieux – avait disparu. Tout était parti. Les hommes et les femmes, les animaux, les poules, les maisons, la petite rivière, tout.

C'était comme si Kameredi n'avait jamais existé.

Les pluies n'étaient pas tombées sur Kameredi. Les pluies étaient tombées plus haut. Comme les forêts étaient tombées,

les hautes eaux avaient débordé. Des marées de boue étaient descendues. Devant ce flot de lave froide, tout avait cédé.

Les gens de Kameredi n'étaient pas préparés. Le Rêve de la grande Loi n'avait rien dit de cette inondation. Ils avaient été emportés, avaient respiré la saleté, avaient été noyés, submergés, achevés.

Et Casper se vit marcher sur cette terre profanée, regardant les corps qui poussaient du sol visqueux comme des tubercules bizarres. Il se vit tomber par terre, évanoui.

À Monument Valley, on construisait à toute vitesse des stades gigantesques. On prenait des réservations pour des sièges qui n'étaient pas encore fabriqués. On prévoyait des évacuations d'urgence. On installait des avis, des signalisations, des toilettes publiques. Washington commençait à se sentir concerné. On mettait en marche toutes sortes de caméras à grande échelle. La ligue des populations indigènes américaines tenait des meetings de protestation.

Un artiste italien très célèbre était occupé à envelopper une des mesas dans du plastique bleu clair.

Quand Casper se réveilla, toute conscience semblait l'avoir abandonné. Il regarda autour de lui. La pièce était noire. Tout était sombre, excepté Leigh Tireno. Leigh se tenait près du lit, il semblait briller.

« Salut », murmura Casper.

« Pareillement », dit Leigh. Ils se regardèrent comme par-dessus un paysage d'été débordant de blé.

« Et le sexe alors ? » demanda Casper.

« C'est notre défense contre la décrépitude. »

Casper se recoucha, en se demandant ce qui s'était passé. Comme s'il lisait dans ses pensées, Leigh poursuivit : « Nous savions que tu étais dans les montagnes. Je savais que tu faisais un rêve puissant et terrible. Je suis venu avec quatre femmes. Elles t'ont ramené ici. Tu es en sécurité. »

« En sécurité ! » s'exclama Casper. Soudain son esprit s'éclaira. Il se leva chancelant et se dirigea vers la porte. Il était

dans la maison de M. Bannerji qui n'était pas détruite et les filles de M. Bannerji étaient vivantes.

Dehors le soleil brillait sur le paisible village. Les poules se pavanaient entre les maisons. Des enfants jouaient avec un chiot, des hommes crachaient du jus de bétel, les femmes, statuesques, se tenaient près du *dhobi*.

La boue n'existe pas.

Aucun corps n'essayait de nager dans une rue inondée.

« Leigh, j'ai fait un rêve aussi réel que la vie même. Si la vie est un rêve, mon rêve était la vie. Je dois le dire à M. Bannerji. C'est un avertissement. Nous devons tous prendre nos affaires et chercher un endroit plus sûr où vivre. Mais va-t-on me croire ? »

Ils partirent pour toujours et il leur fallut un mois pour trouver un nouvel endroit. C'était à trois jours de l'ancien, orienté au sud, en haut d'une vallée fertile. Les femmes se plaignaient de l'escarpement. Mais là, ils seraient en sécurité. Il y avait de l'eau et de l'ombre. Il y avait des arbres. M. Bannerji et d'autres allèrent en ville et échangèrent du bétail contre du ciment. Ils reconstruisirent Kameredi dans le nouvel endroit. Les femmes se plaignirent de la profondeur du nouveau cours d'eau.

Une vieille sorcière avec un diamant dans la narine récita le Rêve de la grande Loi pour que tous l'entendent, un soir où les étoiles ressemblaient à des diamants, et la lune au-dessus du nouveau Kameredi enfla et tomba enceinte de la lumière. Lentement, le nouvel endroit leur devint familier. Des petits garçons avec un chien, envoyés inspecter l'ancien endroit, revinrent et rapportèrent qu'il avait été détruit par un grand flot de boue, comme si la terre s'était vomie elle-même.

Casper fut embrassé par tous. Son rêve avait été vrai. Les villageois fêtèrent leur salut. Le village passa vingt-quatre heures à boire et à se réjouir ; pendant ce temps, Casper était couché avec les deux filles Bannerji, ses membres confondus avec les leurs, sa chaleur et ses sucs mêlés aux leurs.

Dans leurs sexes, les demoiselles avaient placé de doux petits cailloux, comme il est dit dans les lois. Casper garda les cailloux

après, en souvenir, comme des trophées, comme la mémoire sacrée d'événements bénis.

Leigh Tireno disparut. Personne ne savait où il était. Il partit si longtemps que même Casper découvrit qu'il pouvait vivre sans lui.

Après qu'une autre lune ait cru et décrû, Leigh revint. Ses cheveux étaient devenus longs et étaient attachés par un ruban, pendant sur une de ses épaules. Il s'était décoré le visage. Ses lèvres étaient plus rouges. Il portait un sari. Sous le sari pointaient des seins.

« Salut », dit Leigh.

« Pareillement, dit Casper en tendant les bras. La vie à Kameredi est nouvelle. Tout a changé. Moi, j'ai changé. C'est le vrai papillon. Et tu es plus beau que jamais. »

« J'ai changé. Je suis une femme. C'était ça la découverte que j'avais à faire. J'ai seulement rêvé que j'étais un homme. C'était un rêve faux et j'ai fini par me réveiller. »

À sa grande surprise, Casper n'était pas aussi étonné qu'il aurait pu l'être. Il était en train de s'accoutumer à la vie miraculeuse.

« Tu as un *yoni* ? »

Leigh souleva son sari et lui montra. Elle avait une chatte, mûre comme une goyave.

« C'est beau. Que dis-tu du sexe maintenant ? »

« C'est une défense contre la décrépitude. Le don de Shiva. Cela peut aussi détruire. – Elle sourit. Sa voix était plus douce qu'avant. – Je te l'ai dit. Sois patient. »

« Qu'est-ce qui est arrivé à ton *lingam* ? Il est tombé ? »

« Il a glissé dans les broussailles. Dans la forêt, j'ai eu mes règles pour la première fois. C'était la pleine lune. Là où le sang est tombé un goyavier a poussé. »

« Si je trouve l'arbre et que je mange ses fruits... »

Il essaya de la toucher mais elle s'écarta. « Casper, oublie tes petites affaires particulières un moment. Si tu as vraiment changé, tu peux regarder par-delà ton horizon personnel quelque chose de plus large, de plus grand. »

Casper se sentit honteux. Il regarda par terre, où les fourmis rampaient, comme elles le faisaient déjà avant que les dieux ne se réveillent et ne peignent leur visage en bleu.

« Je suis désolé. Instruis-moi. Sois mon sadhu. »

Elle s'installa parmi les fourmis dans la position du lotus. « L'exploitation des collines. C'est basé sur la cupidité plus que sur la nécessité. Il faut arrêter. Pas seulement l'exploitation, mais tout ce qu'elle représente dans le monde mercenaire. Mépris pour la dignité de la nature. »

Casper trouva que c'était un ordre difficile. Mais quand il se plaignit, Leigh lui dit que l'exploitation était mineure et la nature immense. « Nous devons rêver ensemble. »

« Comment vois-tu ça ? »

« Un rêve puissant, qui nous permettrait de changer plus que le petit Kameredi, plus que nous-mêmes. Un rêve salutaire, ensemble. Comme chacun de nous en a rêvé séparément, avec succès. Comme tous les hommes et les femmes en rêvent séparément – toujours séparément. Mais nous, nous rêverons ensemble. »

« En nous touchant ? »

Elle sourit. « Tu dois encore changer. Le changement est une continuité. Il n'y a pas de temps de pose sur la route vers la perfection. »

Dans sa poitrine, il sentait son cœur tressaillir de crainte et d'espoir à ces mots merveilleux. « Les choses que tu comprends... je t'adore. »

« Un jour, je t'adorerai peut-être. »

Des unités spéciales de la garde nationale avaient été envoyées pour contrôler la foule. La moitié de l'Utah et de l'Arizona étaient entourés d'un fil tranchant. On avait installé des postes anti-émeutes. Washington se méfiait des rêveurs. Partout patrouillaient des chars, des fourgons, des ravitailleurs personnels armés. On avait construit des chemins spéciaux surélevés. Des policiers armés à bicyclette rugissaient, ils étaient autorisés à tirer sur la foule s'il y avait des signes d'agitation. Des hélicoptères de combat tournaient au-dessus des têtes,

cassant les tympans de Monument Valley avec un bruit vindicatif.

Ils surveillaient un endroit étendu qui portait les empreintes d'un paysage intérieur de dépression maniaque.

Les voitures privées étaient interdites. Elles étaient parquées dans d'immenses espaces qui s'étendaient au nord jusqu'à Blanding, Utah ; à l'est jusqu'à Shiprock, Nouveau Mexique ; et au sud, jusqu'à Tuba City, Arizona. Les Hopis et les Navajos faisaient un malheur. Des tas de cafés, bars et restaurants avaient éclos de nulle part. Au bord des routes autorisées, des lieux de divertissement en tous genres jaillissaient comme une explosion de boîtes à peinture. Beaucoup de gens transportaient des effigies géantes de Leigh Tireno, au mieux de sa forme, au-dessus de baraques marquées de slogans tels que *Changez de sexe par l'hypnose – sans douleur !* Personne ne parlait de Casper Trestle.

Comme le bon peuple se bousculait pour aller voir le spectacle ! Il faisait terriblement chaud, dans le désert surpeuplé ; la sueur s'élevait comme une brume, une maladie au-dessus de la vague des épaules. Les bactéries s'en donnaient à cœur joie. D'innombrables citadins, qui ne faisaient jamais plus d'un bloc à pied, ne pouvaient pas supporter de faire les quelques centaines de mètres qui leur restaient après la dépose de l'autobus, et s'effondraient dans les nombreuses ambulances de campagne qui bordaient le chemin. Le repos était facturé vingt-cinq dollars de l'heure. Certains marchaient en chantant ou en sanglotant, selon leur goût. Des pickpockets déambulaient dans la foule, en poussant du coude les puritains de toutes sortes. Les prêcheurs préchaient leurs airs de la damnation. Il n'était pas difficile pour les déshérités, dont les pieds se couvraient d'ampoules, de croire que la fin du monde était proche – ou du moins de voir dans ces océans de misère, des sortes de gueules de l'enfer – ou de croire encore que l'univers entier pourrait s'éteindre en grésillant et devenir un petit point blanc, comme quand on éteint la télévision à deux heures dans le matin maussade du Bronx. À tout prendre, mieux valait la fin. Peut-être, pénétrée de cette hypothèse, une bonne partie des adultes avançait-elle comme du bétail, enfournant de la

nourriture toute prête et sirotant des boissons sucrées. Une grosse femme, entourée par des corps surchauffés, fut frappée en même temps de congestion et d'indigestion ; ses cris quand elle roula entre les jambes des marcheurs furent noyés dans une musique sporadique de ghetto qui sortait d'une multitude de récepteurs. Tous les orifices étaient bouchés. C'était la loi. Au moins personne ne fumait. Les enfants se distinguaient dans la foule par des bobs de toutes sortes, des petits et des grands dadais qui se battaient pour arriver les premiers, qui hurlaient, criaient et mangeaient des pop-corns en marchant. Par terre, toutes les variétés de cartons et emballages non biodégradables étaient piétinés dans la poussière, avec les corps tombés, les chewing-gums roses recrachés, les vêtements abandonnés, les tampons jetés, les semelles perdues. C'était un véritable événement médiatique, qui attirait la foule autant que les feuilletons mondiaux.

Casper avait mis en place ce vaste projet. À présent, il n'était plus responsable que de lui-même et de Leigh. La nature humaine dépassait ses compétences. Il était au milieu d'une étendue de quelques kilomètres de large où John Wayne avait jadis galopé à bride abattue. M. V.K. Bannerji était avec lui, terrorisé par le simple souffle du public attentif.

« Est-ce que ça va marcher ? demanda-t-il à Casper. Sinon, on va avoir de la violence. »

Mais à six heures du soir, quand les ombres des têtes géantes s'allongèrent, s'aplatirent, comme des dents noires sur la terre, une cloche sonna et le silence se fit. Une légère brise se leva, qui allégea la chaleur et rafraîchit bon nombre d'aisselles fiévreuses. Le plastique bleu pâle qui enveloppait une des mesas, claquait doucement. Pour le reste, c'était enfin calme, calme comme dans les millénaires qui avaient précédé l'apparition de l'homme.

Au milieu de l'étendue, on avait dressé un grand lit. Leigh attendait à côté de celui-ci. Elle retira ses vêtements sans coquetterie, en faisant un tour complet, afin que tous puissent voir qu'elle était une femme maintenant. Elle entra dans le lit.

Casper retira ses vêtements, fit également un tour pour montrer qu'il était bien un homme et grimpa à côté de Leigh. Il la toucha.

Ils se prirent l'un l'autre dans les bras et s'endormirent.

Doucement, une musique monta du Boston Pop Orchestra au grand complet. La valse tirée de *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski. Les organisateurs avaient jugé que cette œuvre était particulièrement adaptée à la circonstance. Dans l'assistance composée d'un million de personnes, les femmes se mirent à pleurer et les enfants à vomir aussi doucement que possible. Devant leurs écrans de télévision, partout dans le monde, les gens pleuraient et vomissaient dans des sacs en plastique.

Ils faisaient un rêve ancien, qui jaillissait du noyau ancien du cerveau. Les personnages qui traversaient une tapisserie primitive de champs portaient des vêtements antiques et raides. Ces personnages détenaient un pouvoir tranquille sur le comportement humain. Un pouvoir archétypique tranquille.

Avant le sexe était la vie, elle jaillissait comme une source. La conscience apparut avec l'arrivée de la reproduction sexuelle. Avant la naissance de la conscience, c'était le règne du rêve. Ces rêves forment le langage des archétypes.

Avec l'adoption de la civilisation technologique, ces anciens personnages avaient été négligés, méprisés. Le héros, le guerrier, la matrone, la vraie jeune fille, le magicien, la mère, le sage aussi, leurs chemins furent détournés et tombèrent dans le dissensitement des vies humaines. Dans ce désordre, des milliards de vies furent détruites : rapine, guerre, tourment, terreur. Mais LeighCas dans la langue des rêves faisait vœu à ces forces de racheter le temps, et demandait en retour, semblait-il, que mâles et femelles puissent être débarrassés de la faute... pour vivre des rêves meilleurs...

Casper sortit du sommeil dans lequel il était enfoncé. Il n'était pas sûr de lui-même et de l'endroit où il se trouvait. Beaucoup de choses s'étaient ébruitées, il le savait : un changement de conscience. La tête sombre de la femme Leigh reposait sur sa poitrine. Ouvrant les yeux, il vit au-dessus de lui flamboyer un ciel impressionniste, avec des bandes de soleil

couchant cannelle et pourpres ondulant fiévreusement entre l'horizon et le fond de l'horizon.

Mû par un instinct profond, il tomba entre ses jambes. Il fouilla dans un nid de fourrure et y trouva des lèvres. Elles lui parlèrent sans mots et ce qu'elles dirent lui parut étrange et nouveau. Il se demanda un moment si, abruti par le sommeil miraculeux, il ne se trompait pas. Doucement, il l'écarta de sa poitrine... ses seins à lui... à *elle*.

Quand Leigh ouvrit les yeux et porta sur Casper son regard de miel, celui-ci était lointain. Lentement ses lèvres dessinèrent un sourire.

« Pareillement, remarqua-t-elle, en glissant un doigt dans le *yoni* de Casper. Que dis-tu de la protection contre la décrépitude ? »

Les foules quittaient l'auditorium. Les avions repartaient comme des aigles vers leurs nids. Les chars se retiraient. L'artiste italien défaisait les emballages des mesas. S'imaginant entendre les machines à couper les arbres devenir silencieuses dans les forêts lointaines, M. Bannerji s'assit sur le bord du lit, couvrit ses yeux myopes et pleura de joie, la joie qui demeure au milieu du malheur.

Plongées dans leurs pensées, les multitudes à la vue basse s'en allaient. Ce rêve différent faisait son effet. Personne ne se bousculait. Quelque chose dans l'uniformité des maintiens, la courbure des épaules, l'arrondi des têtes, rappelait des anciennes frises.

Ici ou là, une joue, un œil, une tête chauve reflétaient les couleurs impériales du ciel, les jaunes arbitraires qui signifiaient la joie ou la peine, le rouge le feu ou la passion, les bleus le néant ou la réflexion. Il ne restait rien que la terre et le ciel, à jamais différents, à jamais unis. Les mesas se détachaient sur le velours, anciennes citadelles bâties sans la main de l'homme pour rappeler les temps anciens.

La multitude repartait en silence, ses innombrables mâchoires immobiles, pourtant une sorte de murmure montait de ses rangs.

La musique tranquille et triste de l'humanité.

La mort du jour répandit ses couleurs, de plus en plus sombres. C'était le crépuscule : l'aube d'un nouvel âge.

## *UN MARS PLUS BLANC*

### *Dialogue socratique sur les temps à venir.*

*Elle :* Nous voudrions vous présenter l'histoire du développement de Mars, et la manière dont nous avons progressé spirituellement. C'est une histoire glorieuse et étonnante, une histoire de la société humaine qui se pense et se régénère. Moi, je m'adresse à vous depuis Mars, tandis que mon avatar terrestre s'adresse à vous depuis notre vieille planète mère. Revenons en esprit à l'époque d'avant le changement, à l'Age de l'Aliénation, quand personne n'avait encore mis le pied sur une planète voisine de la Terre.

*Lui :* Bien. Retour au XXI<sup>e</sup> siècle et à une planète nue. Les premiers arrivants sur Mars découvrirent un monde vide, dépourvu des créatures imaginaires qui étaient supposées hanter la Terre : les fantômes et les goules, et les bêtes à longues jambes, les vampires, les farfadets, les elfes et les fées, tous ces êtres de fantaisie, nés des forêts sombres, des vieilles maisons et des cerveaux anciens qui obsèdent les hommes.

*Elle :* Tu oublies les dieux et les déesses, les dieux grecs qui ont donné leurs noms aux constellations, les Baal et les Isis et les dieux-soldats des romains, le Tout-Puissant vengeur de l'Ancien Testament, Allah – toujours des êtres supérieurs imaginaires qui dirigeaient soi-disant les comportements de l'humanité avant que celle-ci ne soit capable de se diriger toute seule.

*Lui :* Tu as raison, je les ai oubliés. Ils faisaient tous craquer les planchers dans les caves du cerveau, héritages de l'époque éo-humaine. La Terre était surpeuplée de gens à la fois réels et imaginaires. Ce qui n'était miraculeusement pas le cas de Mars. Sur Mars, on pouvait repartir à zéro. Il est vrai que les gens qui

sont arrivés sur Mars avaient en tête un tas de légendes contradictoires...

*Elle* : Oh, tu veux parler de ces vieilles histoires. Le Mars des canaux de Percival Lowell et la culture qui mourait. J'ai encore une sorte de nostalgie pour cette vision crépusculaire grandiose – fausse en réalité, vraie dans l'imaginaire. Et *Barsoom* d'Edgar Rice Burrough...

*Lui* : Et toutes les horreurs que l'humanité a inventées avant cela pour peupler Mars – les envahisseurs de la Terre chez H.G. Wells, et les inoffensifs Hrossa et les pfiffltriggi de C.S. Lewis dans *Malacandra*.

*Elle* : La vie, tu vois, toujours cette bizarre préoccupation de la vie. Signe de l'insuffisance de nos vies à nous.

*Lui* : Mais les premiers hommes qui sont venus sur Mars venaient d'un âge technologique. Ils avaient une autre idée en tête. Ils espéraient sûrement trouver la vie d'une manière ou d'une autre, ils comptaient certainement sur les archébactéries. Ils caressaient l'idée de terraformer la Planète rouge et de la transformer en une sorte de seconde Terre inférieure.

*Elle* : Ils avaient enfin réussi à atteindre une autre planète et ils voulaient la rendre semblable à la Terre ! Cela nous paraît bizarre aujourd'hui.

*Lui* : Ils n'avaient pas encore l'habitude de vivre loin de la Terre. La « terraformation » était un rêve d'ingénieur, une nouveauté. Il fallait que leur perception change. Ils étaient là, ahuris, conscients pour la première fois de l'ampleur de la tâche et de sa violence. Chaque planète a quelque chose de sacré.

*Elle* : Même aux moments de la vie les plus émouvants, on dirait qu'une voix nous parle, que l'esprit communique avec lui-même. Percy Bysshe Shelley a été le premier à reconnaître cette dualité. Dans un poème sur le mont Blanc, il raconte qu'il est là à regarder une cascade et il dit :

*Ravin vertigineux ! et quand je te contemple,  
Je semble, comme en une transe sublime et étrange,  
Rêver à mes chimères singulières ;  
Mon esprit, mon esprit humain, qui passivement  
Renvoie et reçoit de vives influences,  
Entretient un échange ininterrompu  
Avec le clair univers des choses qui nous entourent...*

*Lui* : Oui, il va droit au cœur des perceptions humaines. Comme l'explique la phénoménologie, notre discours interne donne forme à notre perception externe. Je te rappelle que la grande expédition sur Mars n'était pas la première expédition scientifique à la recherche d'un monde nouveau. Elle a aussi connu des difficultés de perceptions.

*Elle* : Tu veux parler de la manière dont s'est faite la conquête de l'Ouest dans l'affaire de l'Amérique du Nord ? L'extermination des nations indiennes, et le massacre des buffles ? Est-ce que ce n'était pas déjà une sorte de terraformation primitive ?

*Lui* : Je pensais à l'expédition du capitaine James Cook sur l'*Endeavour*, navire de Sa Majesté, dans les mers du sud. Dans ce bateau en bois de trois cent soixante-six tonneaux, Cook a fait le tour du monde. L'*Endeavour* était mandaté, entre autres choses, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil en 1769. Le choix de Joseph Banks, âgé seulement alors de vingt-trois ans, était bon. Banks avait un œil entraîné.

La Royal Society considérait dans sa sagesse qu'il était essentiel que les descriptions écrites des nouvelles découvertes soient toujours accompagnées de dessins minutieux. Les artistes de Banks avaient des problèmes spécifiques. Ils faisaient des relevés scientifiques des paysages, des plantes et des animaux, mais il s'y glissait aussi de l'art. Les portraits fidèles des populations indigènes du Pacifique étaient influencés par les préjugés de l'époque. Alexandre Buchan a donné une vision ethnographique des choses, en dessinant les groupes d'indigènes sans les conventions du style néo-classique ; tandis que Sydney Parkinson les a fait obéir aux règles de la composition. Dans le célèbre tableau de Johann

Zoffany, *La Mort de Cook*, les participants prennent pour la plupart des poses classiques, probablement pour accentuer la ressemblance avec la tragédie grecque.

Ainsi, on donnait de retour au pays une idée de l'étranger à la fois savoureuse et conforme aux préjugés des gens restés au pays.

*Elle* : Mmm. Je vois où tu veux en venir. La difficulté à entrer en rapport avec l'inconnu dissimule un problème philosophique, typique de ce siècle. Les malheurs qui menacent l'humanité proviennent-ils d'une séparation d'avec ou d'une méfiance envers la loi naturelle, ou bien l'humanité pouvait-elle s'élever au-dessus de la bête brute en améliorant la nature et en s'en éloignant ? L'habitant des villes ou le bon sauvage ?

*Lui* : Exactement. La découverte des Îles Société ont conforté la première tendance. Celle de la Nouvelle-Zélande et d'Australie la seconde.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande, quand on a vu pour la première fois leurs rives désolées, ont favorisé les concepts d'amélioration et de progrès. Quand le capitaine Arthur Phillip fonda la première colonie pénitentiaire en Australie, à Port-Jackson en 1788, il se réjouit d'avoir accompli une version XVIII<sup>e</sup> de la terraformation. Il coupa les arbres, il anéantit la vie sauvage – y compris les indigènes –, il aplani le terrain et il déclara : « Par étapes, de vastes espaces sont ouverts, des plans sont formés, des lignes marquées, et on distingue clairement, au moins pour l'avenir, une perspective de régularité, rendue encore plus frappante par le souvenir de la confusion antérieure. » Ah, la ligne droite ! marque de la civilisation, du capitalisme !

La croyance écrasante en la *conquête de la nature* – en une espèce de distance que nous prendrions avec la nature, avec quelque chose dont nous faisons indissolublement partie – a prévalu pendant au moins deux siècles.

*Elle* : Cette dichotomie de la perception était sans doute renforcée par le dualisme cartésien, qui fait une nette distinction entre l'esprit et le corps – le genre de choses que combattait Shelley. Une décapitation métaphorique...

*Lui* : Je n'en sais trop rien. C'est peut-être comme tu le dis.

*Elle* : Ce que nous devons garder à l'esprit, c'est qu'une croyance peut être dure à déraciner, une fois qu'elle se répand dans la population. Peu importe qu'elle soit totalement erronée. Même à notre époque de voyages interplanétaires, la moitié de la population terrestre croit encore que le Soleil tourne autour de la Terre et non le contraire. Quelle conclusion doit-on en tirer sinon que l'ignorance a plus de force d'attraction que le savoir ?

*Lui* : Ou que nous sommes plus moutonniers que nous ne voulons bien l'admettre.

*Elle* : Bon, revenons à Mars et aux premiers arrivés ici.

*Lui* : Essayons de nous rappeler quelle était la situation à l'époque. Avec la croissance du pouvoir économique dans les pays du Pacrim au XXI<sup>e</sup> siècle, l'International Dateline avait été transférée au milieu de l'Atlantique et le commerce américain était pris dans celui de ses voisins asiatiques. Le coût des expéditions sur Mars ont toutes été prises en charge par un consortium formé des États-Unis, du Pacrim, et des agences spatiales de l'UE. Cela donnait EUPACUS, un acronyme oublié depuis longtemps. Cependant les N.U., dirigées alors par un secrétaire général puissant et clairvoyant, George Bligh, ont mis Mars sous leur juridiction. Une fois sur Mars, on était sous la loi martienne et non pas sous la loi de son pays d'origine.

*Elle* : C'était une disposition judicieuse. On avait tiré la leçon de l'époque où l'Antarctique était un continent réservé à la science. Pour une fois, nous avions retenu quelque chose de l'histoire ! Nous voulions que la Planète rouge soit une Mars blanche, une planète réservée à la science.

*Lui* : C'est un ancien cri de guerre !

*Elle* : Les vieux cris de guerre gardent leur pouvoir. Au milieu du XXI<sup>e</sup> siècle, il y avait sur Terre un mouvement appelé APIUM – Association pour la protection, l'intégrité et la préservation de Mars. On a d'abord considéré qu'il s'agissait d'un ramassis d'excentriques et de Verts. APIUM voulait garder Mars comme il avait été pendant des millions d'années, comme un monument d'anciens rêves des anciens hommes. APIUM soutenait que l'environnement est toujours sacré et que l'on

avait suffisamment saccagé l'environnement sur Terre pour ne pas se mettre à ravager une autre planète, une planète entière.

Cependant les gens qui ont participé à la première expédition devaient justifier leurs frais. Ils étaient chargés de préparer la terraformation. C'était le but de leur voyage. Ils étaient liés par les pressions de leurs sociétés plutôt primitives.

*Lui* : Ah oui, la terraformation ! Ce mot et ce concept forgés par un auteur de SF, appelé Jack Williamson. Comme ça avait une allure de progrès au début ! C'était encore une de ces idées qui prennent facilement dans le sol fertile de l'esprit humain.

*Elle* : Oui. Il n'y avait rien de menaçant là-dedans. Les astronautes ont trouvé cela tout à fait normal. Cela faisait partie de leur mythologie, c'est-à-dire de la vieille manière de penser. Ils imaginaient qu'ils allaient améliorer la planète et la rendre comme la Terre. Ils avaient de superbes projets élaborés par leurs ordinateurs pour les séduire, qui leur montraient Mars comme les Costwolds par un jour de soleil.

*Lui* : Mais ils étaient aussi habités par des idées contradictoires. Mars n'était qu'un misérable tas de rocher, « bon pour le développement », quelque chose comme un diagramme d'« hiver nucléaire », ce vieux mythe de la culpabilité, où Mars était un corps paradisiaque, formidable, à l'écart, résistant. Cela ressemblait aux idées tout à fait opposées que le capitaine Cook avait défendues trois siècles auparavant. Et...

*Elle* : Ils ont quitté leurs vaisseaux et sont restés là, comme le vaillant Cortez, silencieux sur son sommet dans le poème de Keats, avec devant les yeux une vue sur la planète entière et...

*Lui* : Et ?

*Elle* : Et ils surent – c'était le sens du discours de Shelley sur le monde intérieur et extérieur – ils *surent* que la terraformation n'était qu'un rêve, une phobie d'ordinateur de citadin. Ce n'était pas souhaitable. Pour utiliser une vieille expression, c'était un blasphème contre la nature. Tu sais combien les citadins craignent la nature. Dans une sorte de vision, ils voient qu'il ne faut pas détruire l'environnement. Qu'il porte un message, un message austère. *Pensez autrement !*

*Vous avez accompli beaucoup, accomplissez plus encore !  
Pensez autrement !*

*Lui* : Repensez, et res-sentez, parce que c'est l'expérience qui a introduit une révolution dans leur compréhension. Ils savaient en regardant le spectacle qu'ils étaient à un carrefour de l'histoire. Pourtant, tu sais, il y a des gens qui prétendent que cette décision brusque de ne pas terraformer découlait d'un discours convaincant du secrétaire général des N.U., George Bligh, qui se battait contre cette idée. Ses paroles étaient souvent citées : « La terraformation est une idée intelligente qui peut marcher ou pas. Mais l'intelligence a moins de valeur que le respect ; nous devons avoir du respect pour Mars comme cela a toujours été le cas. Nous ne pouvons pas détruire des millions d'années de solitude seulement pour suivre une idée intelligente. Retenez vos mains ! »

*Elle* : Tu crois que les astronautes se souvenaient de ces mots de Bligh quand ils sont arrivés ?

*Lui* : Je le crois en partie. Je souhaite le croire car la retenue est souvent une meilleure manière de procéder que la conquête, même si elle est souvent moins populaire. En tout cas, ils se sont retenus. Cela a marqué l'apparition d'un nouveau courant dans les affaires humaines. Par chance, Mars est inexploitable : il n'y a pas de ressources naturelles, ni pétrole, ni combustible fossile, car il n'y a jamais eu de forêts. Des ressources souterraines en eau limitées. Juste... juste ce stupéfiant monde vide, depuis si longtemps objet des rêves et des spéculations de l'humanité, un désert qui roule toujours plus loin dans l'espace.

*Elle* : Le mot démodé d'espace a alors été relégué, du même coup, au musée étymologique. Ce chemin de particules grouillantes s'appelait maintenant *matrice*.

*Lui* : D'accord. Des milliers et des milliers de jeunes gens ont désiré visiter Mars, tout comme, deux siècles plus tôt, ils avaient marché, roulé ou chevauché à travers l'Amérique du Nord vers l'ouest. Les N.U. ont dû instituer des règles pour les visiteurs. On a admis deux catégories de gens à venir voyager inconfortablement dans les vaisseaux d'EUPACUS : les YEAs et les DOPs. (Rires)

*Elle* : C'était une idée astucieuse. En tout cas, cela marchait, malgré les difficultés du voyage. Les YEAs étaient les Young Enlightened Adults ou jeunes adultes éclairés. Ils devaient passer un examen d'admission. Les DOPs étaient les Distinguished Old Persons ou vieilles personnes méritantes. Elles étaient sélectionnées par leur communauté. Le coût d'un voyage sur Mars était élevé. C'étaient les communautés qui payaient pour les DOPs. Les YEAs payaient en travaux, ils travaillaient un an pour la communauté avant de partir.

*Lui* : C'est ainsi que l'on a pu développer les fermes marines des Galapagos et de Scapa Flow, les ranchs d'oiseaux du Nord canadien, les vignobles du désert de Gobi... par le travail volontaire.

*Elle* : Et le boisement de presque tout l'intérieur de l'Australie.

*Lui* : Et ce grand flot de gens qui sont venus sur Mars, ce merveilleux nouvel Ayers Rock dans le ciel, méditer, explorer, passer leur lune de miel, se réaliser, tous se trouvèrent en se confrontant à la réalité du cosmos. Tous étaient frappés de terreur, et respiraient les lois de l'univers.

*Elle* : Et l'un d'eux a dit, en s'émerveillant : « Et ce que je suis venu comprendre ici, c'est que je suis la chose la plus extraordinaire de la galaxie entière. »

*Lui* : Puis ce fut le crash !

*Elle* : Oh oui, juste au moment où les mentalités changeaient partout ! Et le crash a marqué la fin d'une certaine mentalité fondée sur l'exploitation. Les pontifes en 2085 ont appelé ça la fin du cauchemar du XX<sup>e</sup> siècle. Le consortium EUPACUS a disparu. Ce fut une histoire de corruption interne. Des milliards de dollars avaient été détournés et, quand on examina les chiffres, la société entière s'écroula.

EUPACUS avait le monopole des voyages interplanétaires et de toutes les organisations de voyage. Tout le trafic s'arrêta. Il y avait à ce moment-là cinq mille visiteurs sur Mars, ainsi que deux mille administrateurs, techniciens et scientifiques, Mars offrant bien sûr un excellent observatoire pour étudier Jupiter et ses lunes.

Sept mille personnes, toutes abandonnées sur place !

*Lui* : Mais Mars est une grande île désertique. À l'époque, c'était une communauté complexe, dénuée de l'esprit du Far West, avec du travail sérieux à faire. Il n'y avait pas de canons sur Mars, ni de drogues ravageuses, ni même d'argent, seulement un crédit limité.

*Elle* : Autre chose importante : pas d'animaux. Comme il n'y avait ni pâturage, ni fourrage, aucun animal ne pouvait y vivre, à l'exception de quelques chats. Le végétarisme devint une chose positive et non plus négative. L'habitude était stimulée par les Terriens. En fait, un nouvel intérêt pour les animaux, s'exprimant par des manifestations et du lobbying, amena plusieurs gouvernements à légiférer sur les Droits des animaux. Une révolution se répandit dans l'élevage des animaux concernant l'abattoir et la consommation humaine. La conscience humaine était en train de sortir de ses langes !

*Lui* : Tu dois te tromper pour ce qui est des animaux. Je me rappelle avoir vu des documentaires montrant les dômes martiens remplis d'oiseaux colorés. Et il y avait des poissons aussi.

*Elle* : Oh, des oiseaux et des poissons, mais pas d'animaux. Les oiseaux étaient des aras et des perroquets génétiquement modifiés. Au lieu de pousser des cris rauques, ils chantaient mélodieusement. Ils avaient le droit de voler librement dans les zones limitées des grands dômes, les dômes à touristes. On les estimait. Personne n'a essayé de les tuer et de les manger pendant la période où Mars était isolée.

*Lui* : Donc les Martiens sont restés coupés de tout, heureusement avec des chefs avisés. Pendant la période d'isolement, l'eau – l'eau fossile des réservoirs souterrains – était sévèrement rationnée. Elle était nécessaire à l'agriculture et, grâce à l'électrolyse, elle a aussi servi à fournir l'oxygène. La communauté isolée a eu raison de rester unie. Sans union, elle n'avait aucune chance de survivre.

*Elle* : La faillite de plusieurs milliards d'EUPACUS a provoqué une crise financière dans les centres d'affaires sur Terre, à L.A., Séoul, Pékin, Londres, Paris, Francfort. La désillusion concernant le *laissez-faire* capitaliste était totale. À tel point que *Retenez votre main !* est devenu une expression

populaire. Retenez-vous de prendre une autre glace, une autre bière, une autre voiture, une autre maison ! On se retenait par fierté. Par orgueil.

C'était cinq ans avant qu'on ne rétablisse un trafic limité avec Mars. À cette époque, l'idée de service pour la communauté avait sombré, renforçant l'idée que la population mondiale formait un tout, et faisait partie des biota nécessaires à la Terre. Quand on découvrit que la communauté sur Mars avait réalisé une utopie austère, que tout le monde était maigre mais en bonne santé, on se réjouit grandement – presque tous les pays avaient un ou plusieurs représentants sur Mars blanche.

*Lui* : L'exemple martien a accéléré le rejet du capitalisme d'exploitation et l'adoption du managérisme qui s'était déjà amorcée. Le *laissez-faire* est mort dans son sommeil, comme avant lui le communisme. L'époque de la paix sur Terre a commencé, les gouvernements se sont davantage préoccupés d'intégrer ses divers éléments et se sont davantage comportés comme des gardiens de parcs que comme des chefs de bandes.

*Elle* : Oui, mais avec l'afflux de YEAs et de DOPs en pèlerinage sur l'héroïque Mars blanche, la planète a commencé à manquer d'eau. Les réservoirs souterrains étaient devenus secs. On voyait arriver la fin de la civilisation sur Mars.

*Lui* : Je ne suis pas sûr que les choses allaient si mal que cela, car des équipes continuaient à sonder plus loin dans le système et le royaume des géants gazeux, les puissants Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. On avait constaté une activité inexpliquée entre Neptune et son grand satellite, Triton. On avait donc établi une base sur Ganymède, la lune de Jupiter.

*Elle* : J'ai visité Ganymède City. C'est un endroit amusant et charmant. Les gens vivent au jour le jour. Je crains que Mars ne soit dépassée maintenant, parce que le spectacle de Jupiter depuis Ganymède et les autres lunes est autrement plus fantastique.

*Lui* : De Ganymède, il n'y a qu'un saut jusqu'à la lune voisine, Océania – l'Europa rebaptisée – où les vues sur Jupiter sont encore plus étonnantes.

Il y a une base flottante sur Océania, bâtie au sommet d'une banquise d'un kilomètre d'épaisseur. Sous la croûte de glace,

curieusement, il y a un océan d'eau douce, d'eau douce pure, sans vie, ou en tout cas sans vie avant que nous n'en mettions.

Cette eau est distribuée sur Mars, Mars a maintenant un grand lac qui se transforme lentement en une mer d'eau douce. Son problème majeur est résolu.

*Elle* : Et ainsi, bien sûr, Mars a été terraformée, enfin. L'espèce humaine s'y est installée et n'a plus besoin d'un monument aux rêves et aux illusions anciens.

*Lui* : La période d'utopie austère n'a pas duré sur Mars. Mais la noirceur du XX<sup>e</sup> siècle, avec toutes ses guerres, ses génocides, tueries, injustice et cupidité s'est dissipée. D'une certaine manière, nous avons réussi, selon les mots de Bligh, à nous retenir. L'espèce humaine est plus heureuse, moins tourmentée, depuis qu'elle se lance à la conquête des étoiles.

*Elle* : Pour trouver ces autres espèces que nous ne connaissons pas encore... Peut-être Dieu ?

*Lui* : C'est peu probable. Dieu était une de ces planches vermoulues dans le cerveau que nous avons laissées derrière nous quand nous sommes partis pour Mars.

*Elle* : Je ne peux pas l'accepter. Qu'adviendra-t-il de la race humaine s'il n'y a pas de dieu ?

*Lui* : Qu'est-il advenu durant le XX<sup>e</sup> siècle où il y avait soi-disant un dieu ? Les croyants pouvaient dire : « Il nous a sauvés de la destruction par les armes atomiques. Telle était Sa volonté. » Mais si nous nous étions détruits, cela aurait été aussi la volonté de Dieu, selon toi. Dieu n'existe pas, et pourtant je le hais. Je hais la manière dont la croyance religieuse nous a amenés à perdre nos forces à regarder au-delà des problèmes insolubles que nous avions. Il nous a barré le chemin du progrès de l'intelligence, comme l'Ombre de Jung, en nous empêchant d'accepter l'idée que nous sommes faits des cendres tombées des flancs de soleils éteints. Que nous sommes de la matière de l'univers. L'univers auquel nous appartenons.

*Elle* : Tu me permettras d'être en complet désaccord. C'est Dieu qui nous a inspirés, en nous élevant au-dessus de la matière. As-tu jamais entendu parler des musiques sublimes qui ont été composées en son nom, ou vu les merveilleux tableaux inspirés par la foi ?

*Lui* : Les tableaux ont été peints par des hommes. Dieu n'a pas la moitié du génie musical de Jean-Sébastien Bach, je t'assure. Il faut abandonner ces illusions, même si elles sont rassurantes. Sinon on ne devient jamais adulte.

*Elle* : Je ne te comprends pas.

*Lui* : Tu veux dire que tu ne comprends pas l'évolution.

*Elle* : Ne sois pas idiot. La science et la religion ne sont pas en conflit.

*Lui* : Non, c'est l'expérience et la religion qui sont en conflit.

*Elle* : Et qu'allons-nous faire sans Dieu ?

*Lui* : Apprendre – et nous apprenons lentement – à nous juger par nous-mêmes, ainsi que nos actions.

*Elle* : Tu n'ébranleras pas ma foi. Je regrette, ça ne marche pas.

*Lui* : La foi ? Elle n'est pas touchée par les faits ? Allez, tu ne peux pas te vanter d'un tel aveuglement. Songe combien le concept de Dieu nous a éloignés du reste de la nature, nous a placés au-dessus des animaux, nous a donné l'exemple de la puissance et de l'humiliation, a fait de nous des idiots nombrilistes.

*Elle* : Tu dis des sottises blasphématoires. Tu parles presque comme si tu n'étais pas humain.

*Lui* : Nous sommes presque en train de changer d'espèce, nous les voyageurs de l'espace. Nous profitons des cadeaux de ce XX<sup>e</sup> siècle déchiré, la découverte du code ADN et les avancées qu'elle a permises dans la manipulation génétique, technique. Les autres qui font la navette dans la matrice entre Océania et Mars sont des entités vivantes développées par la bio-ingénierie à partir de la modeste utriculaire.

*Elle* : Tu te rappelles l'émotion quand on a rendu Ganymède habitable par l'introduction de nouvelles plantes-insectes. Les plantinsectes ont été envoyées par sondes. Elles ont atterri doucement sur Ganymède, se sont dispersées, se sont rapidement reproduites et ont préparé le satellite pour notre arrivée ici. Pendant ce temps, les plantinsectes avaient atteint leur paroxysme, s'étaient consumées, s'étaient entre-dévorées, en laissant leurs corps pour faire du terreau. Ces progrès

auraient été inimaginables au début des voyages sur Mars, avec leur approche mécaniste.

*Lui* : Et Dieu a marché sur Ganymède ? Non il nous a barré le chemin ! Est-ce que ce n'est pas lui l'Ombre monstrueuse de Carl Gustav Jung, qui nous coupe de notre propre réalisation comme partie intégrante du cosmos tout entier – cendres de soleils éteints ?

*Elle* : Tâche d'aimer Dieu, que tu croies ou non en lui. La haine te fait du mal. Dieu était nécessaire, essentiel peut-être, dans le temps et le Sauveur représentait un idéal à quoi nous pouvions aspirer dans cette longue période d'obscurité.

*Lui* (rires) : Tu dis que nous nous sommes sauvés ?

*Elle* : Je dis seulement que l'idée d'un Sauveur aimant nous a aidés, autrefois. Mais nous nous sommes certainement débarrassés de la haine sur les satellites extérieurs, ainsi que des principales formes de maladie ; la révision génétique et l'amélioration des systèmes immunitaires ont contribué à nous clarifier les idées.

*Lui* : C'est le fait de comprendre que nous sommes une part intrinsèque de la nature qui a transformé nos perceptions quand nous sommes arrivés sur Mars. Ensuite il s'est passé beaucoup de choses. Le pâle globe martien nous a éclairé l'esprit. L'accentuation de notre relation symbiotique avec la vie végétale a accéléré le développement des plantes à sang chaud. Cela a totalement transformé notre être et notre apparence. Cet épiphyte qui pousse sur ta tête, et qui ressemble à une orchidée, est aujourd'hui la gloire suprême des femmes ! Cela vous permet de transporter partout où vous allez une micro-atmosphère, un thermomètre et d'autres instruments, où que vous alliez.

*Elle* : Comme les fougères qui poussent tout autour de ton vénérable crâne. Là, tu as raison. Nous sommes à présent de vrais Terriens, moitié hommes, moitié plantes, des créatures de la nature, équipés pour s'aventurer dans un univers qui attend.

*Lui* : Bon, c'était agréable de parler avec toi. Tu dois continuer ton chemin. Moi, je me retire ; je deviens trop vieux pour voyager. Nous ne nous reverrons plus. Adieu, cher esprit !

## *UNE NOUVELLE APOGÉE*

J'ignore si vous me croirez mais il fut un temps où je vivais dans un monde différent. Il ressemblait beaucoup au nôtre, à quelques différences près.

L'une de ces différences tenait à la manière de se comporter du sexe féminin. En ce temps-là, les femmes avaient des ailes et pouvaient voler. Elles n'avaient pas les mêmes ailes que les anges, mais des ailes qui ressemblaient plutôt aux queues des paons, délicates, colorées, avec des nuances qui attrapaient et reflétaient les rayons du soleil. Ces ailes étaient énormes. Oh, comme les femmes étaient jolies quand elles volaient nues au-dessus de nos têtes. On savait que des jeunes gens étaient morts de saisissement devant tant de beauté.

Grâce à la nature de leur alimentation, leurs déchets étaient légers et flottaient doucement jusqu'au sol, presque au mépris de la pesanteur.

Les femmes vivaient au sommet de grandes colonnes creuses. Personne ne savait de quand dataient ces colonnes ; on n'aurait jamais cru celui qui aurait pu le dire. Ces colonnes soutenaient de vastes terrasses. Des femmes jeunes et vieilles volaient d'une énorme plate-forme aérienne à l'autre – sur lesquelles aucun homme n'était admis à mettre le pied. Bien entendu, comme je vais le raconter, les femmes descendaient à terre dans certaines circonstances. Certaines se mariaient à des hommes. Le jour de leur mariage, ou quand elles perdaient leur virginité, si cela arrivait plus tôt, les plumes tombaient de leurs ailes. Les structures des ailes se desséchaient et mouraient. Et à dater de ce jour, les femmes mariées devaient se déplacer en marchant. Et se comporter comme les gens ordinaires, qui ne savent pas voler. Il y avait, à l'époque dont je parle, où le monde s'obscurcissait et où le soleil diminuait, un proverbe chez les

hommes qui disait : *Si Hallon voulait que nous volions, elle ne nous aurait pas donné de testicules.*

Les hommes qui vivaient à terre ne croyaient à rien. Même l'idée de l'existence de Hallon venait des femmes. Ils vivaient dans la journée, ce qui signifie qu'ils avaient du mal à imaginer ce qu'ils n'avaient pas devant les yeux. Mais les femmes avaient une foi, une foi assez ridicule même, pleine de bizarries.

Les femmes portaient la main à leur sexe et récitaient : « Je crois que notre courte vie n'est pas tout. Je crois que quand nos vies seront finies, l'obscurité continuera. Je crois que des dragons voleront et nous mangeront tous, jusqu'au moindre morceau, y compris les parties utiles que nous tenons dans nos mains. »

Des tremblements délicieux les saisissaient tandis qu'elles récitaient ce mantra, chaque jour, à la tombée de la nuit. Car elles croyaient et ne croyaient pas à la fois. L'idée des dragons volants était, disons absurde, vraiment.

Bien sûr les femmes avaient beaucoup d'autres sujets de préoccupation. Le chant était pratiquement un art martial. Le lissage des plumes prenait beaucoup de temps. Il y avait également l'entraînement quotidien au battement d'ailes. On racontait que la nuit, deux femmes travaillant ensemble pouvaient fondre sur un homme qui ne demandait rien et l'emporter sur leur plate-forme, où elles se le partageaient. Dans ce cas, leurs ailes ne mouraient pas.

Les femmes chantaient leur joie au-dessus du sol. Les hommes pouvaient capter leurs accents imperceptibles. Des hommes étaient morts d'amour pour cette musique. Ils avaient inventé de grands amplificateurs en fer blanc pour mieux l'entendre. Les amplificateurs étaient l'apanage des Amplificiers.

Les faiseurs-de-chaleur n'avaient pas de travail. On ne pouvait pas inventer le feu dans une atmosphère trop complexe pour permettre les flammes.

Le métier le plus lucratif au sol était celui d'Upwardsman. Les Upwardsmen créaient sans arrêt de fausses ailes que l'acheteur attachait autour de lui pour essayer de voler jusqu'aux plates-formes. Les hommes étaient prêts à tout pour

attraper une de ces beautés ailées ! Jusque-là, seul le jeune Dedlukki y était arrivé. Les autres n'étaient parvenus qu'à planer à la hauteur des plates-formes où les femmes les avaient repoussés avec des perches, jusqu'à ce que, épuisés de battre des bras, ils soient allés s'écraser au sol, bien plus bas.

Ainsi les femmes volaient-elles en toute liberté, savourant la brise, tandis que les hommes travaillaient ou surveillaient leurs troupeaux. Les femmes volaient librement dans un ciel turquoise qui changea lentement de couleur mois après mois, pour passer à un gris de mauvais augure, puis du gris à un rouge sinistre. Les femmes volaient et la chaleur laissait progressivement la place au froid.

L'Upwardsman Wissler connaissait un peu ces phénomènes. Ce fut lui qui le premier convoqua un conseil et déclara que l'on assistait à ce qu'il appelait un Glowbal Kooling (Refroidissement glowbal) et qu'il arriverait un moment où l'atmosphère gèlerait à moins – ah, mais à moins que quoi ? Le sujet fut longuement débattu.

On décida finalement de consulter les femmes. On retourna les grands amplificateurs de fer blanc. On s'adressa aux femmes sur leur hauteur.

« Belles dames, notre monde est soumis à de terribles changements. Le soleil Glowbal s'éloigne de plus en plus. Avant qu'il n'ait atteint le point le plus éloigné de nous, notre air deviendra comme un océan. Ainsi parlèrent les hommes sages.

« Et les hommes sages parlèrent de dragons dévorant le monde.

« Comment pouvons-nous ramener la chaleur sur nos terres ? Seulement par la chaleur de nos corps. Nous vous sollicitons donc humblement afin que vous permettiez à quelques-uns de nos hommes les plus jeunes et les plus beaux de monter les deux mille marches dissimulées dans vos colonnes et d'accéder à vos plates-formes. Là, ils cohabiteront avec vous et, en pressant leurs goupillons contre vos sublimes chattes, ils entreront en fornication avec vous. Le frottement qui s'ensuivra ramènera la chaleur dans notre monde douloureux. Dites-nous, nous vous en implorons, que vous acceptez cette proposition. »

Un rire cristallin leur parvint du monde d'en haut. Des voix moqueuses lancèrent des lazzis. Elles disaient : « Bien vu, espèces de fous, vous ne nous aurez pas ! » D'autres : « Nous ne vous laisserons pas monter ! Pas question ! »

Les hommes retournèrent donc s'occuper de leurs mououtons et de leurs vahaches.

Le temps se refroidit encore. Notre atmosphère était constituée de quatre gaz principaux. Le gaz connu sous le nom d'aspargo commença à se troubler. Il se produisit des orages étranges. L'aspargo n'était pas respirable en soi, mais semblait faciliter la respiration. À présent il montait, si bien que la respiration au sol devenait difficile. Plus il faisait froid, plus l'aspargo s'élevait.

De leur côté les femmes en haut, qui étaient nues, souffraient infiniment. Leurs belles ailes perdirent leur lustre. Elles perdaient leurs plumes, si bien que la plupart d'entre elles ne pouvaient plus voler. Finalement, quand le ciel parut être devenu rouge à tout jamais, et que tout se trouva enveloppé d'une brume étrange, une vieille femme qui avait encore ses ailes descendit sur terre et appela l'Upwardsman Wissler et les autres.

Elle s'adressa à la foule assemblée et dit : « Je parle au nom de la majorité de nos femmes. Nous avons observé que l'air est chaque jour plus froid et difficile à respirer. Nous proposons donc de descendre à votre niveau pour présenter nos chattes à vos goupillons. Des rapports auront lieu en masse et ainsi la chaleur générée ramènera notre planète à l'état de bonheur qu'elle a connu précédemment.

« Nous sommes conscientes de ce que cette entreprise peut avoir de déplaisant, mais nous ne trouvons pas d'autre remède. Les jeunes gens doivent faire leur devoir pour le bien de l'humanité. »

Elle ne marqua aucune surprise quand les jeunes gens acceptèrent avec empressement sa proposition. Beaucoup se portèrent volontaires. Ils confessèrent que leur goupillon était déjà sur le qui-vive, prêt à faire leur devoir en pénétrant plusieurs chattes.

On fixa un jour, avec une certaine précipitation, car le froid croissant menaçait de provoquer une terrible léthargie. Le soleil n'était à présent pas plus grand qu'un œil gelé, qui rapetissait sous une paupière de nuages pâlissants. Les hommes étaient épouvantés car certains des animaux dont leur vie dépendait étaient déjà tombés dans une étrange catalepsie dont il était impossible de les tirer.

Le jour dit, les femmes descendirent les deux mille marches à l'intérieur des grandes colonnes. Aucune n'était plus capable de voler. Elles raclaient les murs intérieurs de leurs ailes inutiles. Au-dessus de leurs têtes, du plafond du grand escalier, pendaient des objets qui ressemblaient à de gros escargots et qui remuaient au passage des femmes. Un ou deux allèrent même jusqu'à sortir des antennes frisées de crevettes qui ondulaient, comme pour surveiller la procession.

Le sol parut très sombre aux femmes. Certaines avaient peur. Les hommes les accueillirent avec des torches pleines d'oiseaux de feu, bien qu'on ait remarqué que les torches ne brillaient plus comme avant. Cela suffit cependant pour conduire les femmes jusqu'à la Grande Salle où on avait dressé quarante lits rudimentaires, avec des couvertures grossières, vingt de chaque côté, séparés par un passage étroit permettant d'aller prendre place.

Les femmes étaient pour la plupart enveloppées de longs vêtements qui leur tenaient chaud. Elles se dévêtrirent tandis que les hommes retiraient avec précipitation leurs habits frustes. Ils se présentèrent à leur partenaire. Certains étaient déjà prêts. D'autres demandaient quelques cajoleries. Un gong retentit – un son un peu sourd. Les quatre-vingts partenaires se mirent au lit et s'étendirent l'un sur l'autre. Ils s'embrassèrent et cherchèrent mutuellement les endroits importants, comme les goupillons, les chattes et les nichons.

Au second coup de gong, la fornication de masse commença.

Quatre-vingts derrières remuèrent en chœur. Un bruit de succion emplit la pièce. Beaucoup d'excitation et de chaleur s'en trouva généré. En fait, comme le rapporta plus tard le surveillant-chef impressionné, « il fut produit assez de semence pour remplir les bouteilles de lait nécessaires pour toutes les

vahaches de la planète. » La logique de la remarque ne soutient pas l'examen, contrairement aux goupillons concernés.

Vers la fin de cette rencontre qui avait duré une journée, les hommes trouvèrent qu'ils préféraient l'immobilité. Ils étaient comme sous l'effet de neuroleptiques. Les fesses cessèrent de bouger, les unes après les autres, et devinrent aussi impassibles que des statues. Les femmes se dégagèrent et se redressèrent avec difficulté, car elles étaient elles aussi au bord de la paralysie. Elles escaladèrent les corps inertes des hommes et quittèrent la Grande Salle des fêtes et des copulations. Là leurs yeux à moitié fermés rencontrèrent un étrange spectacle.

Le sol était couvert d'une profonde brume bleue à hauteur des genoux, presque aussi épaisse que de la mélasse, et qui montait. L'air était tacheté de flocons et remplis de bruits étranges, certains violents, d'autres harmonieux. L'atmosphère se condensait. S'accrochant les unes aux autres pour se soutenir, leurs vêtements flottant souvent au vent loin derrière elles, les femmes retournèrent à leurs colonnes.

Elles eurent du mal à entrer, du mal à monter les premières marches, avant qu'une étrange catalepsie ne les saisisse. La dernière femme à entrer jeta un coup d'œil vers le haut et vit par un trou dans les nuages que le soleil, autrefois leur ami, n'était plus maintenant qu'une lointaine étincelle.

« Nous nous sommes trompés, haleta-t-elle. Merci Hallon ! »

Maintenant le phénomène d'apogée augmentait, s'accélérait, comme si le prochain périhélie n'était pas pour dans plusieurs milliers d'années.

Comme une ampoule dans un ciel tourmenté, la lune sortit. Elle n'éclairait pas. Elle roulait, morte, dans son orbite. Et la neige tombait en longs rubans tournoyants et non en flocons isolés. L'épaisse brume bleue s'épaissit encore et devint liquide en s'épaissant. En quelques heures, même la Grande Salle des fêtes et des copulations se trouva inondée. Seul le toit émergeait. Puis le toit même sombra dans les flots sombres. Personne ne poussa le moindre cri : tous étaient tombés amoureux de l'obscurité, des profondeurs et des silences voraces de l'éternité. Et il continua à pleuvoir. Et les flots montèrent le long des colonnes.

Et que faisaient les femmes à l'intérieur de ces colonnes ?

Les changements de l'atmosphère les plongeaient en catalepsie, là sur les grands escaliers. Elles se blottissaient les unes contre les autres en une parodie de désastre ethnique. Elles se solidifiaient. Leurs poumons cessèrent de bouger, leurs cœurs de battre, leur sang de circuler. Leurs ventres, réceptacles d'un avenir lointain, se transformèrent en porcelaine. Et ces réceptacles en porcelaine contenaient de minuscules choses patientes, une multiplicité de cellules, prêtes à attendre pendant des siècles de froid et d'obscurité, jusqu'à ce que, une nouvelle fois, notre planète et le soleil naviguent près l'un de l'autre pour des siècles.

Au-dessus de ces amas de maternité momifiée, les coquillages qui pendaient sous les marches se mirent en mouvement. Les choses remuaient, se réveillant d'un long rêve phylogénique où le jour était nuit et la nuit jour et où toutes les dimensions étaient contenues dans les bourses d'une crevette.

À présent les crevettes étaient réveillées et montaient, encore à moitié assoupies, par les colonnes inondées, pour apparaître finalement dans toute leur splendeur dans leur environnement ressuscité, dans l'espargo brillant et rafraîchissant. L'espargo, avec son seuil de congélation bas, courait avec les nouveaux vents sur une vaste mer bouillonnante qui venait en éclaboussant se briser sur les plates-formes.

Partout au-dessous, il y avait un océan d'ancienne atmosphère. Partout au-dessus, il y avait le magnifique manteau des étoiles, comme si la galaxie était embrasée de flammes nouvellement allumées. C'était du feu, transformé en diamants...

Leurs moustaches s'allongèrent devant ce spectacle et ces odeurs. Leurs corps s'étirèrent comme des chaussettes. Leurs pattes nombreuses prirent de la longueur, du muscle et de l'activité. La couleur envahit leurs corps creux. Elles coururent en poussant des cris de joie, se réjouissant du privilège d'être en vie, conscientes, nées de l'air. Tandis qu'elles couraient, des ailes leur poussèrent comme des fleurs géantes, se déployant, battant, flottant comme un cerf-volant, portant leurs corps fragiles dans le joyeux espargo obscur.

Quand leurs corps s'élevèrent, leurs esprits firent de même. L'espargo était illuminé de couleurs changeantes.

C'est là qu'ils voguèrent, la race négative, sans information, sans connaissance, sans aucune autre sagesse que celle de flotter avec les vents sur l'océan – cette atmosphère qui devait demeurer un océan pendant des milliers d'années – pour disperser leur graine dans de grandes bandes parfumées sur les zéphyrs glacés, jusqu'à ce que l'aurore solaire apparaisse et que la lumière du soleil, une nouvelle fois de retour, fasse son devoir envers les créatures qui vivaient aveugles sous l'océan atmosphérique.

Aucune espèce ne connut l'autre. Chacune connut son heure de bonheur. Chacune était pour l'autre une sorte de rêve.

Comme je le disais, ce monde ressemblait beaucoup au nôtre, à quelques différences près.

### *III*

Bonsoir. Je m'adresse à vous en tant que représentant visuel de III, anciennement San Mondesancto Liquefaction Company, propriétaire légal du satellite Europa, le meilleur dans la zone Jupiter de notre système solaire.

L'illustre histoire de notre entreprise remonte très loin. Comme vous le verrez, San Mondesancto a été fondé sur Terre en 1990. Nous avons toujours été une entreprise d'une très grande intégrité ainsi que des partisans du libre-échange. À l'époque de notre création, quand nous avons racheté les Shanghai & Orient Banking Systems, nous avons vu arriver une crise sous la forme d'une raréfaction globale de l'eau qui a failli « faire la une », comme nous avions coutume de dire. Les faits étaient bien sûr connus de beaucoup d'agences gouvernementales dans les pays développés. Nous avons fait nos plans en conséquence.

En ces temps reculés, la NASA a fait une découverte remarquable. NASA, je vous le rappelle, veut dire National Aeronautics & Space Administration. C'était le prédecesseur de III, notre International Interplanetary Industries. La mission de prospection lunaire de la NASA a détecté des millions de tonnes de glace dans les régions polaires de la Lune.

Il n'était pas possible d'exploiter ces champs de glace avec les moyens technologiques de l'époque. C'est là qu'est intervenu le génie de San Mondesancto. Nous avons, par de judicieux investissements dans divers holdings, constitué une petite flotte de véhicules actionnés à distance pour circuler dans l'espace. N'ayant pas de cargaison humaine, ces véhicules étaient relativement peu coûteux et ont rapidement été installés aux deux pôles lunaires. Les stations de pompage sont immédiatement entrées en action, pour puiser à vingt-trois mètres de profondeur.

Pendant ce temps, le manque d'eau fraîche sur Terre se confirmait. Des régions auparavant fertiles étaient réduites à la sécheresse ou à la demi-sécheresse, tandis que, fait encore plus grave, ce manque gênait l'industrie des pays riches.

San Mondesancto a proposé de fournir aux pays du G7 deux millions de tonnes d'eau fossile fraîche par semaine, pour commencer, livrées sous forme solide, en échange des droits de pompage avec système de désalinisation dans le reste du monde. Par une série d'accords ambitieux, l'entreprise a pris le contrôle sur les ressources de la Terre en eau primaire. C'est notre filiale Tubulability plc. qui a mené cette opération.

Par le truchement d'une autre de nos filiales, Aerial Irrigations Inc., une stratégie réussie de nébulo-ionisation nous a permis de prendre le contrôle à quatre-vingt-onze pour cent des précipitations. Nous avions gagné précédemment une victoire en contrariant la mousson annuelle, ce qui permettait de réduire les pays concernés à la condition de désert, à moins que les pays prospères comme l'Inde ne paient une contribution mineure de quelques millions de roupies par an.

Avec beaucoup de prudence et en s'appuyant uniquement sur les principes démocratiques et capitalistes, San Mondesancto a, au milieu du siècle dernier, pris le contrôle absolu de tous les climats terrestres.

Pourtant les projets de l'entreprise étaient beaucoup plus ambitieux. Nous nous sommes toujours flattés de voir loin.

Nous avions compris depuis le commencement de nos opérations sur la Lune que la glace qui s'y trouvait présentait d'immenses avantages pour la conquête future du système solaire. Là-dessus, San Mondesancto, agissant sous le nom de International Interplanetary Industries, avait toujours été précurseur. Nombreux ont été les jeunes gens, les jeunes filles et les jeunes androïdes, tous des plus capables, à être fiers de rejoindre les rangs de San Mondesancto.

On avait découvert dans les champs de glace lunaires des organismes vivants inhabituels, certains multicellulaires. Ils ont été soigneusement exterminés afin que rien ne vienne empêcher le progrès et le développement. Certains de nos meilleurs scientifiques ont cependant observé que ces signes de vie

étrangère laissaient espérer l'existence d'autres aliens existant sur d'autres entités astronomiques et qui pourraient servir de nourriture dans des entreprises à venir.

À partir de l' $H_2O$  lunaire, on a séparé par hydrolyse l'oxygène de l'hydrogène. L'hydrogène entrait dans la composition du carburant des fusées. L'oxygène fournissait un air respirable aux véhicules avec deux hommes d'équipage. Ces véhicules se sont servi de Mars comme d'une opération catapulte, et ont fait le grand trajet depuis la Terre jusqu'à Jupiter. Ça a toujours été une source de gloire pour San Mondesancto que ses vaisseaux aient été les premiers à se poser sur le satellite Europa. Notre slogan *San Mondesancto est arrivé premier* date de cette époque. À dire vrai, un équipage a disparu dans la banquise, mais les deux autres ont survécu pour nous donner raison.

La reconnaissance préliminaire de cette lune a confirmé que la surface brisée et gelée d'Europa cachait un océan global. Les mesures soniques ont indiqué que cet océan avait par endroits quinze à dix-huit kilomètres de profondeur. En outre, l'effet gravitationnel de la grande planète gazeuse dénudée visible dans les cieux d'Europa avait provoqué un réchauffement considérable de l'océan.

Les crevasses et les fissures entre les blocs de glace ont fait apparaître une vie grouillante de petites créatures d'à peine deux millimètres de longueur. On les a préparées puis goûtées avec précaution, et elles se sont révélées mangeables, malgré leur relatif manque de goût. Pendant cette dégustation, une grosse tête a surgi de la glace. Elle était fuselée, sa fourrure était épaisse et blanche, avec des narines mobiles roses. Elle avait de longues moustaches. Elle donnait l'impression générale d'un dauphin croisé avec un chat.

Un rapport de l'époque – censuré parce que non confirmé et inopportun – disait que la créature frappait la glace comme pour signaler quelque chose. Elle n'est pas restée longtemps car la station dans un environnement sans air lui aurait été fatale.

L'équipage du *San Mondesancto* a aussitôt été alerté. Un homme armé s'est aventuré dehors pour inspecter l'animal de

près, mais celui-ci a disparu dans un tourbillon d'eau avant qu'il ait pu l'attraper.

On appela le monstre un *splunger* et le nom lui resta.

Cet incident marqua les débuts modestes de ce qui allait devenir notre toute première société, Canquistador. En cinq ans, c'est devenu la plus importante entreprise de conserverie de tout le système, sans exception.

Nous continuons à parler de splungers, même s'ils ont à présent disparu. Ils ont malheureusement été décimés par la pêche, de même que les autres habitants des profondeurs d'Europa. Cependant les splungers et les krills ont permis de nourrir quantité de courageux explorateurs des confins du système solaire ainsi que les esclaves des usines sur Mars.

Pendant cette période, le nom de Mondesancto a été largement vilipendé par un public mal informé. Dans le dessein d'améliorer les relations, le nom de notre maison mère a été écarté. Nous avons commencé à être mieux connus sous le nom de III, Industries Internationales Interplanétaires.

On n'a plus trouvé de nouvelles sources de nourriture avant d'avoir atteint Triton, la lune de Neptune. Ce fut encore une découverte de III. Les *flabbers* avaient manifestement une sorte de langage qui leur permettait de communiquer, malgré un QI considéré comme faible. Ce n'est que plus tard que l'on a découvert leur ville extraordinaire, connue par les humains sous le nom de la Ville ultime. Intelligents ou pas, les flabbers avaient certainement du goût et ont beaucoup apporté à l'humanité – grâce à la puissante filiale de III, Canquistador.

À présent, le premier vaisseau spatial III est sur le point d'être lancé, sous le nom de III, depuis l'orbite de Pluton. Il va apporter la civilisation de l'humanité dans la galaxie – et étendre le nom de III jusqu'aux étoiles mêmes.

Merci de votre attention, mesdames et messieurs.

## *LE BŒUF*

« Dieu merci, la vache a disparu aujourd’hui ! » disait Coriander Avorry la dernière année de ce millénaire.

Avorry parlait à la Conférence sur la gestion de crise écologique de Peterborough, à la fin du siècle dernier. Il assumait depuis peu la présidence de l’association ECM. Sa déclaration déchaîna un tonnerre d’applaudissements, même si une grande partie des participants pensait que cette extinction de la vache était survenue bien trop tard, comme celle de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des moutons dans le monde.

« Trop longtemps, poursuivit Avorry, l’agriculture a été dominée par la recherche du profit et du haut rendement. La biotechnique l’a emporté sur la compassion. La pratique agriculturo-industrielle a lentement brisé les nations soi-disant développées, en réalité décadentes. Notre cupidité a conduit le Premier Monde à la catastrophe. »

C'est alors que la bombe explosa. Elle était cachée sous l'estrade. Beaucoup des personnes présentes furent blessées, à commencer par Avorry.

Sa fille, elle-même légèrement touchée, se précipita à son secours. Elle se jeta sur lui, en pleurant à la vue de ses terribles lésions.

Qui avait mis la bombe ? Ça pouvait être les Mangeurs-de-viande ou encore les Non-morts.

Examinons la situation sans passion, si possible. Les Non-morts avaient pour objectif la ruine du Premier Monde. Ils avaient déjà détruit la forteresse Europe à l'aide de bombes H fabriquées en Inde et au Pakistan. Bien qu'ils fussent un groupe relativement petit, leur fanatisme ne connaissait aucun compromis. Ils étaient constamment rejoints par des gens du Tiers-Monde.

La dette du Tiers-Monde avait été annulée et les prêts conciliatoires remboursés, et les gosiers des Africains criaient encore à l'argent de la rançon ! Les Non-morts venaient d'un monde disloqué. Des milliards de gens y vivaient littéralement à la limite de la famine. Ils n'avaient pas de terre. La terre avait été achetée par de puissantes sociétés qui l'exploitaient, la violaient, avec des engrais et des pesticides, avec des monocultures inappropriées. Si bien que celui qui n'avait pas de terre, le déraciné, ne pouvait obtenir de nourriture qu'en payant. Et quand ils ne pouvaient plus payer – l'imprévoyance des pauvres est bien connue –, ils mouraient de faim, inutiles et sales.

Et où allait la nourriture qui poussait sur leurs terres ?

Prenons l'Inde. D'après les statistiques des Non-morts, quarante pour cent des terres arables étaient consacrées à faire pousser du fourrage pour des animaux qui étaient tués et exportés. D'autres superficies étaient employées à faire pousser du soja, exporter pour nourrir le troupeau du Premier Monde. La vieille Inde, malgré sa frugalité, était morte. Ses pauvres agriculteurs utilisaient autrefois leurs animaux pour l'engrais et comme bêtes de trait. À présent les prix avaient grimpé au-delà de leur portée. Ces fermiers-là et leurs familles étaient morts aujourd'hui – ou fabriquaient des bombes.

Telle était la situation de beaucoup des Non-morts.

Examinons maintenant le cas des Mangeurs-de-viande. Ils prétendaient que si on cessait de vendre du bœuf, l'économie du monde entier s'écroulerait. En ce temps-là, cette analyse avait quelque chose d'exact, à ceci près que l'effondrement était de toutes manières imminent.

Les Mangeurs-de-viande décrivaient un monde idyllique, où des troupeaux paissaient tranquillement dans de verts pâturages. C'était déjà une pure fiction longtemps avant la fin. La vérité, c'était que les créatures sensibles – pas seulement les bovins, mais aussi les moutons, les cochons et la volaille – n'étaient plus des animaux mais des unités de production de viande, destinées à faire, le plus rapidement possible et au moindre coût possible, le trajet jusqu'aux estomacs avides des Occidentaux.

Pour les conserver en bonne santé pendant leur courte vie, on bouscuerait ces unités de production de viande avec de la pénicilline. Si bien que les antibiotiques devinrent de plus en plus inefficaces à soigner une population de plus en plus malade. En s'empiffrant ainsi de viande, on accélérerait le taux de maladie.

Ainsi les Mangeurs-de-viande, avec autant de bonnes intentions que les Non-morts, créèrent les conditions d'un désastre global.

Qu'est-ce qui fit finalement basculer les choses ? La menace constituée par les incursions des Non-morts avait amenée la population rurale européenne à se retirer de plus en plus dans des villes de mieux en mieux gardées. Dans les forêts et les bois abandonnés, les sangliers proliféraient. Leur nombre était estimé à deux ou trois millions seulement en France, Allemagne et Pologne. Les cas de CSF – fièvre porcine classique – étaient fréquents et s'étendaient aux porcs domestiques. On en était arrivé à un point où il semblait inconvenant que des animaux errent de manière incontrôlée dans les régions incultes.

Les gouvernements allemands et français prirent sur eux de développer un virus génétiquement contrôlé qu'ils lâchèrent sur les animaux sauvages comme, un siècle plus tôt, on avait inculqué la myxomatose aux lapins. Les gouvernements voisins plus timides en biotechnologie protestèrent, sans effet.

Les sangliers moururent par milliers et par centaines de milliers. Leurs corps gisaient dans les forêts, les taillis et les champs. Le virus muta et contaminna les moutons. Et de là, une variante transspécifique s'étendit aux êtres humains.

Depuis la Mort noire, aucune catastrophe n'avait ainsi touché la race humaine. Les chiens, les chats moururent avec elle. Les villes surpeuplées offraient un terrain idéal.

Le Tiers-Monde connut un moment de triomphe avant d'être lui-même touché. La CSF se répandit rapidement dans les populations sous-nourries.

L'économie mondiale s'effondra, s'émiétant comme un vieillard sans dents.

Les survivants durent s'adapter à un monde différent. C'était un monde encore plus rude que le précédent. Mais une chose

était certaine : tout le monde était végétarien à présent. Il ne restait plus un seul troupeau.

Coriander Avorry avait toujours été végétarien.

Qui donc était responsable de sa mort ? Les Mangeurs-de-viande, désireux de rétablir l'ordre ancien ? Ou les Non-morts, désireux de détruire les vestiges de la civilisation occidentale ?

Le monde était trop chaotique pour résoudre la question.

Une chose était certaine, comme le déclara sa fille en pleurs. Avorry était mort.

Comme les vaches.

La viande rend malade. Elle a rendu malade toute la planète.

FIN